

DÉPARTEMENT DES LETTRES ET COMMUNICATIONS
Faculté des lettres et sciences humaines
Université de Sherbrooke

Analyse paratextuelle, linguistique et sociolinguistique des glossaires d'accompagnement de
L'enfirouapé et de *L'entourloupé* d'Yves Beauchemin

par
Guillaume Lachapelle
Bachelier ès arts (études françaises)

Mémoire présenté à la Faculté des lettres et sciences humaines
en vue de l'obtention du grade de maîtrise ès arts (M.A.) en études françaises, incluant un
cheminement en linguistique

Avril 2018
© Guillaume Lachapelle, 2018

UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE

Faculté des lettres et sciences humaines

Analyse paratextuelle, linguistique et sociolinguistique des glossaires d'accompagnement de
L'enfirouapé et de *L'entourloupé* d'Yves Beauchemin

Guillaume Lachapelle

Le jury responsable de l'évaluation de ce mémoire est composé des personnes suivantes :

Wim Remysen	Directeur de recherche
Josée Vincent	Codirectrice de recherche
Fouzia Benzakour	Membre du jury
Anthony Glinier	Membre du jury

RÉSUMÉ

Si les études sur le paratexte d'œuvres littéraires sont assez nombreuses, celles portant sur le glossaire d'accompagnement d'œuvres littéraires le sont beaucoup moins. Pourtant, au-delà de son rôle de décodage, le glossaire, à titre d'élément paratextuel d'une œuvre littéraire, renseigne sur les interprétations de lecture suggérées par un auteur ou par un éditeur de même qu'il offre une représentation de la langue qu'il décrit. Dans cette étude, nous cherchons à voir ce qui explique la présence d'un glossaire dans une œuvre littéraire et comment est représentée la langue qui est décrite dans un glossaire d'accompagnement. Pour ce faire, nous nous intéressons aux glossaires du premier roman d'Yves Beauchemin dont la version québécoise a été publiée au Québec par Alain Stanké en 1974 sous le titre *L'enfirouapé* et en France par Jean Picollec en 1985 sous le titre *L'entourloupé*. Les glossaires diffèrent notamment par le nombre de mots qui y sont consignés, soit 98 et 197 et contiennent des définitions différentes.

Dans le premier chapitre, nous situons le glossaire d'accompagnement en brossant un tableau général des différentes modalités d'identification et d'explication auxquels un auteur ou un éditeur peut avoir recours pour faire ressortir les particularismes dans le texte et pour les expliciter.

Dans le deuxième chapitre, afin de comprendre ce qui explique la présence d'un glossaire dans une œuvre littéraire, nous nous intéressons aux stratégies éditoriales liées aux conditions entourant la publication de *L'enfirouapé* et de *L'entourloupé*. Nous retenons les différents éléments du paratexte liés à chaque édition. Nous étudions plus en profondeur le glossaire d'accompagnement, en raison de son caractère changeant au fil des éditions et rééditions du roman qu'il accompagne.

Finalement, nous avons fait ressortir les représentations du français québécois qui se dégagent de la nomenclature et du traitement des mots de la nomenclature des deux glossaires, dont certains éléments traduisent la conscience et la surconscience linguistiques de Beauchemin et de Picollec.

Mots clés : *L'enfirouapé* – langue d'écriture – paratexte métalinguistique – glossaire d'accompagnement – représentation du français québécois – conscience et surconscience linguistiques

REMERCIEMENTS

Sed fugit interea, fugit irreparabile tempus,
singula dum capti circumvectamur amore.
(Virgile, 70-19 av. J.C.)

Comme ex-militaire, je peux comparer mon parcours de maîtrise au parcours du combattant qu'on avait l'habitude d'exécuter dans l'armée : une course à obstacles éprouvante, mais qu'il faut absolument terminer afin de se prouver à soi-même qu'on est capable d'accomplir des tâches difficiles et qu'il ne faut jamais abandonner.

Je tiens donc à remercier profondément les personnes qui m'ont soutenu tout au long de mon (long et parfois douloureux!) parcours. Merci tout d'abord à ma codirectrice Josée qui a cru en moi dès le début et qui m'a soutenu et encouragé dans les moments plus difficiles. Merci à Louis et à Wim qui, étant de la même école, m'ont beaucoup appris au sujet de la rigueur. Merci à Jacques, à Claude, à Fouzia et à Anthony pour leurs précieux commentaires qui m'ont permis d'enrichir mon projet de recherche. Merci à mes parents, mes supporters de toujours, merci à mon frère Christian qui m'a aidé à diverses étapes de mon projet, merci à ma collègue et amie Julie Pelletier pour ses encouragements, pour ses bons conseils et surtout pour son amitié, merci à mes deux garçons Édouard et Jérôme qui, surtout dans la dernière année, ont accepté patiemment de « jouer un peu moins souvent avec papa » et surtout un immense merci à mon amie, ma conjointe, la mère de mes enfants et monoureuse Mélanie qui m'a rendu la vie tellement facile pendant toutes ces années.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	5
REMERCIEMENTS	7
LISTE DES TABLEAUX.....	13
LISTE DES FIGURES	15
INTRODUCTION	17
CHAPITRE 1 – INTÉGRATION, IDENTIFICATION ET EXPLICATION DE PARTICULARISMES QUÉBÉCOIS DANS LES ŒUVRES DE LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE	21
1. PROBLÉMATIQUE	21
2. ÉTAT DE LA QUESTION	22
2.1 Les études sur la glose et sur la note de bas de page	23
2.2 Le glossaire comme stratégie d'écriture et témoin d'une conscience linguistique.....	24
2.3 Le regard des linguistes et des lexicographes sur les glossaires	25
3. OBJECTIFS	27
4. CADRE THÉORIQUE	28
4.1 Définition du glossaire d'accompagnement.....	29
4.2 Le glossaire, la théorie du paratexte et le concept d'éditeur hyperlecteur	30
4.3 La conscience et la surconscience linguistiques	33
5. CADRE MÉTHODOLOGIQUE	36
5.1 Corpus	36
5.1.1 Exemplier d'œuvres littéraires québécoises contenant des éléments paratextuels de nature métalinguistique.....	36
5.1.2 Corpus des éditions de L'enfirouapé et de L'entourloupé.....	38
5.2 Méthodologie	38
5.2.1 Inventaire des modes d'identification et d'explication de particularismes... 38	
5.2.2 Étude de la genèse et de l'évolution du glossaire de L'enfirouapé	39
5.2.3 Étude de la représentation du français québécois qui se dégage des deux glossaires.....	40
CHAPITRE 2 – L'IDENTIFICATION ET L'EXPLICATION DES PARTICULARISMES QUÉBÉCOIS DANS LE ROMAN QUÉBÉCOIS	43
1. INTRODUCTION	43
2. LES RAISONS JUSTIFIANT L'EMPLOI D'ÉLÉMENTS DE PARATEXTE MÉTALINGUISTIQUE DANS UNE ŒUVRE LITTÉRAIRE	43
3. LES PROCÉDÉS D'IDENTIFICATION DES PARTICULARISMES	47
3.1 L'identification visuelle par la typographie	47

3.1.1	L'italique.....	49
3.1.2	Les guillemets.....	50
3.2	L'identification à l'aide des marqueurs de glose.....	52
3.2.1	Les jointures.....	52
3.2.2	Les appels de note.....	53
4.	LES PROCÉDÉS D'EXPLICATION DES PARTICULARISMES.....	54
4.1	Le traitement infratextuel.....	54
4.2	Le traitement paratextuel.....	55
4.2.1	Les notes ponctuelles.....	55
4.2.2	Les notes métalinguistiques générales.....	57
4.2.3	Le glossaire.....	59
5.	SYNTHÈSE.....	61

CHAPITRE 3 – *L'ENFIROUAPÉ* SOUS DIFFÉRENTS ANGLES 63

1.	INTRODUCTION.....	63
2.	RÉSUMÉ DU ROMAN.....	63
3.	LES DIFFÉRENTES ÉDITIONS DE <i>L'ENFIROUAPÉ</i>	65
3.1	<i>L'enfirouapé</i> , 1974 – Première édition québécoise.....	66
3.2	<i>L'enfirouapé</i> , 1981 – Deuxième édition québécoise.....	70
3.3	<i>L'enfirouapé</i> , 1985 – Troisième édition québécoise.....	71
3.4	<i>L'entourloupé</i> , 1985 – Première édition française.....	78
3.5	<i>L'entourloupé</i> , 1995 – Deuxième édition française.....	81
3.6	<i>L'enfirouapé</i> , 1998 – Quatrième édition québécoise.....	83
4.	GENÈSE, ÉVOLUTION ET SUPPRESSION DU GLOSSAIRE DE <i>L'ENFIROUAPÉ</i>	85
4.1	Le glossaire de <i>L'enfirouapé</i> (1974).....	86
4.2	Le glossaire de <i>L'entourloupé</i> (1985).....	89
4.3	Suppression du glossaire – <i>L'enfirouapé</i> 1998.....	91
5.	SYNTHÈSE.....	92

CHAPITRE 4 – REPRÉSENTATIONS DU FRANÇAIS QUÉBÉCOIS ET REFLET DE CONSCIENCES LINGUISTIQUES DANS LES GLOSSAIRES DE *L'ENFIROUAPÉ* ET DE *L'ENTOURLOUPÉ* 95

1.	INTRODUCTION.....	95
2.	INCLUSION DE PARTICULARISMES QUÉBÉCOIS DANS LA LANGUE D'ÉCRITURE DE BEAUCHEMIN.....	96
3.	APERÇU GÉNÉRAL DU CONTENU DES GLOSSAIRES.....	100
3.1	Particularismes linguistiques.....	101
3.2	Particularismes référentiels.....	101
3.3	Diastratismes panfrancophones.....	102
3.4	Noms propres.....	103
3.5	Néologismes d'auteur.....	103
4.	ANALYSE DES PARTICULARISMES LINGUISTIQUES FIGURANT AUX GLOSSAIRES.....	104

4.1	La composition de la nomenclature	106
4.1.1	Axe synchronique	106
4.1.1.1	Particularismes lexématiques	108
4.1.1.2	Particularismes sémantiques	109
4.1.1.3	Particularismes grammaticaux	109
4.1.1.4	Particularismes phraséologiques	109
4.1.1.5	Particularismes de statut	110
4.1.1.6	Particularismes formels	110
4.1.2	Axe diachronique	111
4.1.2.1	Archaïsmes et dialectalismes	114
4.1.2.2	Anglicismes	114
4.1.2.3	Innovations	116
4.1.3	Particularismes transparents	117
4.1.4	Statut sociostylistique des particularismes linguistiques	120
4.1.5	Utilisation des particularismes dans le texte	122
4.2	La description des particularismes linguistiques	122
4.2.1	Différences entre définitions du GQ et du GF	123
4.2.2	Définition : périphrase ou synonyme	124
4.2.3	Commentaires métalinguistiques	127
4.2.4	Marques lexicographiques	128
4.2.5	Statut du métalangage	130
5.	SYNTHÈSE	134
	CONCLUSION	139
	BIBLIOGRAPHIE.....	143
	ANNEXE 1 – EXEMPLIER - ŒUVRES LITTÉRAIRES QUÉBÉCOISES CONTENANT DES ÉLÉMENTS PARATEXTUELS DE NATURE MÉTALINGUISTIQUE.....	155
	ANNEXE 2 – UN ROMAN, DEUX ÉDITIONS, DEUX GLOSSAIRES	161
	ANNEXE 3 – CORPUS DES ÉDITIONS DE <i>L'ENFIROUAPÉ</i> ET DE <i>L'ENTOURLOUPÉ</i>	162
	ANNEXE 4 – QUESTIONS POSÉES AUX ÉDITEURS QUÉBÉCOIS	163
	ANNEXE 5 – QUESTIONS POSÉES À YVES BEAUCHEMIN (AUTEUR), À ALAIN STANKÉ (ÉDITEUR QUÉBÉCOIS) ET À JEAN PICOLLEC (ÉDITEUR FRANÇAIS).	164
	ANNEXE 6 – NOTE LIMINAIRE - <i>L'ENFIROUAPÉ</i> 1985 ET 1998	166
	ANNEXE 7 – NOTE DE L'AUTEUR - <i>L'ENFIROUAPÉ</i> 1985 ET 1998	167
	ANNEXE 8 – EXTRAITS DE LA CRITIQUE - <i>L'ENFIROUAPÉ</i> 1985.....	168
	ANNEXE 9 – CORPUS GÉNÉRAL (L, GQ ET GF)	169

LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1 – Publics cibles et communautés de lecteurs des éditions québécoises et françaises de <i>L'enfiroaupé</i>	93
Tableau 2 – Modifications apportées au manuscrit (copie pour l'imprimeur)	99
Tableau 3 – Contenu du GQ et du GF	101
Tableau 4 – Québécoismes lexicaux selon l'axe synchronique (d'après Poirier, 1995)	106
Tableau 5 – Proportion des catégories de particularismes consignés dans le GQ et dans le GF par rapport à la proportion des mêmes catégories dans la liste (L)	107
Tableau 6 – Proportion de particularismes relevés dans le GQ et dans le GF par rapport aux unités de la liste (L).....	108
Tableau 7 – Québécoismes lexicaux selon l'axe diachronique (d'après Poirier, 1995)	112
Tableau 8 – Classement des particularismes linguistique sur l'axe diachronique.....	114
Tableau 9 – Anglicismes visibles et invisibles	116
Tableau 10 – Particularismes transparents présents dans la L, le GQ et le GF	119
Tableau 11 – Statut sociostylistique des particularismes linguistiques	121
Tableau 12 – Utilisation des particularismes linguistiques.....	122
Tableau 13 – Différences entre définitions du GQ et du GF	123
Tableau 14 – Définition périphrastique ou synonymique des particularismes linguistiques.....	125
Tableau 15 – « Sorte de ... » ou « équivalent de ... »	126
Tableau 16 – Commentaires métalinguistiques	128
Tableau 17 – Équivalent sémantique (particularismes linguistiques).....	131
Tableau 18 – Statut sociostylistique des entrées par rapport au statut sociostylistique de l'équivalent sémantique.....	134

LISTE DES FIGURES

Figure 1 – Couverture de <i>L'enfirouapé</i> , 1974	67
Figure 2 – Couverture de <i>L'enfirouapé</i> , 1981	70
Figure 3 – Couverture de <i>L'enfirouapé</i> , 1985	73
Figure 4 – Couverture de <i>L'entourloupé</i> , 1985	79
Figure 5 – Couverture de <i>L'entourloupé</i> , 1995	82
Figure 6 – Couverture de <i>L'enfirouapé</i> , 1998	84

INTRODUCTION

En 1973, la pièce *Les Belles-sœurs* de Michel Tremblay est présentée pour la première fois à Paris. Pour l'occasion, les spectateurs se voient offrir, à l'entrée, une brochure dans laquelle sont répertoriés et expliqués tous les mots québécois susceptibles de leur poser des difficultés de décodage, c'est-à-dire de compréhension (Vais, 1982). Quelque quarante ans plus tard, la série de romans *Léa Olivier*, de l'auteure québécoise Catherine Girard-Audet, connaît un immense succès en France et en Belgique où elle « n'a pas été "traduite" et est publiée avec un glossaire à la fin. » (Lapointe, 2014) Dans les deux cas, il s'agit de productions culturelles dont la langue d'expression ou d'écriture comporte une forte coloration québécoise, d'où l'idée de leur ajouter un répertoire explicatif de québécismes. Si un glossaire d'accompagnement peut toujours s'avérer utile à la compréhension d'un texte, on peut toutefois se demander si son rôle ne dépasse pas celui du simple décodage des mots et des expressions propres à une variété de langue. Sa présence répondrait-elle à d'autres objectifs? C'est pour répondre à cette question que nous nous intéressons à un glossaire d'accompagnement qui a suscité notre intérêt en raison de son caractère changeant au fil des éditions et rééditions du roman qu'il accompagne. Le roman en question, écrit par Yves Beauchemin, a été publié au Québec en 1974 par Alain Stanké sous le titre *L'enfirouapé*, puis par Jean Picollec en France en 1985 sous le titre *L'entourloupé*.

Dans notre mémoire, nous voulons répondre à quatre questions principales :

1. Quels sont les moyens dont dispose un auteur ou un éditeur pour identifier et expliquer les particularismes linguistiques présents dans un roman?
2. Quels sont les éléments du paratexte présents dans les différentes éditions du premier roman d'Yves Beauchemin qui permettent de mieux comprendre l'ajout et l'adaptation des glossaires québécois et français à cette œuvre littéraire et qui offrent, du même coup, des suggestions de lecture de l'œuvre?
3. Quelles sont les représentations du français québécois qui se dégagent de la nomenclature et du traitement des mots de la nomenclature des deux glossaires?

4. Quels sont les éléments porteurs de la conscience linguistique de Beauchemin et de Picollec qui émergent de la représentation du français québécois offerte par leurs glossaires?

Dans le premier chapitre, nous aborderons d'abord la question de l'identification et du traitement des particularismes dans les œuvres littéraires québécoises, question qui a soulevé de nombreux débats en matière de langue d'écriture au fil des ans. Nous proposerons ensuite un état des études sur la glose, sur la note de bas de page, sur le glossaire comme stratégie d'écriture et témoin d'une conscience linguistique, puis sur le glossaire au regard de la lexicographie. Nous exposerons nos objectifs de recherche, le cadre théorique retenu et notre méthodologie d'enquête et d'analyse.

Dans le deuxième chapitre, nous brosserons un tableau des différentes modalités d'identification et d'explication auxquels un auteur ou un éditeur peut avoir recours pour faire ressortir les particularismes et pour les expliciter, que ce soit au sein du texte ou en marge de celui-ci. Le portrait général des différentes modalités d'identification et d'explication des particularismes permettra de mieux situer l'objet sur lequel nous nous pencherons dans la suite du mémoire : le glossaire d'accompagnement d'une œuvre littéraire.

Dans le troisième chapitre, nous tenterons de comprendre ce qui explique la présence d'un glossaire dans une œuvre littéraire en nous intéressant aux stratégies éditoriales liées aux conditions entourant la publication de l'œuvre. Nous nous intéresserons spécifiquement aux différentes éditions, autant québécoises que françaises, que *L'enfirouapé* a connues entre 1974 et 1998. Pour ce faire, nous aurons recours à la théorie du paratexte de Genette (1987) et au concept d'éditeur hyperlecteur de Cadioli (1997, 2002) qui permettent d'identifier les suggestions de lecture qui se cachent notamment derrière le caractère changeant des éléments paratextuels qu'on trouve dans différentes éditions d'une même œuvre. C'est également dans ce chapitre que nous ouvrirons l'étude plus approfondie du glossaire du roman de Beauchemin en présentant sa genèse et son évolution jusqu'à sa suppression en 1998.

Dans le quatrième chapitre, nous tenterons de faire ressortir et de comprendre la représentation du français québécois dans les glossaires de *L'enfirouapé* et de *L'entourloupé* à partir des mots de la nomenclature et de leur description. Pour ce faire, nous nous servirons de la méthode préconisée par Poirier (1995) pour le classement des variantes topolectales du français. De plus, nous tenterons

d'interpréter les éléments porteurs de la conscience linguistique de Beauchemin et de Picollec qui émergent de la représentation du français québécois qu'offrent les deux glossaires à l'étude. Nous ferons cette analyse en nous appuyant sur les concepts de conscience linguistique et de surconscience linguistique proposés par Gauvin (2000) et Pierron (2002) dans leurs travaux sur les liens entre langue et littérature au Québec. Nous conclurons par un bilan des fonctions d'un glossaire d'accompagnement que nous avons dégagées à partir de l'analyse paratextuelle, linguistique et sociolinguistique des glossaires québécois et français de *L'enfirouapé*.

CHAPITRE 1

INTÉGRATION, IDENTIFICATION ET EXPLICATION DE PARTICULARISMES QUÉBÉCOIS DANS LES ŒUVRES DE LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

1. PROBLÉMATIQUE

Au fil des ans, le Québec a été témoin de vifs débats en matière de langue d'écriture. L'évocation de la bataille entre régionalistes et exotiques qui a eu lieu dans les premières décennies du 20^e siècle (Hayward, 2006) ou de la querelle du joual qui a opposé joualisants et francisants dans les années 1960 et 1970 (Plourde, 2000; Larose, 2004; Biron et autres, 2007) rappelle la complexité des relations entre langue et littérature dans la province (Beaudet, 1987, 1991; Gauvin, 1974, 1976, 1993, 2000, 2014; Biron et autres, 2007). Le caractère sensible, voire épineux de ces relations repose en grande partie sur la réciprocité entre la légitimité de la littérature canadienne-française, puis québécoise, et la légitimité de la langue d'écriture. Avant 1960, ce qui marque le champ littéraire canadien-français au Québec relève des « prétentions élitistes d'un champ longtemps dominé par le mimétisme et l'ambition avouée ou secrète d'un grand nombre d'écrivains d'être reconnus par l'institution française. » (Beaudet, 1987 : 63) Or, pour atteindre cette reconnaissance, la question de l'usage de la langue consacrée par l'institution française fait partie des éléments dont doivent tenir compte les auteurs canadiens-français. En effet, même si

[...] tout écrivain forge sa propre langue à même les ressources et les limites d'une langue vivante, [...] son travail sur les mots, ces mots traversés par de multiples discours sociaux, demeure tributaire du sort que l'histoire a attribué à cette langue. (Beaudet, 1991 : 35)

À partir des années 1960, les changements sociaux induits par la Révolution tranquille, accompagnés au même moment des réflexions sur la langue au Québec, donnent lieu à une réelle déclaration d'existence de la littérature québécoise (Larose, 2004), notamment avec l'arrivée du phénomène de la littérature jouale qui est perçu comme « une révolution symbolique tant la rupture avec les modèles précédents est radicale et profonde. » (Beaudet, 1987 : 64) Mais cette déclaration d'existence a-t-elle réussi à conjurer le sort que l'histoire a attribué à la langue au Québec, pour reprendre l'image proposée par Beaudet (1991)? Le débat sur la norme du français au Québec qui oppose les partisans d'une norme propre à la variété québécoise de français, les aménagistes (ou les « endogénistes » selon Meney, 2010), et ceux d'une norme alignée sur celle de Paris, les

« exogénistes », prouve que le sort n'est pas totalement conjuré. Encore aujourd'hui, cette bataille perdue à coup d'articles dans les journaux, d'essais sur la langue et d'ouvrages de référence (Reinke et Ostiguy, 2016).

Comme ces querelles et ces batailles se font sur la place publique depuis des décennies, les auteurs québécois ne peuvent ignorer que le français en usage au Québec présente des différences marquées par rapport au français qui a cours en France, que le français de France, souvent sous l'étiquette de « français international », sert de référence générale dans l'ensemble de la francophonie et que les dictionnaires du français les plus largement répandus dans la francophonie (*Petit Larousse* et *Petit Robert*, par exemple) ne recensent qu'une infime partie des particularismes québécois. Or, ces éléments soulèvent diverses questions liées à la langue, à la littérature et à leur interrelation, dont celles des modalités d'intégration des particularismes québécois dans des œuvres littéraires. Au moment où un auteur intègre des particularismes dans une œuvre, diverses considérations d'ordre éditorial telles que le choix d'identifier ou non des particularismes dans le texte (par l'usage de l'italique ou des guillemets, par exemple), ou d'expliquer ou non ces particularismes au sein même de l'ouvrage (par l'usage de notes de bas de page ou d'un glossaire, par exemple) entrent en jeu.

Le corpus littéraire québécois fournit de multiples exemples de modalités d'identification et d'explication des particularismes, dont des glossaires d'accompagnement, produits à diverses époques (voir Annexe 1). Au fil des ans, de nombreux auteurs canadiens-français et québécois, depuis Félix-Antoine Savard jusqu'à Gérard Bouchard plus récemment, en passant par Claude-Henri Grignon, Germaine Guèvremont, Yves Beauchemin et Arlette Cousture, ont vu leurs romans publiés au Québec dans une édition présentant une ou plusieurs de ces modalités.

2. ÉTAT DE LA QUESTION

Même si les exemples de glossaires d'accompagnement sont relativement nombreux dans l'édition du roman québécois, peu de chercheurs se sont intéressés de près à cet objet qui, étroitement lié à la langue d'écriture et aux objectifs de la publication d'une œuvre (public visé, intentions de lecture, etc.), relève à la fois des domaines de l'édition littéraire et de la sociolinguistique. Lise Gauvin (2000, 2014) est celle qui a étudié la question le plus en profondeur à ce jour. Nous y reviendrons un peu plus loin.

En élargissant la recherche documentaire à d'autres contextes francophones (par exemple à l'édition du roman régionaliste français), nous n'avons trouvé que très peu de publications portant sur ce type de production. Nous ne pourrions donc faire état ici que de quelques études qui abordent indirectement (comme les études sur la glose) ou très sommairement notre objet, mais qui permettent néanmoins de le situer.

2.1 Les études sur la glose et sur la note de bas de page

Parmi les plus importantes publications relatives à la glose, on compte deux ouvrages collectifs d'orientation linguistique publiés sous la direction d'Agnès Steuckardt et d'Aïno Niklas-Salminen : *Le mot et sa glose* (2003) et *Les marqueurs de glose* (2005). Dans le premier, il est question de la relation établie entre la glose et le mot glosé, des fonctions discursives de la glose, de son fonctionnement syntaxique et de ses marqueurs ou éléments introducteurs. Le second s'intéresse exclusivement aux marqueurs de glose, c'est-à-dire aux mots et aux signes de ponctuation qui introduisent ou permettent d'identifier une glose dans un texte. Ces éléments y sont analysés sous différents angles.

La note de bas de page a également eu droit à beaucoup d'attention au fil des ans, ce que confirment de nombreuses publications sur le sujet. On peut évoquer ici Anthony Grafton qui s'est intéressé à la note d'un point de vue historique dans *Les origines tragiques de l'érudition : une histoire de la note en bas de page*, paru en 1998. Depuis, le sujet a été abordé sous plusieurs angles et par des chercheurs de divers horizons, comme en témoigne la parution, en 2004, d'un numéro thématique de la revue *La Licorne*, intitulé « L'espace de la note » et dirigé par Dürrenmatt et Pfersmann, ou encore la publication de l'ouvrage *Séditions infrapaginales : poétique historique de l'annotation littéraire (XVII^e-XXI^e siècles)* d'Andreas Pfersmann paru en 2011. Dans ces ouvrages, on traite de la note autant dans ses dimensions typographique, énonciative et herméneutique que littéraire. On la présente avant tout comme une stratégie d'écriture qui témoigne d'une certaine audace intellectuelle de l'auteur et d'un lieu de création verbale.

Si les études portant sur la glose et la note de bas de page font ressortir une parenté entre le glossaire d'accompagnement et ces deux lieux de commentaires, notamment lorsqu'ils contiennent des explications de nature métalinguistique, Lise Gauvin (2000) est la seule, à notre connaissance, à avoir établi un rapprochement explicite entre le glossaire et les notes de bas de page à titre

d'éléments paratextuels porteurs d'une intention de lecture de la part d'un auteur ou d'un éditeur dans la littérature québécoise.

2.2 Le glossaire comme stratégie d'écriture et témoin d'une conscience linguistique

Dans *Langagement*, Lise Gauvin (2000) s'intéresse au glossaire en tant que stratégie d'écriture. D'entrée de jeu, la chercheuse insiste sur le fait que, depuis les balbutiements de la littérature au Québec, « les écrivains québécois n'ont cessé d'interroger la langue dans ses déterminations sociales aussi bien que littéraires, témoignant ainsi des implications multiples de leur surconscience linguistique. » (Gauvin, 2000 : 143-144) Or, cette surconscience linguistique expliquerait le fait que certains auteurs ont eu recours au glossaire d'accompagnement dans leurs œuvres. Nous reviendrons sur les notions de conscience linguistique et de surconscience linguistique dans la partie qui présente le cadre théorique de notre étude.

En 2005, puis en 2009, dans des publications questionnant le statut de la note dans le roman francophone, Gauvin aborde explicitement le statut paratextuel du glossaire d'accompagnement (qu'elle appelle plutôt « lexique ») et affirme clairement sa parenté avec les notes de bas de page. Après avoir expliqué brièvement ce en quoi consiste le paratexte et en avoir précisé le rôle, elle présente ses manifestations dans les littératures non hexagonales :

Le paratexte est particulièrement visible dans les littératures francophones et se manifeste le plus souvent par la présence de notes de bas de page ou de lexiques qui accompagnent le texte du roman et l'encadrent. Ces notes portent la plupart du temps sur les questions de langue, s'apparentant dans ce cas aux lexiques que l'on prend parfois la peine d'ajouter à la fin des récits. (Gauvin, 2005 : 16)

Gauvin signale le contenu métalinguistique des glossaires et des notes de bas de page dans les romans francophones tout en faisant ressortir le rôle d'encadrement de ces éléments de paratexte. Pour Gauvin, l'encadrement peut être faible (mettre un mot en italique) et n'indiquer que le statut d'emprunt d'un mot d'une langue étrangère, par exemple. L'encadrement peut aussi être plus important, dans le cas de l'ajout d'un glossaire d'accompagnement, par exemple et, à l'instar de Genette (1987) et de Cadioli (1997, 2002), offrir des suggestions de lecture de la part de l'auteur ou de l'éditeur du roman accompagné d'un glossaire.

2.3 Le regard des linguistes et des lexicographes sur les glossaires

Dans les domaines de la linguistique et de la lexicographie, le glossaire d'accompagnement d'une œuvre littéraire correspond à un genre particulier de répertoire lexicographique qui a donné lieu à peu d'études jusqu'à maintenant, du moins au Québec.

Les seuls écrits que nous avons trouvés et qui se rapprochent de notre objet d'étude sont des articles ou des études de linguistes et de lexicographes au sujet de glossaires accompagnant l'édition de contes du folklore québécois (Juneau, 1976, 1978), de textes écrits en ancien français ou en langues régionales (Buridant, 1991 ; Chambon, 2006 ; De Oliveira, 2008) ou de textes littéraires francophones contemporains, mais dans une perspective philologique (Thibault, 2006). Plusieurs de ces écrits se résument à des critiques qui portent surtout sur les techniques de constitution et de confection de ces outils à « portée essentiellement pragmatique. » (Juneau 1978) Or, ces types de glossaire sont d'un tout autre ordre que le type de glossaires auquel nous nous intéressons, car ni les visées, ni les attentes liées à ces outils de décodage ne sont les mêmes. En effet, ces répertoires, qui portent à l'occasion la dénomination de *glossaires d'édition*, ont comme objectifs, par exemple, de proposer une étude scientifique de la langue d'écriture d'un auteur en particulier, de compléter les données transmises par différents dictionnaires ou de proposer la description de mots ou de locutions qui n'ont pas été relevés par les dictionnaires de référence (De Oliveira, 2008). De plus, ils renvoient à un répertoire lexicographique constitué dans le cadre d'une démarche scientifique s'intéressant aux textes anciens ou aux langues régionales et s'inscrivant dans des pratiques universitaires où le traitement des unités retenues est exhaustif. À titre d'objets lexicographiques, ils s'inscrivent dans ce que Buridant (1991) a défini comme étant la glossairistique.

Au Québec, on peut mentionner quelques-unes des critiques exprimées à la fin des années 1970 par le lexicologue Marcel Juneau à l'égard des glossaires qui étaient couramment ajoutés aux recueils de contes folkloriques dans les publications ethnographiques québécoises et canadiennes-françaises de l'époque. D'une part, Juneau (1978) salue le travail des ethnographes et des sociologues qui, grâce à des enquêtes sur le terrain, ont recueilli des contes qui constituent les matériaux sonores indispensables aux linguistes qui s'intéressent à la variété québécoise de français. Mais, d'autre part, il affirme que, même si ces chercheurs ne sont pas tenus d'être des lexicographes chevronnés, un minimum de rigueur de leur part devrait être attendu :

Il n'en reste pas moins qu'ils ont la stricte obligation de connaître et d'appliquer certaines notions élémentaires de lexicographie (à propos de la nomenclature, de l'entrée, de la définition, du niveau de langue, de la polysémie, de la synonymie, de l'exemple, de l'étymologie, de la prononciation, etc.). (Juneau, 1978 : 258)

Juneau (1978) fait état du manque de rigueur dans l'identification de l'origine des mots et souligne les nombreuses « fautes contre la syntagmatique (qui a pour objet l'étude des liens plus ou moins contraignants qui existent entre les mots). » (Juneau, 1978 : 260) Il regrette aussi que « la nature des mots (genre de substantifs, aspects transitif, intransitif ou pronominal des verbes, etc.) ne soit pas indiquée. » (Juneau, 1978 : 260)

Ces reproches, qui sont ceux d'un linguiste, rappellent les critiques de Chambon (2006) qui évoque les « tensions opposant, d'un côté, un groupe de linguistes – lexicologues et parfois lexicographes – [...] et de l'autre, les éditeurs de textes » (Chambon, 2006 : 123) depuis plus d'une trentaine d'années au sujet de la piètre qualité des glossaires qui accompagnent les éditions de textes anciens en Europe. Chambon (2006) affirme sans équivoque que « les glossairistes ne font pas ce qu'ils devraient faire parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font. » (Chambon, 2006 : 124) Selon lui, « tout glossaire doit se soumettre aux exigences de base les plus communément admises en lexicographie » (Chambon, 2006 : 130), mais le seuil acceptable de qualité « n'est presque jamais atteint par les glossaires d'édition. » (Chambon, 2006 : 130) Thibault (2006) abonde dans le même sens lorsqu'il critique certains glossaires de textes littéraires francophones contemporains en soulevant des « problèmes de nomenclature ainsi que de macro- et de micro-structure. » (Thibault, 2006 : 144) Les épithètes employées par Thibault (2006) pour qualifier ces glossaires sont évocateurs de la piètre qualité qu'il leur reconnaît : « excroissance douteuse » (Thibault, 2006 : 151), « degré zéro de la glossairistique » (Thibault, 2006 : 152), « pauvre » (Thibault, 2006 : 156), « minimaliste » (Thibault, 2006 : 161). Mais en conclusion de son article, Thibault ouvre le sujet en posant la question suivante :

On peut légitimement se demander si le lecteur moyen qui s'intéresse à la littérature francophone a besoin d'un pareil luxe de détails [en parlant ici des informations qui devraient se trouver dans un glossaire selon lui]. » (Thibault, 2006 : 169)

Or, une des réponses qu'il offre à sa question s'inscrit directement dans l'angle que nous voulons donner à l'analyse de notre objet d'étude. Thibault (2006) affirme que « bien que pouvant leur paraître inutile à première vue, de tels glossaires ont de bonnes chances d'être perçus par les lecteurs locaux comme la preuve indirecte de l'intérêt porté par le lectorat exogène à leur littérature. » (Thibault, 2006 : 170) Cela soulève alors toute la question du rôle du glossaire d'accompagnement qui va bien au-delà de la simple explication des particularismes employés dans une œuvre littéraire et qui s'inscrit davantage dans l'étude de l'imprimé (paratexte, édition, etc.) et de la sociolinguistique que dans le domaine de la glossairistique.

3. OBJECTIFS

Nous nous proposons, dans le cadre de notre mémoire, de poursuivre trois objectifs à partir de deux approches distinctes, mais complémentaires : d'une part, l'étude des glossaires comme éléments de paratexte porteurs d'une suggestion de lecture de la part de l'auteur ou de l'éditeur et, d'autre part, comme répertoires lexicographiques témoignant de la conscience et de la surconscience linguistiques de ces mêmes acteurs à travers la représentation du français québécois qui s'en dégage.

Comme premier objectif, et sur un plan plus général, nous voulons situer le glossaire d'accompagnement d'œuvres littéraires par rapport aux divers modes infratextuels et surtout paratextuels par lesquels un auteur ou un éditeur peut ajouter des commentaires métalinguistiques à un texte littéraire.

Comme deuxième objectif, en concentrant notre attention sur les glossaires québécois et français du premier roman d'Yves Beauchemin, nous souhaitons faire la lumière sur les conditions de création de ces glossaires, afin de mieux les définir comme éléments de paratexte. Nous voulons voir en quoi ces glossaires d'accompagnement peuvent « faire connaître une intention, ou une interprétation auctoriale et/ou éditoriale » (Genette, 1987 : 16) du roman de Beauchemin. Nous désirons notamment voir dans quelle mesure la lecture de l'œuvre qu'a faite l'éditeur français se distingue de celle que proposait Beauchemin, lecture qui, pour chacun des deux hommes, « se traduit dans les éléments paratextuels [...], [et] mesure ses convictions culturelles, idéologiques et littéraires à celles des lecteurs auxquels il s'adresse. » (Cadioli, 2002 : 45) L'existence de deux

glossaires, le glossaire québécois (dorénavant GQ) et le glossaire français (dorénavant GF), met donc en évidence des lectures différentes du texte, visant des publics distincts. Ainsi, le GQ, présent dans l'édition originale de *L'enfirouapé*, s'intitule « Petit glossaire québécois à l'intention des Français de France », alors que le GF, partiellement modifié, a été renommé « Glossaire, notamment de quelques expressions québécoises » (voir Annexe 2). En plus de présenter des définitions différentes, le GF comprend davantage de mots. Selon Genette (1987) et Cadioli (1997, 2002), les éléments paratextuels qui accompagnent une œuvre littéraire induisent des suggestions de lecture, autant d'un point de vue auctorial qu'éditorial. Mais les informations présentes dans les glossaires offrent également, d'un point de vue sociolinguistique, des éléments porteurs de la conscience linguistique, voire la surconscience linguistique (Gauvin, 2000; Pierron, 2002), des auteurs de ces glossaires. En effet, une pratique lexicographique comme la constitution d'un glossaire, qu'elle soit menée par un professionnel ou non, est nécessairement influencée et orientée par la conception de la langue de son auteur :

Que ce soit par l'approche qu'il a adopté, par le choix de la nomenclature ou par le traitement des termes, le lexicographe laisse souvent transparaître une conception de la langue et une idéologie qui ne sont pas étrangères au rapport que les locuteurs ont à la langue à une époque donnée. (De Lorimier, 2007 : 153)

Cela nous amène à notre troisième objectif, qui a trait au GQ et au GF comme répertoires lexicographiques où sont réunis l'ensemble des éléments linguistiques que l'auteur ou l'éditeur de l'œuvre juge à propos de commenter, ainsi que la somme des explications à propos de ces éléments qui sont fournis au lecteur. Nous tenterons d'apporter des réponses à différentes questions. Par exemple, quelle représentation du français québécois se dégage des deux glossaires? En quoi cette représentation du français québécois est-elle porteuse d'éléments qui traduisent la conscience et la surconscience linguistiques des auteurs des deux glossaires? La provenance des entrées, soit des passages dialogués, soit de la narration, peut-elle être indicatrice de la représentation de la variété québécoise de français de la part des auteurs du glossaire québécois et du glossaire français?

4. CADRE THÉORIQUE

Notre objet d'étude étant un élément du paratexte à portée métalinguistique, il sera abordé dans un cadre relevant de la sociologie de l'édition (éditeur hyperlecteur), de la théorie du paratexte et de la sociolinguistique.

4.1 Définition du glossaire d'accompagnement

Dans le domaine de la lexicographie, on recourt aux termes *glossaire*, *lexique* ou, plus rarement, *vocabulaire* pour désigner une liste commentée de mots susceptibles de poser un problème de compréhension au lecteur (mots étrangers, rares, régionaux, techniques, etc.) et qu'on juge utile d'annexer à une œuvre publiée (Mercier, 1996). Dans la mesure où leurs emplois se chevauchent en partie, comme l'indiquent les dictionnaires généraux, ces trois termes sont souvent perçus comme des synonymes.

L'appellation *vocabulaire* serait toutefois le terme le moins approprié pour désigner notre objet d'étude. Selon le *Dictionnaire de linguistique*, « *vocabulaire* est d'usage courant dans les études portant sur des corpus spécialisés : vocabulaire de l'aviation; vocabulaire politique, etc. » (Dubois et autres, 2001 : 508) De fait, il sert principalement, aujourd'hui, à désigner des répertoires lexicographiques techniques ou thématiques.

Même si *lexique* est d'emploi courant pour désigner l'objet que nous étudions, nous lui préférons celui de *glossaire* qui est plus spécifique. Alors que *lexique* n'est associé à aucun type de mots en particulier, *glossaire* est largement associé à des mots moins connus qui appellent un commentaire, une explication en mots courants. L'usage que nous avons observé jusqu'à maintenant dans la production littéraire québécoise va majoritairement dans ce sens puisque les mots sont généralement retenus en raison de leur caractère marqué (socialement, stylistiquement ou géographiquement parlant). Pour dénommer notre objet d'étude, il nous semble donc préférable d'utiliser le mot *glossaire*.

Appartenant à la même famille étymologique que le mot *glose*, le mot *glossaire* a d'abord servi à désigner des collections de gloses annexées à des textes anciens. Le lexicographe Jean-Claude Boulanger situe la naissance des collections de gloses (*glossae collectae*) aux 9^e et 10^e siècles (Boulanger 2003 : 405). Les premiers glossaires sont nés de l'amalgame de toutes les gloses et autres notes (de bas de page, marginales et de fin de document) relatives à un texte donné.

Aujourd'hui, ce mot est largement utilisé pour désigner des publications autonomes, notamment des dictionnaires de régionalismes (diatopismes) comme le *Glossaire du parler français au Canada* (Société du parler français au Canada, 1930), le *Glossaire raisonné de la langue niçoise*

(Compan, 1965) ainsi que d'autres dictionnaires d'orientation plus littéraire comme *Apollinaire : glossaire des œuvres complètes* (Debon, 1988) et le *Petit glossaire des « Cantouques »* de Gérard Godin (Gervais, 2000).

À la lumière de ce qui précède, nous proposons, lorsque le contexte est ambigu, d'employer le syntagme *glossaire d'accompagnement* pour désigner le répertoire lexicographique présenté en annexe d'une œuvre (littéraire ou autre). Nous le définissons ainsi :

Répertoire lexicographique faisant partie du même volume que l'œuvre à laquelle il réfère et produit par un non-spécialiste qui, sans prétendre à l'exhaustivité, vise à expliquer les mots susceptibles de poser un problème de décodage chez le lecteur.

4.2 Le glossaire, la théorie du paratexte et le concept d'éditeur hyperlecteur

En 1987, Gérard Genette fait paraître *Seuils*, un ouvrage entièrement consacré à la description et à l'explication de ce qu'il appelle le « paratexte de l'œuvre [littéraire]. » (Genette, 1987 : 7) Dès l'introduction, l'auteur fait remarquer la grande diversité des éléments paratextuels qui accompagnent le texte d'une œuvre, qui « l'entourent et le prolongent, précisément pour le présenter, [...] pour le rendre présent, pour assurer sa présence au monde, sa "réception" et sa consommation, sous la forme [...] d'un livre. » (Genette, 1987 : 7) Même si l'ouvrage *Seuils* passe sous silence l'étude du glossaire d'accompagnement, la théorie du paratexte paraît tout à fait indiquée pour l'étude de cet objet qui accompagne l'œuvre littéraire.

Selon Genette (1987), le paratexte d'une œuvre littéraire est composé d'éléments « d'ampleur et d'allure variables » (Genette, 1987 : 7) qui forment « un ensemble hétéroclite de pratiques et de discours de toutes sortes et de tous âges. » (Genette, 1987 : 8) Ces éléments se trouvent soit « dans l'espace du même volume, comme le titre ou la préface » (Genette, 1987 : 11) et constituent le péritype, soit à l'extérieur de l'œuvre, comme les interviews avec l'auteur ou encore les journaux intimes de ce dernier, et forment alors l'épitype. En résumé, le paratexte englobe tous ces éléments, internes ou externes, selon la formule : « paratexte = péritype + épitype. » (Genette, 1987 : 11) Selon cette typologie, le glossaire d'accompagnement serait un élément de péritype au même titre que la note de bas de page à laquelle nous référons plus haut.

Pour Genette (1987), un élément du paratexte peut apparaître à tout moment, lors de rééditions d'une œuvre, de la même façon qu'il peut disparaître définitivement ou non suivant une décision de l'auteur, d'un tiers (éditeur, directeur de collection, etc.) ou « en vertu de l'usure du temps. » (Genette, 1987 : 12) Il peut ainsi varier dans le temps. Plusieurs éditions et réimpressions d'une même œuvre nous en donnent la preuve, par exemple lorsque le glossaire disparaît ou que son contenu change – c'est le cas du glossaire de *L'enfrouapé* – ce qui montre que ces éléments sont étroitement liés au contexte de publication de l'œuvre.

Nous avons vu précédemment que l'une des fonctions des éléments du paratexte est d'entourer et de prolonger le texte auquel ils se greffent pour en permettre une meilleure réception par le public. Alors que certains éléments paratextuels, comme la préface, peuvent avoir d'autres fonctions que celle d'offrir des clés de lecture du texte qu'ils accompagnent (Luneau et Saint-Amand, 2016), plusieurs éléments paratextuels demeurent au service du texte : « le paratexte, sous toutes ses formes, est un discours fondamentalement hétéronome, auxiliaire, voué au service d'autre chose qui constitue sa raison d'être, et qui est le texte. » (Genette, 1987 : 17) Ces éléments sont ainsi là pour fournir des pistes d'interprétation de l'œuvre à laquelle ils se rapportent. Genette (1987) précise qu'une composante paratextuelle est porteuse d'une interprétation du texte ou, du moins, d'une vision de ce dernier que l'auteur ou l'éditeur veut transmettre à une communauté de lecteurs visée. Qui plus est, cette composante est « toujours porteuse d'un commentaire auctorial [ou éditorial ou allographe], plus ou moins légitimé par l'auteur [et] constitue, entre texte et hors-texte, une zone non seulement de transition, mais de transaction. » (Genette, 1987 : 8) La zone de transaction est occupée non seulement par l'auteur, mais aussi par l'éditeur, par le directeur de collections, par le typographe, etc., bref, tous les médiateurs qui interviennent dans la transition entre le manuscrit et le livre peuvent figurer dans cette zone de transaction. Il s'agit du « lieu privilégié d'une pragmatique et d'une stratégie, d'une action sur le public au service, bien ou mal compris et accompli, d'un meilleur accueil du texte et d'une lecture plus pertinente. » (Genette, 1987 : 7) Ainsi posé, le livre apparaît comme une œuvre collective dont l'éditeur est le mandataire responsable de la meilleure réception possible du livre auprès du lectorat.

Dans un même ordre d'idées, « [l]e paratexte est indissociable de l'acte de publication [...], [même si] ce concept a été le plus souvent étudié dans la perspective de l'analyse textuelle et par rapport à l'intention et au programme esthétique de l'auteur. » (Michon, 2000 : 157) Un élément

paratextuel devrait « être situé plutôt dans la perspective du système éditorial qui lui donne sa justification et sa pertinence. » (Michon, 2000 : 157)

Étant donné que le paratexte « apparaît comme une entité inséparable des stratégies interprétatives de l'éditeur, lequel retient des principes visant à baliser un espace de lecture et à cerner un public » (Michon, 2000 : 157), l'usage du concept d'éditeur hyperlecteur (Cadioli, 1997, 2002) s'impose pour l'analyse de ces stratégies interprétatives. L'éditeur hyperlecteur est celui qui, à partir de la lecture qu'il fait d'un manuscrit, le mène vers « une édition susceptible de transmettre ses intentions et les résultats de sa lecture à une communauté littéraire spécifique, celle des lecteurs à laquelle il s'adresse. » (Cadioli, 2002 : 44) C'est donc cette lecture, qui traduit une vision personnelle et celle d'une communauté de lecteurs donnée,

[...] qui se traduit dans les éléments paratextuels (aussi bien la lecture de textes anciens réédités que de nouveautés), [et qui] mesure [les] convictions culturelles, idéologiques et littéraires [de l'éditeur] à celles des lecteurs auxquels il s'adresse, les intentions qu'il voudrait imposer à une communauté capable de les recevoir. (Cadioli, 2002 : 45)

Précisons ici que l'éditeur hyperlecteur n'est pas toujours l'éditeur lui-même. En effet, « un écrivain [...], un critique ou un groupe de directeurs, de rédacteurs et de consultants ou le patron d'une maison d'édition » (Cadioli, 1997 : 138) peuvent aussi remplir ce rôle.

Par ailleurs, dans la mesure où le glossaire d'accompagnement est, comme nous l'avons vu, un lieu de commentaires sur certains mots du texte, nous pouvons questionner son contenu afin de faire ressortir les pistes de lecture qui s'y retrouvent. Selon nous, ces suggestions (qui sont peut-être même des prises de position, des affirmations, voire des déclarations comme nous le verrons plus loin dans le mémoire) proposées soit par l'auteur, soit par l'éditeur, peuvent être identifiées notamment à partir de la représentation du français québécois (FQ) et du français de référence¹ (FrR) qui se dégage du GQ et du GF.

¹ À l'instar de Poirier (1995), nous entendons ici par français de référence l'ensemble des « emplois répertoriés dans les dictionnaires du français et autres sources (par ex. les grammaires) décrivant la variété de prestige prise en compte par les lexicographes parisiens. » (Poirier, 1995 : 26)

4.3 La conscience et la surconscience linguistiques

Dans le cadre de notre mémoire, nous retenons les concepts de conscience linguistique et de surconscience linguistique qui sont fréquemment utilisés dans les travaux sur les liens entre langue et littérature au Québec (Gauvin, 2000; Pierron, 2002). Dans la mesure où le concept de conscience linguistique est également utilisé par certains sociolinguistes, il nous a semblé tout à fait approprié dans le cadre de ce projet qui a pour but de porter un regard sociolinguistique sur une partie d'une œuvre littéraire.

Si le concept de conscience linguistique a donné lieu à une abondante littérature dans le domaine de la sociolinguistique, il serait cependant faux de croire qu'il est défini de façon unanime. Alvarez-Pereyre (1991), qui a dressé un portrait de la construction du concept à travers les travaux de chercheurs de différents domaines, constate en effet « l'usage polyvalent du vocable "conscience linguistique". » (Alvarez-Pereyre, 1991 : 292) Un exemple de la polyvalence de ce terme se trouve notamment chez Boyer (1996) qui inclut le concept de conscience linguistique dans celui de représentation linguistique pour lequel de nombreuses appellations sont employées, à quelques nuances près. Selon Boyer (1996), il s'agit de dénominations telles que *imaginaire linguistique*, *attitudes linguistiques*, *représentations sociolinguistiques*, *idéologies linguistiques*, etc. (Boyer, 1996 : 15) Pour sa part, le *Dictionnaire de linguistique* (Dubois et autres, 2001) donne une définition très générale du concept de conscience linguistique en le rapprochant à la connaissance « intuitive que le locuteur a des règles et des valeurs linguistiques. » (Dubois et autres, 2001 : 112)

Dans le bilan des études sur la conscience linguistique des jeunes Québécois qui ont été menées au Québec au début des années 1980, Georgeault (1986) définit la conscience linguistique à partir de trois éléments constitutifs : les connaissances à propos de la langue, qui incluent notamment les informations que le locuteur a de la situation linguistique de l'endroit où il vit; les attitudes, qui sont le produit de la capacité de porter des jugements sur cette pratique linguistique (intérêts, attentes, motivations, opinions et espoirs); les comportements, c'est-à-dire l'usage que font les locuteurs de leur langue et d'autres langues dans le quotidien. Georgeault (1986) met également en évidence la dimension sociale de la conscience linguistique :

La conscience linguistique est un produit social, tout comme la langue elle-même ne peut être autre chose qu'un produit social. Les manières de s'exprimer,

d'agir et de s'identifier font partie de l'héritage commun d'un peuple. Une conscience linguistique forte contient donc toujours un élément d'identification sociale et, de ce fait même, une certaine distanciation vis-à-vis des autres. (Georgeault, 1986 : 82)

Cette conception de la conscience linguistique est très proche du concept d'attitude linguistique tel qu'on le trouve chez les sociolinguistes anglo-saxons (Baker, 1992; De V. Cluver, 2000; Garrett 2010) pour qui l'attitude linguistique « peut être le reflet d'impressions sur la difficulté ou la simplicité linguistique, la facilité ou difficulté de l'apprentissage, le degré d'importance, l'élégance, le statut social, etc. [d'une langue ou d'une variété de langue]. » (Richards, Platt et Platt, 1997 : 6, cité dans Lasagabaster, 2006 : 394)

Par ailleurs, la définition du concept de conscience linguistique rappelle celle de la représentation linguistique, qui peut être définie comme « l'image mentale que les locuteurs se font de leur langue, de leur façon de la parler, de sa légitimité. » (Leblanc, 2010 : 19) Pour Gueunier (1997), le terme *représentation*, qui a été emprunté aux sciences humaines, « désigne une forme courante (et non savante) de connaissance, socialement partagée, qui contribue à une vision de la réalité commune à des ensemble sociaux et culturels. » (Gueunier, 1997 : 246)

Si ces représentations linguistiques permettent une vision commune de la réalité au sein d'une communauté, elles jouent également un rôle de régulateur des pratiques linguistiques des membres de cette communauté (Calvet, 1999). Dès lors, les représentations linguistiques auraient pour effet de transformer les pratiques linguistiques compte tenu du fait que les locuteurs vont non seulement adapter leur discours en fonction de la situation de communication ou de leur interlocuteur, mais aussi en fonction

[...] de la façon dont les locuteurs pensent les pratiques, comment ils se situent par rapport aux autres locuteurs, aux autres pratiques, comment ils situent leur langue par rapport aux autres langues en présence : en bref tout ce qui relève de l'épilinguistique. (Calvet, 1999, cité dans Leblanc, 2010 : 20)

À cet égard, la question du discours épilinguistique, c'est-à-dire tout discours « où le locuteur exprime plus ou moins directement des sentiments et des opinions sur le langage, la langue et les contacts de langues » (Gueunier, 1997 : 249), nous semble fort à propos dans le cadre de notre mémoire. En effet, nous croyons que les discours épilinguistiques de Beauchemin et de ses éditeurs

(et particulièrement de son éditeur français) renferment des éléments révélateurs de leur conscience linguistique. Ici, le concept de conscience linguistique est pris dans le sens qui correspond à la définition que Beniamino et Gauvin (2005) en proposent :

La conscience linguistique désigne le processus mental au cours duquel l'attention d'un locuteur se concentre ou bien sur l'ensemble de la langue mise à disposition ou bien sur sa propre activité en matière de production et de compréhension de messages verbaux. Elle se concrétise dans un langage métalinguistique, qu'il s'agisse de discours intérieurs ou d'énoncés affectifs. (Beniamino et Gauvin, 2005 : 47)

Or, selon Gauvin (2000), la conscience linguistique des écrivains ne se reflète pas seulement dans des discours épilinguistiques ou par l'intermédiaire d'un langage métalinguistique, mais également dans l'acte de création lui-même qui devient alors un véritable « acte de langage. » (Gauvin, 2000 : 8) Dès lors, cette conscience linguistique correspond à une « conscience aigüe de la langue comme objet de réflexion, d'interrogation, d'enquête, mais aussi de transformation et de création » (Gauvin, 2000 : 209) qu'elle appelle la « surconscience linguistique ».

Pour sa part, Pierron (2002) met en relation les concepts de conscience et de surconscience linguistiques en affirmant que si « l'écrivain est perçu comme conscience linguistique de son époque [...], son œuvre [est perçue] comme le produit d'une conscience et d'une surconscience linguistique. » (Pierron, 2002 : 2) Selon elle, comme l'image de l'écrivain reflète la conscience linguistique de la communauté à laquelle il appartient à une époque donnée, il va de soi « qu'un pan de la critique littéraire interroge les stratégies textuelles [et paratextuelles comme le glossaire] [...] qui interroge donc une langue d'écriture, voire les écrivains eux-mêmes, pour obtenir une sorte d'état de l'imaginaire social d'une langue, ou des langues. » (Pierron, 2002 : 3) Par exemple, dès la parution de *L'enfirouapé* en 1974, la critique littéraire émet des réserves sur la présence d'un glossaire accompagnant le premier roman de Beauchemin, auquel on reproche de faire ressortir les effets d'aliénation linguistique, voir d'aliénation d'un peuple, que ce dispositif est susceptible de provoquer (Ferron, 1974 ; Thériault, 1974). Nous reviendrons sur cet élément dans la partie du mémoire consacrée à la genèse et à l'évolution du glossaire de *L'enfirouapé*.

5. CADRE MÉTHODOLOGIQUE

Nous présenterons dans cette section les différents corpus que nous analyserons dans notre étude ainsi que la méthodologie que nous emploierons pour constituer, classer et analyser les données sur lesquelles repose notre mémoire.

5.1 Corpus

5.1.1 *Exemplier d'œuvres littéraires québécoises contenant des éléments paratextuels de nature métalinguistique*

Les œuvres littéraires québécoises contenant des éléments paratextuels de nature métalinguistique que nous avons relevées ne seront pas abordées comme un corpus exhaustif, mais plutôt comme un exemplier dont l'utilité est d'illustrer les divers modes paratextuels (et parfois infratextuels) par lesquels un auteur ou un éditeur peut ajouter des commentaires métalinguistiques à un texte littéraire. Cet exemplier se compose de 31 œuvres québécoises auxquelles des éléments de paratexte métalinguistique ont été joints (voir Annexe 1). Nous appelons ici *paratexte métalinguistique* tout élément paratextuel ayant une fonction d'identification ou d'explication des particularismes intégrés dans un texte (procédés typographiques, signes de ponctuation, marqueurs de gloses, notes de bas de page, de fin de chapitre ou de fin de document, etc.).

Notre exemplier est constitué d'œuvres québécoises dans lesquelles les particularismes sont identifiés et explicités de diverses façons et qui contiennent soit des notes métalinguistiques générales (en début ou en fin d'ouvrage, en bas de page, etc.) soit un glossaire. Pour identifier ces œuvres, nous avons consulté les fiches bibliographiques des œuvres du corpus littéraire québécois contenues dans les catalogues en ligne de diverses bibliothèques (Université de Sherbrooke, Cégep de Sherbrooke, Éva-Senéal). Nous avons également consulté des catalogues d'éditeurs (Bibliothèque Québécoise, Québec Amérique, La Presse, Typo, VLB éditeur et l'Hexagone) ainsi que la liste des romans québécois parus en France entre 1975 et 1998 tirée du mémoire de Michelin (2001). À partir de ces listes, nous avons sélectionné les œuvres qui indiquaient la présence de notes métalinguistiques ou d'un glossaire. Il ne s'agissait pas de trouver tous les romans accompagnés d'un glossaire, mais bien d'en répertorier une quantité suffisante pour constituer un

échantillon² qui se veut représentatif de ce type de publication dans l'édition québécoise. Dès lors, ces ouvrages serviront d'illustrations aux différents cas de figure de paratexte métalinguistique qu'on peut trouver dans le roman québécois.

Pour la constitution de l'exemplier, un des critères de sélection qui nous a guidé est que le glossaire soit un élément péritextuel, c'est-à-dire qu'il doit faire partie du même volume que l'œuvre à laquelle il renvoie. Nous n'avons donc pas retenu les ouvrages qui sont, en fait, des glossaires publiés à part, de façon autonome, pour répertorier, présenter, commenter ou analyser le lexique qu'un auteur utilise dans toute son œuvre. Ces glossaires constituent un tout autre objet d'étude, notamment parce qu'ils relèvent souvent de travaux exhaustifs sur l'analyse de la langue d'écriture d'un auteur. On peut penser, par exemple, à des ouvrages comme *Apollinaire : glossaire des œuvres complètes* (Debon, 1988) ou le *Petit glossaire des « Cantouques »* de Gérald Godin. (Gervais, 2000)

De plus, même si de nombreux romans pour la jeunesse sont accompagnés de notes et de glossaires, nous avons laissé cette production de côté. Les glossaires qui accompagnent les œuvres jeunesse ont souvent des visées pédagogiques et contiennent des mots qui, bien souvent, ne sont pas des particularismes d'une variété de français, mais plutôt des mots pouvant poser problème à un public d'âge scolaire. La littérature jeunesse utilise aussi, fréquemment, la typographie, la ponctuation et les notes de façon ludique. L'analyse du paratexte de ces œuvres dépasse donc largement le cadre de notre projet. Cela dit, nous retiendrons quelques romans qui ont été édités dans la collection du Goéland (Fides), collection qui s'adresse aux 12 ans et plus. Les glossaires contenus dans les œuvres parues dans cette collection présentent une rubrique intitulée *régionalismes et canadianismes*, ce qui se rapproche suffisamment de notre objet d'étude.

² Comme notre objet d'étude est le glossaire d'accompagnement, nous sommes remonté à l'œuvre la plus ancienne de la littérature canadienne-française accompagnée d'un glossaire que nous avons pu trouver, soit l'édition de 1937 de *Ménard, maître-draveur* de Félix-Antoine Savard. Par ailleurs, comme notre exemplier a été constitué en 2006 lors de notre principale collecte de données, la dernière œuvre que nous avons recensée et qui a été publiée au Québec avec un glossaire est *L'Hermine de Mallaig* de Diane Lacombe, publiée en 2005. Nous jugions alors que nous avions suffisamment d'œuvres pour illustrer notre propos.

5.1.2 *Corpus des éditions de L'enfirouapé et de L'entourloupé*

Pour l'analyse paratextuelle, nous aurons recours à un corpus constitué des différentes éditions québécoises et françaises du premier roman de Beauchemin (voir Annexe 3). Depuis sa parution en 1974, *L'enfirouapé* a connu quatre rééditions au Québec (en 1981, en 1985, en 1998 et en 2008), deux rééditions en France sous le titre modifié *L'entourloupé* (en 1985 et en 1995), ainsi qu'un bon nombre de réimpressions.

En comparant le paratexte des différentes éditions, nous constatons que le glossaire est identique dans les éditions québécoises de 1974, de 1981 et de 1985, mais qu'il a été retranché de l'édition de 1998, édition revue et corrigée par l'auteur. À cet égard, nous tenterons de cerner les raisons qui expliquent l'abandon de cet élément paratextuel à partir de 1998³. Dans les deux éditions hexagonales, le glossaire est identique.

Pour notre analyse sociolinguistique, nous retenons le glossaire de l'édition originale québécoise de 1974 ainsi que celui de l'édition française de 1985. Le premier compte 98 entrées, alors que le second en présente 197, soit le double.

5.2 **Méthodologie**

5.2.1 *Inventaire des modes d'identification et d'explication de particularismes*

Pour atteindre notre premier objectif, c'est-à-dire pour situer le glossaire d'accompagnement d'œuvres littéraires par rapport aux divers modes paratextuels par lesquels un auteur ou un éditeur peut ajouter des commentaires métalinguistiques à un texte littéraire, nous avons tout d'abord analysé les 31 œuvres de notre exemplier afin d'identifier et d'inventorier les éléments de paratexte métalinguistique qui s'y trouvent.

Ensuite, nous avons recueilli, lors d'entretiens semi-dirigés, les commentaires d'éditeurs québécois quant à leurs pratiques et à leurs opinions au sujet de l'identification et de l'explication de québécismes dans un roman. Nous avons interrogé cinq éditeurs québécois : Michel Gay, directeur

³ En ce concerne l'édition de 2008 (réimprimée en 2012), nous n'en tiendrons pas compte dans notre mémoire. Comme notre objet d'étude est le glossaire d'accompagnement et que celui-ci a été supprimé dès l'édition de 1998, nous considérons que nous aurons épuisé le sujet.

de Bibliothèque Québécoise, Normand de Bellefeuille, directeur littéraire aux Éditions Québec Amérique, Jean-Yves Soucy, directeur littéraire au groupe Ville-Marie Littérature - Éditions de l'Hexagone, TYPO et VLB Éditeur, Robert Laliberté, directeur littéraire également au groupe Ville-Marie et Giovanni Calabrese, éditeur aux Éditions Liber. La grille d'entretien que nous avons employée est présentée à l'annexe 4 et a été constituée selon trois thèmes principaux : la norme du français québécois, les ouvrages de référence employés lors de la révision de textes et le traitement réservé aux particularismes québécois dans l'édition d'une œuvre littéraire québécoise.

Finalement, nous avons analysé des articles de journaux et de revues spécialisées portant sur les œuvres de notre exemplier et nous avons colligé les observations d'auteurs et de critiques québécois qui se sont prononcés sur l'identification et l'explication de particularismes.

5.2.2 *Étude de la genèse et de l'évolution du glossaire de L'enfirouapé*

Pour atteindre notre deuxième objectif, c'est-à-dire faire la lumière sur la genèse et l'évolution du glossaire de *L'enfirouapé*, nous sommes entré directement en contact avec l'auteur et ses éditeurs au Québec et en France pour ensuite procéder à des entretiens semi-dirigés ainsi qu'à des échanges épistolaires avec eux.

L'élaboration des questions de la grille d'entretien (voir Annexe 5) s'est faite en tenant compte de la méthode proposée par Genette (1987) pour l'examen d'un élément de paratexte. Il s'agit à travers elles d'examiner les différents traits qui

[...] décrivent pour l'essentiel ses caractéristiques spatiales, temporelles, substantielles, pragmatiques et fonctionnelles [et qui] consistent à déterminer son emplacement (question où?), sa date d'apparition, et éventuellement de disparition (quand?), son mode d'existence, verbal ou autre (comment?), les caractéristiques de son instance de communication, destinataire et destinataire (de qui?, à qui?), et les fonctions qui animent son message : pour quoi faire? » (Genette, 1987 : 10)

Cette méthode nous a permis de comparer les points de vue des acteurs impliqués dans la création et l'édition des glossaires et les motivations qui en sont à l'origine.

Ensuite, nous avons procédé au dépouillement des archives du Fonds Henri Tranquille (en dépôt à l'Université de Sherbrooke) qui contiennent plusieurs documents relatifs à *L'enfirouapé*. C'est

Henri Tranquille qui, en 1974, a « ordonné » (Beauchemin, 1985a : 261) à Yves Beauchemin de faire publier son premier roman et qui a convaincu Alain Stanké de publier le jeune auteur. Les archives rassemblées dans le Fonds Tranquille, qui contiennent les lettres que se sont échangées Tranquille et Beauchemin dès 1964, apportent un éclairage quant aux conditions d'édition du roman et de création du glossaire. Certains documents d'archives ont été retenus pour les informations qu'ils donnent en ce qui a trait à la sélection du titre de l'œuvre et à des éléments de discours épilinguistiques qui ont été produits par Beauchemin. Nous avons également consulté le manuscrit de *L'enfirouapé* ainsi que les épreuves 1 et 2 de *L'entourloupé*, disponibles dans le Fonds Yves Beauchemin en dépôt à Bibliothèque et Archives nationales du Québec. Les données obtenues, notamment les commentaires épilinguistiques émis par les deux hommes dans les différents contextes nommés ci-dessus, nous permettront de compléter nos analyses de façon ponctuelle.

5.2.3 *Étude de la représentation du français québécois qui se dégage des deux glossaires*

Finalement, pour atteindre notre troisième objectif, soit de faire ressortir la représentation du français québécois qui ressort du glossaire québécois et du glossaire français et, par le fait même, les éléments qui traduisent la conscience linguistique des auteurs des deux glossaires, nous avons eu recours à l'analyse de contenu, à l'entretien semi-dirigé lors de diverses entrevues et à l'analyse documentaire.

Nous avons d'abord transcrit chacune des entrées des deux glossaires dans un fichier informatique afin de faciliter la comparaison entre les nomenclatures et leurs contenus. La liste ainsi établie permettra de déterminer la proportion des particularismes retenus dans chacun des glossaires par rapport à l'ensemble des particularismes relevés dans le texte. Nous avons identifié dans le roman tous les particularismes et locutions idiomatiques propres au français en usage au Québec. Pour ce faire, nous avons numérisé la version québécoise de 1974 et la version française de 1985 du roman pour permettre la recherche en plein-texte. Nous avons ensuite parcouru les deux romans, page par page, tout en notant les unités lexicales qui nous semblaient, à la lumière de la méthode préconisée par Poirier (1995) pour le classement des variantes topolectales du français, ne pas appartenir au français de référence. Nous avons consulté divers ouvrages lexicographiques afin de déterminer si chacune des unités lexicales relevées dans le texte était bel et bien un particularisme québécois,

c'est-à-dire un mot « qui n'appartien[t] pas au français commun [à tous les francophones]. » (Wissner, 2008)

Le classement des particularismes contenus dans notre corpus a été fait à partir de plusieurs catégories complémentaires qui seront définies plus en détail dans le dernier chapitre du mémoire.

En somme, il s'agit de faire la lumière sur la nature et la provenance (dialogues ou narration) des mots retenus dans le GQ et dans le GF ainsi que sur les types d'informations données sur ces mots (notamment en ce qui a trait au métalangage employé pour gloser ces mots), tout en précisant ce qui distingue le glossaire québécois original du glossaire hexagonal (qui compte le double d'entrées).

CHAPITRE 2

L'IDENTIFICATION ET L'EXPLICATION DES PARTICULARISMES QUÉBÉCOIS DANS LE ROMAN QUÉBÉCOIS

1. INTRODUCTION

Le présent chapitre a pour but, d'une part, de dresser la liste des éléments du paratexte métalinguistique afin de mieux situer le glossaire d'accompagnement par rapport à ceux-ci et, d'autre part, d'évoquer, lorsqu'elles sont connues, les raisons qui motivent un auteur ou un éditeur à recourir à ces éléments pour identifier ou expliquer les particularismes québécois dans une œuvre littéraire. La classification⁴ que nous proposerons de ces éléments de paratexte métalinguistique, qui correspond à l'atteinte du premier objectif de notre mémoire, se voudra avant tout descriptive.

Afin d'illustrer les différents éléments présentés dans le chapitre, nous avons constitué un exemplier formé de 31 œuvres littéraires publiées au Québec entre 1937 et 2005 (voir Annexe 1) qui contiennent un ou plusieurs éléments de paratexte métalinguistique. Notre exemplier n'est certes pas exhaustif, mais il correspond, selon nous, à un échantillon représentatif d'œuvres littéraires publiées au Québec avec un ou plusieurs de ces éléments lors de cette période.

2. LES RAISONS JUSTIFIANT L'EMPLOI D'ÉLÉMENTS DE PARATEXTE MÉTALINGUISTIQUE DANS UNE ŒUVRE LITTÉRAIRE

Nous présenterons ici les principales raisons qui expliquent pourquoi un auteur ou un éditeur choisit d'identifier ou d'expliquer les particularismes dans une œuvre littéraire. Nous aborderons la question de façon générale afin de pouvoir expliquer ces raisons de façon plus détaillée dans les sections afférentes à chaque procédé d'identification et d'illustration.

Selon l'éditeur Jean-Yves Soucy, l'emploi de la typographie (italique, guillemets, etc.) comme procédé d'identification des particularismes dans un texte littéraire a évidemment pour but « de faire ressortir quelque chose. » (Jean-Yves Soucy, cité dans Lachapelle, 2005c) L'emploi de procédés typographiques dans l'édition littéraire est courant lorsqu'il s'agit d'identifier les mots

⁴Notre objectif n'est pas l'analyse paratextuelle de chacun des modes d'identification et d'explication des particularismes dans un roman. Cette analyse, qui pourrait s'avérer fort intéressante, est laissée à d'autres qui pourront continuer le travail de débroussaillage de ces éléments que nous faisons dans le présent chapitre.

étrangers où « l'emprunt est toujours écrit en italiques ou entre guillemets. » (Steuckardt et Niklas-Salminen, 2003 : 59) Dès lors, lorsqu'il est question de particularismes québécois intégrés dans un roman publié au Québec, doit-on les considérer comme des emprunts, comme des éléments étrangers au français? Les opinions sur cette question demeurent partagées. Nos recherches montrent que certains éditeurs marquent les particularismes québécois au même titre qu'ils marquent les emprunts. Cela peut s'expliquer par la position de la littérature québécoise par rapport à la littérature française ainsi que par le rapport de force encore sensible qu'elle entretient avec la littérature française quant à son statut. En effet, la littérature québécoise oscille toujours « entre la tentation du mimétisme (d'une fétichisation extrême des pratiques littéraires et linguistique de l'autre) et celle de la différenciation. » (Beaudet, 1987 : 58) Or, ce sont principalement les écrivains et les éditeurs qui doivent « définir leurs positions face à des problèmes [linguistiques notamment] qui, dans les littératures consacrées, reçoivent leurs réponses de la tradition, de l'*habitus*. » (Beaudet, 1987 : 58)

Or, dès 1933, Claude-Henri Grignon prend une position ferme et condamne le marquage systématique des particularismes intégrés à la littérature canadienne-française. Peu de temps avant la parution de son roman *Un homme et son péché*, l'auteur insiste pour qu'on écrive « le mot canadien sans l'affubler de guillemets avec le plus grand naturel du monde » (Claude-Henri Grignon, cité dans Francoli et Sirois, 1989 : 11) et il est un des premiers écrivains québécois à lancer cet appel. Selon Cadioli (2002), l'identification d'éléments dans le texte par l'usage de la typographie serait un outil éditorial ou auctorial servant à proposer des suggestions de lecture, c'est-à-dire à émettre un commentaire implicite quant à l'emploi particulier d'un mot plutôt qu'un autre où « les suggestions de lecture de l'éditeur hyperlecteur [seraient] présentes [...] dans la mise en page ou les préférences typographiques. » (Cadioli, 2002 : 49) Grignon avait donc saisi le jugement de valeur sur la variété du français en usage au Québec que traduisait le fait de mettre les particularismes entre guillemets, jugement de valeur que l'auteur n'acceptait plus de se voir répandre dans les œuvres littéraires publiées au Québec.

Si l'éditeur est, en quelque sorte, le maître d'œuvre du produit final auquel les lecteurs ont accès, il se soucie de répondre, du moins en partie, aux attentes de la communauté de lecteurs à laquelle il s'adresse. La principale préoccupation des éditeurs, du moins de ceux que nous avons

rencontrés⁵, ne semble pas tant être une question de langue, mais plutôt « une question de cohérence de création », comme le souligne Michel Guay (Lachapelle, 2005a). De la même manière, Normand de Bellefeuille affirme que « [s]i c'est cohérent dans le contexte, on ne marque pas [les particularismes]. » (Lachapelle, 2005b) La cohérence dont il est question se veut certes linguistique, mais tient aussi à la matérialité du livre où « la mise en page est un art de voir confirmé par une mathématique de l'œil. » (Peyré, 1987 : 140) Les éditeurs doivent donc faire attention à l'usage excessif de l'italique ou des guillemets pour éviter que l'œuvre paraisse trop lourde au lecteur, voire « qu'elle ressemble à une pizza pas très appétissante. » (Jean-Yves Soucy, cité dans Lachapelle, 2005c)

Selon Poirier (2000), la tendance à ne pas identifier les mots propres au français québécois est croissante « [d]epuis les années soixante-dix, [où] les canadianismes, désormais appelés québécismes, peuvent être utilisés dans les textes littéraires sans qu'on se sente obligé de les justifier, ou même sans que l'on s'en préoccupe (par exemple chez Yves Beauchemin et Marie Laberge). » (Poirier, 2000 : 222) Cette façon d'aborder la question du traitement des particularismes peut s'expliquer par « l'évolution de la conscience linguistique des Québécois qui sont en voie d'assumer leur originalité langagière. » (Poirier, 2000 : 222)

En ce qui a trait aux raisons justifiant l'explication des particularismes dans une œuvre littéraire, elles sont de différentes natures. D'une part, un auteur ou un éditeur emploiera une glose⁶, définie comme « une séquence métalinguistique explicative portant sur un mot » (Steuckardt et Niklas-Salminen, 2003 : 71), pour émettre un commentaire métalinguistique sur un mot, pour amener des précisions historiques, pour fournir de l'information de type encyclopédique, pour éclairer sur des faits sociaux, etc. Par ailleurs, Steuckardt et Niklas-Salminen affirment que du moment où le mot gloseur

⁵Rappelons que les commentaires d'éditeurs québécois présentés dans ce chapitre ont été recueillis lors d'entrevues avec cinq éditeurs québécois : Michel Gay, directeur de Bibliothèque Québécoise, société d'édition administrée conjointement par les Éditions Fides, les Éditions Hurtubise HMH et Leméac Éditeur; Normand de Bellefeuille, directeur littéraire (littérature adulte) aux Éditions Québec Amérique; Jean-Yves Soucy, directeur littéraire (fiction) ainsi que Robert Laliberté, directeur littéraire (essai) au groupe Ville-Marie Littérature - Éditions de l'Hexagone, TYPO et VLB Éditeur; Giovanni Calabrese, éditeur aux Éditions Liber.

⁶La glose peut également prendre la forme de « binômes synonymiques, antonymiques ou métonymiques. » (Thibault, 2006 : 144)

[...] vient après son équivalent français, sa fonction ne peut pas être celle d'expliquer un mot inconnu. On a l'impression que le locuteur veut préciser le sens du mot français qu'il emploie par son équivalent étranger [ou par un particularisme]. Ce dernier possède sûrement un sens supplémentaire, une saveur authentique et mieux adaptée au contexte. (Steuckardt et Niklas-Salminen, 2003 : 67)

D'autre part, si la glose peut remplir un rôle strictement explicatif, son usage peut aussi être analysé à des degrés supérieurs. Selon Grimaldi (2003), « par sa présence seule, [la glose] atteste de ce que la visée du locuteur ne peut se contenter de l'énoncé construit par le strict contexte linguistique. » (Grimaldi, 2003 : 126) Qui plus est, « ce détour marque une intention, qui ne serait pas prise en charge par la linéarité linguistique. » (Grimaldi, 2003 : 126) De plus, Michon (2000) voit dans l'usage de la glose une « stratégie d'homogénéisation linguistique et stylistique » (Michon, 2000 : 163-164) d'une œuvre. Michon donne l'exemple du

[...] discours romanesque de Jacques Godbout dont les œuvres, également éditées au Seuil, aménagent, à côté d'expressions locales immédiatement compréhensibles pour le lecteur québécois, des "traductions" appropriées, bien intégrées au texte et destinées au public hexagonal de la maison d'édition. (Michon, 2000 : 164)

Finalement, l'explication des particularismes dans une œuvre littéraire peut se faire par l'ajout d'un glossaire d'accompagnement. On trouve plusieurs romans québécois auxquels un glossaire a été greffé, mais les raisons expliquant cet ajout ne sont pas toutes les mêmes d'une œuvre à l'autre. Il semble bien que la fonction première d'un glossaire soit d'aider le lecteur à décoder les mots et les expressions susceptibles de poser un problème de compréhension, mais il peut aussi avoir des visées pédagogiques, c'est-à-dire qu'il peut devenir un outil d'apprentissage du lexique, voire de la culture d'une communauté linguistique donnée, auprès des jeunes et des immigrants⁷. À ce compte, les éditeurs voient celui-ci comme une option valable. Lors des entretiens que nous avons eus avec des éditeurs québécois, certains trouvaient intéressante l'idée de joindre un glossaire à une œuvre plus âgée en vue de garder vivants certains mots du patrimoine linguistique québécois. Mais selon Normand de Bellefeuille, « il faut que [l'emploi d'un glossaire d'accompagnement] soit

⁷On trouve ce genre de glossaires dans les éditions jeunesse et scolaires, entre autres dans la collection « Lecture Québec » des Éditions du Renouveau Pédagogique, dans la collection « Aspects du Québec » du Centre Éducatif et Culturel Inc., ainsi que dans la collection « du Goéland » chez Fides.

impératif. C'est-à-dire qu'il faut qu'il y ait là un souci ou une menace d'incompréhension de la part du lecteur ou une volonté pédagogique. » (Lachapelle, 2005b)

Nous n'irons pas plus loin ici dans les raisons motivant le choix de l'ajout d'un tel appareil explicatif à une œuvre, car c'est précisément de cet objet dont il sera question dans la suite du mémoire alors que nous nous pencherons sur l'analyse paratextuelle et sociolinguistique des glossaires québécois et français de *L'enfirouapé*. Nous aurons alors la chance de développer davantage sur les raisons qui expliquent la présence d'un glossaire dans le premier roman d'Yves Beauchemin.

3. LES PROCÉDÉS D'IDENTIFICATION DES PARTICULARISMES

Nous avons groupé les procédés utilisés pour identifier les particularismes intégrés dans une œuvre littéraire en deux catégories. La première contient les modes d'identification les plus fréquemment rencontrés dans le roman et sans aucun doute les plus visibles. Il s'agit de l'identification visuelle par la typographie, principalement par l'emploi de l'italique et des guillemets. La deuxième catégorie est celle des marqueurs de glose introduits soit par des signes de ponctuation, soit par des termes de liaison⁸. Nous nous proposons ici d'émailler chacune des catégories afin de voir l'emploi qui en est fait dans l'édition d'œuvres littéraires québécoises.

3.1 L'identification visuelle par la typographie

Lorsque Gérard Genette fait état des manifestations matérielles du paratexte, il réfère, entre autres, aux « choix typographiques, parfois très signifiants, dans la composition d'un livre [...] ». (Genette, 1987 : 13) Ces choix typographiques consistent, bien souvent, en une « mise en relief typographique [qui] contribu[e] à diriger l'attention du lecteur sur la nature marquée du mot. » (Thibault, 2006 : 145) Pour ce faire, l'édition moderne emploie surtout l'italique et les guillemets qui, depuis le 17^e siècle, sont en concurrence lorsque vient le temps pour un auteur ou pour un

⁸Il existe une grande quantité de termes de liaison pouvant indiquer la présence d'une glose dans un roman. La liste de ces marqueurs de glose est loin d'être complète et fait encore l'objet d'études, notamment par le laboratoire de recherche de l'Université de Provence « Paroles et Langage » (cf. Steuckardt et Niklas-Salminen, 2003 et 2005).

éditeur de marquer un mot sur lequel il veut attirer l'attention (Catach, 1994 : 94). Cependant, les guillemets seraient

[...] davantage liés aux choix personnels ou stylistiques de l'auteur [...], alors que les caractères italiques correspondent à des marquages typographiques plus socialisés, mieux codés, mots étrangers, titres, œuvres, exemples de dictionnaires (où le sens des mots est entre guillemets), etc. (Catach, 1994 : 94)

À cet égard, Jean-Yves Soucy dit utiliser

[...] des guillemets si c'est une expression du personnage et l'italique pour faire ressortir quelque chose, ou carrément si c'est un mot en langue étrangère. Mais dès que c'est en français ou en québécois, [ou] si c'est un belgicisme [le mot ne sera pas mis en relief]. (Jean-Yves Soucy, cité dans Lachapelle, 2005c)

L'éditeur Michel Gay est plus nuancé dans ses propos et laisse entendre que l'usage de l'italique n'est pas une prérogative éditoriale. Il est d'avis que

[...] l'italique, est soit pour un terme étranger, souvent un anglicisme, mais pas uniquement pour les anglicismes, soit pour un effet de style. C'est pour mettre l'accent sur quelque chose, c'est l'auteur qui veut pointer quelque chose. (Michel Gay, cité dans Lachapelle, 2005a)

Des auteurs consultés à cet effet par Pierron (2005) affirment cependant que « l'usage des marqueurs typographiques dans leurs textes, [...] qui tiennent à distance certains termes, [...] n'existaient pas dans leur manuscrit. » (Pierron, 2005 : 258) L'usage de l'italique ou des guillemets serait-il donc une intervention attribuable exclusivement à l'éditeur? L'auteur Christian Mistral « considère les mises à distance que représentent italiques et guillemets comme un manque de confiance, envers son texte comme envers son lecteur [...]. » (Mistral, cité dans Pierron, 2005 : 259-260) Mistral ajoute que

[...] mettre ses mots en italiques c'est comme le vendeur d'autos usagées qui [*sic*], qui a pas de garantie sur son produit. C'est parce qu'il y croit pas assez. [...] Et ensuite, c'est légèrement condescendant à l'endroit du lecteur. (Christian Mistral, cité dans Pierron, 2005 : 260)

Interrogée également à ce propos, l'auteure Yolande Villemaire évoque elle aussi la contrainte éditoriale (Yolande Villemaire, citée dans Pierron, 2005 : 259).

Il est difficile de savoir avec précision à qui revient le choix des guillemets et de l'italique dans l'ensemble des romans québécois. Cela dit, voyons maintenant comment se présentent les deux procédés dans certaines œuvres québécoises.

3.1.1 L'italique

D'abord appelés *lettres vénitiennes* ou *aldines*, les caractères aujourd'hui connus sous le nom d'*italique* ont été inventés par l'imprimeur vénitien Alde Manuce en 1500 (Ramat, 2000 : 8). En accord avec plusieurs conventions et usages qui ont cours dans l'édition française, l'édition québécoise fait appel à l'italique pour identifier les mots empruntés à des langues étrangères, notamment à l'anglais. Toutefois, certaines locutions latines telles que *ad hoc*, *grosso modo* ou *nec plus ultra* s'écrivent également en italique comme le veut l'usage en français moderne. Des expressions et des mots en langues étrangères ou anciennes, mais qui sont maintenant francisés, tels *macaroni*, *fiasco*, *tombola* (italien), *algèbre*, *fakir*, *méchoui* (arabe), *achigan*, *wigwam*, *kayak* (langues amérindiennes ou inuit) ainsi que *xénophobie*, *larynx*, *asphyxie* (grec ancien) et *erratum*, *alibi*, *consortium* (latin), n'apparaissent pas en italique dans le texte car elles semblent désormais francisées. Ainsi, l'emploi de l'italique demeure soumis à une norme qui varie en fonction de la communauté de locuteurs donnée (la francophonie par exemple) à une époque donnée.

L'italique peut aussi être utilisé dans d'autres cas, notamment pour marquer l'utilisation d'expressions populaires ou vernaculaires⁹. Dès lors, il ne s'agit plus de se conformer à une convention relevant de la matérialité du texte, mais plutôt de mettre en relief un élément sur lequel on porte un jugement de valeur, notamment dans le cas de mots ou d'expressions d'origine populaire étant perçus comme péjoratifs. L'italique peut être utilisé afin d'attirer l'attention sur les particularismes employés par un auteur et par conséquent communiquer un certain malaise à l'égard des mots empruntés au fonds populaire. Ainsi, Lavoie (1987) affirme que dans la première édition de *Menaud, maître-draveur*, Félix-Antoine Savard « n'a pas totalement assumé le parler populaire qu'il utilise; sa culpabilité normative transparaît dans tous ces québécoismes qu'il a placardés d'italiques [...]. » (Lavoie, 1987 : 119) Cet usage n'est donc plus lié à une question de norme, mais plutôt à une question de choix éditoriaux ou auctoriaux.

⁹ Flaubert et Michel Houellebecq à sa suite ont souvent utilisé les italiques pour mettre en évidence des clichés, des lieux communs d'époque. Nous n'avons cependant pas observé ces cas de figure dans le corpus à l'étude.

Parmi les 31 œuvres de notre exemplier, quatre d'entre elles présentent systématiquement en italiques dans le texte la totalité des mots figurant au glossaire d'accompagnement. La plupart de ces mots sont des particularismes québécois employés dans la narration comme le montre cet exemple tiré du roman *Au pays de Pépé Moustache* : « C'est même dans la froidure et la *poudrerie*, chaussé de ses bottes *malouines*, avec son gros *mackinaw* déboutonné, ses *mitasses* de futaie et son passe-montagne [...] » (Pellerin, 1981 : 68) ou encore cet autre exemple tiré du roman *Les filles de Caleb* : « [...] elle brassait le contenu du chaudron, ramassait une *traînerie* qui n'en était pas une [...]. Jamais elle n'avait vu Antoinette *s'épivarder* de la sorte. » (Cousture, 1985a : 266) Par ailleurs, certains romans font preuve d'une logique d'identification des particularismes quelque peu différente. C'est le cas notamment de *Moi, Ovide Leblanc, j'ai pour mon dire* où seuls les mots anglais et les marques de commerce sont mis en relief dans le texte alors que les autres particularismes ne le sont pas, même si plusieurs sont des mots anglais francisés et constituent des anglicismes : « Le *cook* en train de cuire ses binnes ou ben son pain, le *show boy* en train de laver les assiettes ou ben d'éplucher les patates. » (Leblanc, 1976 : 57)

3.1.2 Les guillemets

Nommés, à l'origine, *crochets courbes*, c'est au typographe Guillaume qu'on doit les guillemets, qu'il inventa en 1670 (Ramat, 2000 : 9). Le procédé est largement utilisé pour identifier les dialogues ainsi que les expressions des personnages du roman. Les guillemets sont aussi indicateurs d'une certaine distance que le narrateur prend, non pas à propos de ce qui est dit par les personnages, mais bien à propos de la façon de le dire.

En effet, même si Catach (1994) constate que les guillemets « s'emploient surtout à présent pour les titres d'articles, les mots rares ou jugés “populaires”, les noms de marque, les néologismes de forme ou de sens, etc. » (Catach, 1994 : 78), elle reconnaît que leur utilisation permet également « au scripteur de prendre ses distances à l'intérieur de la phrase avec n'importe quelle portion de texte non entièrement assumée par le locuteur, de l'isoler et de la mettre en valeur (terme insolite, exemple, proverbe, etc.). » (Catach, 1994 : 78-79) Gauvin (2000) va dans le même sens lorsqu'elle mentionne que le narrateur, dans *Bonheur d'occasion*, « adopte, à plusieurs reprises, le point de vue de l'un ou l'autre de ses personnages, [mais toujours en] se gard[ant] bien d'en réfléchir les particularismes langagiers ailleurs que dans les discours rapportés ou cités [...]. » (Gauvin, 2000 :

103) C'est donc pour accentuer l'effet de réel que l'auteur chercherait à atteindre dans un roman réaliste que celui-ci aurait recours à des mots, à des expressions, voire à des traits de prononciation qui aident à forger ce « réel [qui] n'y apparaît [cependant] qu'«entre guillemets», selon l'expression de Barthes. » (Gauvin, 2000 : 103) Dans l'œuvre maitresse de Gabrielle Roy, par exemple, où aucun glossaire n'a été ajouté, les dialogues sont placés entre guillemets : « Dans ton état, t'es pas pour te mettre à courir les bois » (Roy, [1945] 1993 : 205) ou « J'y vas itou. » (Roy, [1945] 1993 : 334) Par ailleurs, dans les romans québécois auxquels un glossaire a été joint, l'emploi de guillemets afin d'identifier les particularismes semble assez rare, car nous n'avons pas trouvé ce cas de figure lors de nos recherches. Par contre, bien que l'écrivain/éditeur André Mathieu n'ait pas inclus de glossaire dans son roman *L'été d'Hélène* (1990), il a néanmoins mentionné en début d'ouvrage, dans une note dont il sera question ultérieurement, que les régionalismes apparaissent entre guillemets dans le texte. En effet, dans son roman, Mathieu (1990) place entre guillemets tous les éléments qu'il considère comme des régionalismes, ce qui inclut de nombreux anglicismes. Par exemple : « ...défi relevé, tête haute, fierté, parmi lesquels se glissaient parfois pour faire fondamentalement vrai des “t'es capable toé-tou” » (Mathieu, 1990 : 159), ou encore « Et laisse-moi te dire que je connais des tapettes de professeurs de cégep qui se comparent avantageusement à des “big boss man” de la construction » (Mathieu, 1990 : 245), et finalement « Le soleil “picossait” la surface du lac en deux ou trois endroits. » (Mathieu, 2012 : 66)

De plus, dans le roman *Au pays de Pépé Moustache*, alors que les mots propres au français québécois sont identifiés par l'italique, les expressions québécoises, elles, sont identifiées par les guillemets. Par exemple, *portageux* (Pellerin, 1981 : 53), *gnochon* (Pellerin, 1981 : 118) et *farlouche* (Pellerin, 1981 : 191) sont en italiques dans le texte, alors que des expressions comme « à boire deboute » (Pellerin, 1981 : 10), « bas sur patte » (Pellerin, 1981 : 35), « comme un arracheur de dents » (Pellerin, 1981 : 104) et « partie de sucre » (Pellerin, 1981 : 203) sont écrits en caractères romains, mais placés entre guillemets dans le texte.

À la suite de nos recherches, il ressort que la présence des guillemets apparaît tributaire des choix de l'auteur, de ses choix personnels et stylistiques, alors que l'italique serait davantage associé à une norme appliquée par l'éditeur.

3.2 L'identification à l'aide des marqueurs de glose

La mise en relief typographique d'expressions ou de mots diatopiquement marqués est-elle suffisante et réellement utile si « [c]es marques invitent le destinataire à revenir sur le mot, [sans] ne le dirige[r] dans sa réinterprétation » ? (Steuckardt et Niklas-Salminen, 2003 : 9) Plusieurs éditeurs identifient les particularismes sans en offrir d'interprétation au lecteur, alors que certains choisissent au contraire d'ajouter, dans l'espace du même volume, des éléments d'interprétation. Ces signes sont les marqueurs de glose.

Depuis plusieurs années, les recherches sur la glose évoluent et s'intéressent plus spécifiquement aux signes qui en permettent l'identification¹⁰. Cependant, comme « le repérage formel de la glose se disperse en séries trop ouvertes et trop différentes pour être prévisibles et clairement identifiables *a priori* » (Grimaldi, 2003 : 107), la liste des marqueurs de glose, comme il est convenu de les appeler, reste encore très sommaire. Dans un article à propos des marqueurs de glose dans les textes de Chateaubriand, Grimaldi (2003) mentionne que « [l]a liste des “jointures” ou “marqueurs” de glose reste à établir, et la définition syntaxique ne s'inscrit pas dans un archétype unique. » (Grimaldi, 2003 : 107) L'utilisation ici du terme *jointure* plutôt que celle de *marqueurs de glose* est plus restrictive. Alors que *marqueur* désigne tous les signes susceptibles de permettre le repérage d'une glose à l'intérieur d'un texte, le terme *jointure* ne fait référence qu'aux « syntagmes qui permettent d'introduire une spécification de sens ou d'emploi [d'un mot] comme *qui signifie, terme de, en terme de* [et il est] emprunté aux études lexicographiques. » (Grimaldi, 2003 : 109) Nous utiliserons ce terme dans la suite de notre mémoire.

3.2.1 Les jointures

Les jointures sont nombreuses et il n'est nullement dans notre intention d'en faire ici un inventaire complet. De façon générale, la jointure est, comme le rappellent Steuckardt et Niklas-Salminen (2003), « une expression à caractère métalinguistique (*mot grec ancien signifiant...; c'est le terme précis pour désigner...; traduisez X en français mais en langage universel...; terme anglais pour désigner...; comme on appelle ici...*). » (Steuckardt et Niklas-Salminen, 2003 : 59) La jointure

¹⁰À cet effet, on pourra consulter les articles contenus dans deux ouvrages se consacrant entièrement à la glose et à ses marqueurs, soit *Le mot et sa glose* (Steuckardt et Niklas-Salminen, 2003) et *Les marqueurs de glose* (Steuckardt et Niklas-Salminen, 2005).

sépare le mot glosé du mot gloseur (ou de la proposition gloseuse), amenant ainsi un éclairage sur ce mot. Mais les différentes jointures ne sont pas utilisées à la même fréquence dans les corpus de langue écrite qu'ils ne le sont dans ceux de langue parlée. Ainsi, dans la presse généraliste comme dans les œuvres littéraires, « [e]n dehors des mots métalinguistiques qui permettent de pointer les mots autonymes, les marques linguistiques telles que *c'est-à-dire* et *ou* ne sont employées que très rarement. » (Niklas-Salminen, 2003 : 68) Grimaldi (2003) n'arrive toutefois pas au même constat, ayant observé, chez Chateaubriand, « la primauté écrasante de *c'est-à-dire* dans les formulations de la glose. » (Grimaldi, 2003 : 112) L'emploi de jointures est aussi largement répandu dans les œuvres de notre exemplier où la glose de mot et la paraphrase de proposition sont fortement prisées par les auteurs et les éditeurs¹¹. Par exemple, dans *Moi, Ovide Leblanc, j'ai pour mon dire*, on remarque l'utilisation fréquente de la jointure *c'était une manière de* : « [...] mais la cookerie était installée sur un *skow*. Un *skow* **c'était une manière de**¹² cageux en bois rond : une quarantaine de pieds de long, une quinzaine de pieds de large. » (Leblanc, 1976 : 57) ou encore « Un *bed* à bœuf ça, **c'était une manière de** boîte qui partait d'un bord du camp pis qui runnait *right through* jusqu'à l'autre bord. » (Leblanc, 1976 : 94) Mais si les jointures ne semblent pas porter de sens en soi et qu'ils ne servent qu'à introduire une glose ou une paraphrase, nous verrons ultérieurement que la glose peut, elle, suggérer plus clairement une interprétation de la part de l'auteur.

3.2.2 Les appels de note

L'appel de note peut se présenter sous diverses formes : « un astérisque, un chiffre supérieur sans parenthèses, un chiffre supérieur entre parenthèses supérieures, un chiffre normal entre parenthèses ou une lettre en italique entre parenthèses en romain. » (Ramat, 2000 : 32)

Dans les œuvres de notre exemplier, l'usage de l'astérisque comme signe d'appel de note semble la pratique la plus courante. En effet, cinq œuvres emploient l'astérisque comme moyen d'identification des particularismes, renvoyant du même coup le lecteur à une note de bas de page, de fin de document ou à un glossaire. Une seule œuvre, *Les vieux m'ont conté...*, présente plutôt l'appel numérique systématiquement. De plus, plusieurs œuvres de l'exemplier contiennent des appels de note, astérisques et appels numériques confondus. Quelques différences non négligeables

¹¹Nous reviendrons sur ce point dans la partie concernant l'explication des particularismes.

¹²C'est nous qui soulignons.

dans l'usage de l'astérisque méritent néanmoins d'être mentionnées. En effet, certains romans emploient un astérisque pour chacun des particularismes contenus dans le texte. Le premier astérisque rencontré renvoie alors à une note de bas de page qui invite le lecteur à consulter le glossaire pour chacun des mots qui seront marqués par un astérisque tout au long du roman. Par exemple, les notes invitant le lecteur à consulter le glossaire vont comme suit dans *Mistouk* : « *Pour les mots accompagnés d'un astérisque, voir le Glossaire à la fin du livre ou la Table d'équivalences des toponymes saguenayens anciens et modernes » (Bouchard, 2002 : 21) et dans *Un cœur qui craque* : « À l'usage facultatif des francophones hors d'Amérique : les mots suivis d'un astérisque renvoient au glossaire en fin de volume. » (Dandurand, 1990 : 4) Par ailleurs, dans l'édition de *Un homme et son péché* parue en 2003, on peut aussi lire la note suivante : « *Nous¹³ avons cru pertinent de signaler, au moyen d'un astérisque, les mots présentés dans le glossaire, à la fin du volume. Une grande partie de ces mots figurent dans *Le Robert* ou le *Larousse* mais non dans le sens où ils sont employés dans le récit. » (Grignon, [1933] 2003 : 30)

4. LES PROCÉDÉS D'EXPLICATION DES PARTICULARISMES

À la suite de la décision d'un auteur ou d'un éditeur d'identifier ou non les particularismes intégrés dans un roman, une autre question s'impose, soit de les expliquer ou non. Nous avons répertorié différentes façons de faire et les avons divisées en deux catégories : le traitement infratextuel, soit les explications à même le texte, et le traitement paratextuel, qui fait appel à des commentaires métalinguistiques placés en périphérie du texte.

4.1 Le traitement infratextuel

Le traitement infratextuel des particularismes se fait par les binômes synonymiques, antonymiques et métonymiques ainsi que par la paraphrase. Ces différents procédés sont présents dans les œuvres d'écrivains québécois séparés de plusieurs décennies. Par exemple, Stephan (1987) mentionne que « les provincialismes [...] sont [...] [dans *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon] adoptés sans commentaires et simplement élucidés, si besoin est, par une brève définition ou par le seul contexte. » (Stephan, 1987 : 101) Mais la brève définition que la chercheure évoque peut prendre,

¹³Le *Nous* réfère ici à l'éditeur ou au directeur de collection qui a décidé d'inclure un glossaire au roman de Claude-Henri Grignon en 2003.

dans d'autres romans, une toute autre allure et ne pas se cantonner à la simple explication d'un particularisme. Un passage de *Trente Arpents* à propos d'un moyen de transport appelé *planche*, et où « le narrateur conjugue les fonctions d'ethnographe et de lexicographe » (Garcia Méndez, 1987 : 7) est, en ce sens, assez révélateur :

Il était assis dans la “planche”, ce véhicule particulier à nos campagnes, fait de trois longues planches de bois dur et élastique liées aux deux essieux et surmontées d'un siège grossièrement capitonné de crin. (Ringuet, [1938] 1980 : 92, cité dans Garcia-Méndez, 1987 : 7)

La narration ne se limite donc pas à une simple description de l'objet, « mais donne du mot *planche* une définition qui le transforme en entrée de dictionnaire [ou de glossaire]. » (Garcia-Méndez, 1987 : 7) L'emploi de ce type de glose semble assez fréquent dans l'édition littéraire québécoise. Par exemple, Gauvin (2000) rappelle que, dans *Le Matou*, « aucun lexique n'accompagne le texte remplacé plutôt par quelques effets de traduction tels que : “Le poêle – au Québec, on l'appellerait sans doute une truie...” » (Gauvin, 2000 : 147) La séquence inclut un mot glosé, en l'occurrence *poêle*, une jointure, *on l'appellerait*, ainsi qu'un mot gloseur, *truie*. Nous avons rencontré de nombreux cas de la sorte dans les œuvres de notre exemplier. Nous les avons illustrés dans la section portant sur les jointures, mais on peut aussi noter ce passage du roman *Le sorcier d'Anticosti* : « ... dans un petit village du Québec, vivait une certaine Colette mortifiée de coiffer chaque année sainte Catherine. (Cette expression courante s'appliquait aux demoiselles qui avaient passé leur vingt-cinquième année sans avoir trouvé à se marier.). » (Choquette, 1975 : 33)

4.2 Le traitement paratextuel

Lorsqu'une glose prend une grande ampleur, il apparaît parfois préférable de la placer en périphérie du texte afin de ne pas nuire à la fluidité de la lecture. Si l'auteur ou l'éditeur jugent alors pertinent de décrocher la glose du texte, quelles sont les voies qui s'offrent à eux? Les modes d'explication paratextuels, situés en périphérie du texte, sont principalement les notes ponctuelles, sous presque toutes leurs formes, les notes métalinguistiques générales et le glossaire.

4.2.1 Les notes ponctuelles

Les notes ponctuelles apparaissent dans la même page que le segment auquel elles se rattachent et se trouvent le plus souvent « au bas de la page pour expliquer un mot ou une phrase du texte [...],

[mais elles] peuvent aussi se placer [dans la marge], en fin de chapitre ou à la fin de l'ouvrage. » (Ramat, 2000 : 32) La note ponctuelle est donc soit en relation de « simultanée graphique » (Lefebvre, 2004 : 30) avec le texte lorsqu'elle est située en bas de page (ou dans la marge), soit en relation de « continuité graphique » (Lefebvre, 2004 : 30) lorsque placée en fin de chapitre ou en fin d'ouvrage. Les notes ponctuelles sont celles qui touchent un mot ou un segment précis du texte mais qui sont aussi en périphérie ou décrochées du texte. Ces dernières ont un « caractère toujours partiel [...] et par conséquent toujours local. » (Genette, 1987 : 321) C'est ce qui constitue le « trait formel le plus distinctif de cet élément de paratexte, qui l'oppose entre autres à la préface – y compris de ces préfaces ou postfaces qui s'intitulent modestement “Note” [...]»¹⁴. » (Genette, 1987 : 321-322)

La note ponctuelle, qui est une glose se situant en « simultanée graphique » ou en « continuité graphique » avec le segment auquel elle réfère, ne porte pas sur l'ensemble du texte, mais bien sur « un segment plus ou moins déterminé du texte, et disposé soit en regard soit en référence à ce segment. » (Genette, 1987 : 321) Par exemple, on trouve cette note de bas de page dans le roman *Le wapiti* : « ...Un loup surgira-t-il, un lynx ou une panthère (1) » L'appel (1) renvoie à la note de bas de page suivante : « La panthère d'Amérique, appelée aussi cougar ou lion de montagne, fréquentait alors l'est du Canada. Il en était de même pour le wapiti. » (Corriveau, 1978 : 52) Nous n'avons relevé que très peu de notes ponctuelles (de bas de page, ou encore de fin d'ouvrage), lors de nos recherches. On semble donc l'employer avec prudence et parcimonie dans l'édition du roman québécois, du moins dans les œuvres de notre exemplier, afin de ne pas interrompre la lecture.

Nos recherches ne nous ont pas permis de déterminer de qui relevaient les notes ponctuelles employées dans les romans de notre exemplier, mais il semble que les notes peuvent être autant auctoriales qu'éditoriales. À cet égard, Favreau (2004) suggère que le roman *Trou de mémoire* illustre bien l'existence de notes auctoriales et éditoriales au sein d'une même œuvre où « [les] éditeurs luttent entre eux et avec l'auteur pour imposer leur voix [...]. » (Favreau, 2004 : 181) Déterminer de qui relève notamment les notes ponctuelles dans une œuvre précise nécessite donc une étude approfondie de celle-ci, incluant l'étude des manuscrits, ce qui n'a évidemment pas été

¹⁴On trouvera dans L'espace de la note de Dürrenmatt et Pfersmann (2004), une bibliographie qui recense des travaux consacrés à la note ponctuelle.

fait pour les œuvres de notre exemplier. Il existe toutefois un lien de parenté évident entre les notes ponctuelles et le glossaire, qui s'explique par le fait que les « gloses en bas de page [...] ne se présentent pas sous la forme canonique du glossaire [mais elles] en constituent toutefois une forme embryonnaire [...]. » (Thibault, 2006 : 146)

4.2.2 *Les notes métalinguistiques générales*

Pour sa part, la note métalinguistique générale est celle qui se trouve autant avant le texte qu'après le texte et qui donne des informations de diverses natures à propos de la langue d'écriture du roman, qui touche donc l'ensemble des particularismes qui y sont intégrés et non chacun des passages où se trouve de tels particularismes dans l'œuvre. Les notes métalinguistiques générales renvoient à ce que Genette (1987) appelle « l'instance préfacielle. » (Genette, 1987 : 164) Les notes métalinguistiques générales sont en fait des préfaces ou des postfaces qui ne consistent qu'en un commentaire général à propos de la langue d'écriture du roman. Genette (1987) nommera *préface*, par généralisation du terme le plus fréquemment employé en français, toute espèce de texte liminaire (préliminaire ou postliminaire), auctorial ou allographe, consistant en un discours produit à propos du texte qui suit ou qui précède. » (Genette, 1987 : 164)

Dans nos recherches, nous avons observé que les notes métalinguistiques générales peuvent se trouver dans un encadré au début ou à la fin du roman, qui est un « lieu dans lequel la lecture de l'éditeur hyperlecteur se manifeste, [un] lieu où les éléments du texte que l'éditeur veut mettre en valeur sont offerts publiquement. » (Cadioli, 2002 : 45) Il arrive souvent que les notes métalinguistiques générales soient signées par le destinataire (auteur, préfacier, éditeur, etc.). Notre exemplier contient six romans qui présentent des notes métalinguistiques générales ayant trait à l'emploi de particularismes dans l'œuvre à laquelle elles sont jointes. Par exemple, Mathieu (1982) signe une note, somme toute assez complexe, dans la page qui précède le premier chapitre de son roman *L'Orage* :

Écrit en français nord-américain, ce roman contient des centaines de canadianismes de bon aloi et populaires, c'est-à-dire de ces mots et expressions qui enrichissent la langue en lui ajoutant des éléments, contrairement au joual qui l'appauvrit en la déformant et la court-circuitant.

Comparons :

Emma est jammée icitte-dans.	-JOUAL
Emma n'est pas sorteuse.	-NORD-AMÉRICAIN
Emma est casanière.	-INTERNATIONAL
C't'un christ de fou!	-JOUAL
Il lui manque un bardeau.	-NORD-AMÉRICAIN
Il est fada.	-INTERNATIONAL
Écoute-moé lé comm' y'é en hostie!	-JOUAL
Écoute-le chiquer la guenille.	-NORD-AMÉRICAIN
Écoute-le cracher son mécontentement	-INTERNATIONAL

Le joual écrit est laid et haïssable.
 Le français international fait cul-de-poule pour un roman du terroir.
 Plus riche que le précédent et plus près de nos cœurs, le français nord-américain
 s'avérait l'outil indispensable pour écrire L'ORAGE.

L'AUTEUR. (Mathieu, 1982 : 8)

Mathieu récidive en 1990 dans son roman *L'été d'Hélène* où on peut lire, en début d'ouvrage, une note divisée en six points. Le quatrième a trait aux particularismes québécois et va comme suit : « Les mots typiquement québécois de cet ouvrage de même que les néologismes sont identifiés par les guillemets. » (Mathieu, 1990 : 4) Toutefois, l'auteur n'a pas ajouté d'explication, ni par l'emploi d'éléments infratextuels, ni par l'emploi d'éléments paratextuels.

Pour sa part, l'éditeur (Leméac) de *Moi, Ovide Leblanc, j'ai pour mon dire* signe une note¹⁵ au début du roman en prenant soin de mentionner que le héros de l'histoire a bel et bien existé et que « c'est lui qui parle par la plume de l'auteur. » (Leblanc, 1976 : 8) Aussi, l'éditeur précise-t-il que son choix a été de « conserve[r] toute la couleur du parler gaspésien » (Leblanc, 1976 : 8) du roman.

Un autre cas de note métalinguistique générale se trouve au tout début du roman *Un dieu chasseur* de Jean-Yves Soucy :

Avertissement – Ce livre comprend un certain nombre de canadianismes, néologismes et mots d'origine anglaise ou autre. Les lecteurs qui désirent se familiariser avec ces termes trouveront, à la fin de cet ouvrage, un glossaire qui en donne la définition. (Soucy, 1978 : 4)

¹⁵La note est simplement signé « L'éditeur ».

À cet égard, l'auteur a fortement réagi lorsqu'il a vu qu'un glossaire avait été joint à l'édition de 1978 de son roman (nous y reviendrons un peu plus loin) et sa réaction a été tout aussi virulente lorsqu'il s'est rappelé la note qui figure au début de cette même édition : « Ça aussi c'est ridicule. Un "avertissement"! Comme si on disait au lecteur que ce qu'il a entre les mains peut être dangereux! C'est quoi, ça va sauter? Non, ça aussi ils [les éditions La Presse] l'ont enlevé dans l'édition suivante. » (Jean-Yves Soucy, cité dans Lachapelle, 2005c)

Diverses notes métalinguistiques existent aussi à la fin de certains romans, voire à la fin de certains glossaires où l'éditeur émet un commentaire qui peut être perçu comme un détachement par rapport à la langue d'écriture de l'auteur. Le cas du *Survenant* est intéressant à cet égard. La note : « L'auteur a tenu à conserver à certains mots, dans le texte comme dans le dialogue, une prononciation qui peut paraître désuète mais qu'on leur donne encore dans la région, vieille de trois cents ans » (Guèvremont, 1945 : 247) va parfois être employée seule (dans l'édition de 1945), c'est-à-dire sans glossaire, alors que cette même note se trouve en concomitance avec le glossaire dans les éditions de 1946 et de 1957. De plus, nombreuses sont les éditions du *Survenant* qui ne retiendront que le glossaire (éditions de 1962, 1969, 1974, 1989). D'autres éditeurs vont utiliser des notes à la fin d'un roman afin de diriger le lecteur vers un dictionnaire de langue pour l'explication des particularismes. C'est le cas dans *Profil de l'original* (éd. originale 1953 – sans note, 1974 avec note) d'Andrée Maillet : « Pour ce qui concerne les québécoismes, le lecteur voudra bien consulter le dictionnaire Bélisle (*Dictionnaire général de la Langue française au Canada*). » (Maillet, 1974 : 211) Cette note suit une *Notice de l'auteur*, signée par l'auteure Andrée Maillet.

La note métalinguistique générale n'a donc pas pour objectif d'expliquer les particularismes intégrés au roman, mais plutôt d'informer le lecteur à propos de la langue d'écriture employée dans le roman.

4.2.3 Le glossaire

Le glossaire d'accompagnement est un lieu de commentaires métalinguistiques lié à une œuvre littéraire, et à ce titre, il fait partie des éléments de paratexte métalinguistique d'explication des particularismes qu'il importe de mettre en perspective par rapport aux autres éléments comme la note ponctuelle et la note métalinguistique générale.

Plusieurs romans de notre exemplier utilisent différentes combinaisons d'identification et d'explication des particularismes. Comme il en a été question précédemment, la mise en relief des particularismes à l'aide de la typographie se rencontre dans certaines œuvres sans pour autant qu'une explication des particularismes soit offerte aux lecteurs, d'autres œuvres identifient chacun des particularismes ou encore seul le premier particularisme rencontré est identifié par un appel de note, par exemple. Du côté des notes de bas de page, certaines expliquent les particularismes ou dirigent le lecteur vers un glossaire situé à la fin de l'œuvre. On trouve six romans dans notre exemplier où les particularismes, hormis les mots anglais, ne sont pas identifiés comme tels dans le texte, mais qui contiennent quand même un glossaire d'accompagnement. C'est le cas du *Survenant* ([1945] 1946), de *Les jours sont longs* (1951 et 1961), de *Moi Ovide Leblanc, j'ai pour mon dire* (1976), de *Un dieu chasseur* ([1976] 1978), de *La sang-mêlé d'arrière-pays* (1981) et de *Aurore* (1994).

Nos recherches nous indiquent que l'ajout d'un glossaire peut venir autant de la volonté de l'auteur que de celle de l'éditeur. Alors que Grignon insistait, en 1933, pour qu'on ne marque pas les particularismes intégrés aux romans québécois, il ajoutait du même coup que « [l]es Français, les étrangers qui nous liront se donneront la peine de chercher la signification de ce mot. » (Grignon, cité dans Francoli et Sirois, 1989 : 11) Mais comment les étrangers peuvent-ils chercher un mot qui n'est répertorié nulle part? Félix-Antoine Savard, qui ne marque plus les particularismes dans le deuxième tirage de *Menaud, maître-draveur* en 1937, aura recours à un glossaire d'accompagnement contenant 114 mots-entrées lors de ce deuxième tirage. Ce « [p]etit glossaire [sera] dressé en majeure partie d'après le *Glossaire du parler français au Canada* avec la bienveillante permission de la Société du parler français au Canada. » (Savard, 1937 : 267) Par ailleurs, l'auteur et éditeur Jean-Yves Soucy affirme que son éditeur a, à son insu, joint un glossaire au deuxième tirage de *Un dieu chasseur* en 1978. « Comme il allait en France, ils ont mis un glossaire à la fin. Je trouvais ça complètement ridicule. [...] Je ne l'avais pas vu, puis je ne l'aurais pas accepté. À l'édition suivante, je n'ai pas voulu qu'ils le mettent. » (Soucy, cité dans Lachapelle, 2005c) Ces deux exemples montrent que certains auteurs québécois ont de grandes réticences à joindre un glossaire à leur roman, notamment à cause de l'image que cela peut donner de leur œuvre, voire de leur langue et de leur statut comme francophones. En effet, les commentaires de Grignon (cité dans Francoli et Sirois, 1989) et de Soucy (cité dans Lachapelle, 2005c) rejoignent ceux de Beauchemin dont il sera question plus loin dans le mémoire. Tous semblent vivre une

certaine forme de frustration dans l'ajout d'un glossaire à leur œuvre, ce qui donnerait, selon ces auteurs, une image de langue déformée ou tordue qu'il faut redresser à l'aide d'un tuteur ou d'une orthèse que serait le glossaire d'accompagnement.

5. SYNTHÈSE

Nous avons vu dans ce chapitre que les modes d'identification et d'explication des particularismes auxquels l'auteur ou l'éditeur d'une œuvre littéraire peut faire appel sont très variés. En effet, les mots sur lesquels on veut attirer l'attention dans le texte peuvent être identifiés grâce à la typographie, principalement par l'emploi de l'italique et des guillemets, par des jointures (*c'est-à-dire, comme on appelle ici, en terme de, etc.*) ou encore par des signes comme les appels de notes (astérisque, chiffre en exposant, etc.). En ce qui a trait à l'explication des particularismes, il existe deux principales stratégies soit le traitement infratextuel (la glose, le synonyme, la paraphrase) et le traitement paratextuel (les notes, sous presque toutes leurs formes – de bas de bas, de fin de document, etc. – et le glossaire).

Nous avons vu que les raisons motivant l'ajout d'un glossaire à une œuvre littéraire sont variées (dont les visées sont avant tout explicatives et pédagogiques) et il ressort que c'est davantage du côté du public auquel le roman s'adresse qu'il faut regarder afin de mieux comprendre l'utilisation de divers procédés d'identification et d'explication des particularismes contenus dans un roman et en particulier lors de la confection d'un glossaire. En effet, la nature littéraire du texte d'un roman amène l'auteur à devoir user de ces différents procédés avec doigté pour ne pas nuire à la linéarité du texte (dans les cas des notes ponctuelles), mais aussi pour créer des effets de réel (grâce aux guillemets dans le discours rapporté au sein de la narration), pour mettre à distance certaines tournures vernaculaires tout en les expliquant (à l'aide de la jointure et de la glose infratextuelle), pour marquer le texte d'un point de vue du territoire (grâce à l'italique) ou pour interpeller directement la communauté de lecteurs visée par l'œuvre (grâce aux notes métalinguistiques générales ou au glossaire).

Le public cible d'un roman, et par conséquent du glossaire qui lui est ajouté, n'est pas le seul élément à examiner pour comprendre les raisons qui motivent l'ajout d'un outil de décodage des particularismes au sein d'une œuvre. Il faut, en effet, regarder de plus près un ensemble de facteurs

et de motivations qui conduisent l’auteur ou l’éditeur à produire cet élément paratextuel. Pour ce faire, il faut s’arrêter aux « traits [qui] décrivent pour l’essentiel ses caractéristiques spatiales, temporelles, substantielles, pragmatiques et fonctionnelles. » (Genette, 1987 : 10) C’est ce que nous allons faire dans le prochain chapitre qui porte sur les différentes éditions qu’a connues *L’enfirouapé* de 1974 à 1998 et, notamment, sur les glossaires des éditions québécoises et françaises qui les accompagnent.

CHAPITRE 3

L'ENFIROUAPÉ SOUS DIFFÉRENTS ANGLES

1. INTRODUCTION

Si le manuscrit est l'œuvre de l'écrivain, la forme matérielle qu'il emprunte à la publication est celle d'une production collective dont l'éditeur reste le maître d'œuvre. À cet effet, le premier roman d'Yves Beauchemin a connu au fil des ans de nombreuses éditions où sont apparus et dont ont disparus divers éléments paratextuels. Dans ce chapitre, nous suivrons l'évolution des éditions québécoises et françaises du roman dans le but de situer le glossaire par rapport aux autres éléments paratextuels, et ce, en partant du principe que le paratexte d'une œuvre est conçu en fonction de la communauté de lecteurs à laquelle il s'adresse.

Après un bref résumé de l'œuvre, nous présenterons une à une les différentes éditions de *L'enfirouapé*, en faisant ressortir les spécificités des éléments du paratexte les plus significatifs. Ainsi, nous pourrions mieux situer les changements qu'a connus le glossaire de *L'enfirouapé* lors du passage de l'édition québécoise à l'édition française du roman. Nous présenterons ensuite la genèse et l'évolution du glossaire de *L'enfirouapé* (et finalement sa suppression en 1998), à travers l'analyse paratextuelle de ses composantes.

2. RÉSUMÉ DU ROMAN

L'enfirouapé est l'histoire d'un jeune Québécois, Maurice Ferland, qui décide de revenir dans son village natal de Péribonka en 1970, après trois années passées à faire des « jobines »¹⁶ à Montréal. Sur la route du retour, il prend Julie Morel « sur le pouce ». La voiture tombe en panne peu de temps après leur rencontre. Les deux jeunes se rendent à la maison la plus près pour demander de l'aide. Ils sont accueillis par un vieil homme, François Lortie, qui non seulement leur offre l'hospitalité, mais aussi une importante somme d'argent. Au matin, Maurice découvre le vieil

¹⁶ C'est nous qui soulignons. Nous avons choisi de mettre entre guillemets les particularismes employés dans *L'enfirouapé* et que nous reprenons dans notre résumé pour illustrer quelques cas de particularismes présents dans la langue d'écriture de Beauchemin.

homme mort dans son lit. Pris de panique, les deux jeunes gens repartent illico avec leur voiture que le frère de Lortie avait réparée la veille.

Quelques jours après leur arrivée à Péribonka, le journal local publie un entrefilet qui annonce la mort de François Lortie. Maurice et Julie sont désormais recherchés par la police. Sans trop réfléchir, les fugitifs reviennent à Montréal pour se cacher. C'est alors que Julie fait appel à son oncle, le député libéral Jerry Turcotte, qui saura, selon elle, les tirer d'affaire. Turcotte n'hésite pas un instant et leur présente son homme de confiance, Gilles Pellerin, qui réussit à faire disparaître le dossier qui accable Maurice et Julie.

Mais comme un service en attire toujours un autre, Turcotte demande une faveur à Maurice. Ce dernier doit se rendre en pleine nuit chez un citoyen pour procéder à une saisie au nom du député. Parmi les meubles et les objets se trouve un secrétaire. Le matin suivant, Maurice aperçoit une photo de lui dans le *Journal de Montréal*, avec pour seul titre « Cet homme va commettre un vol ». Affolé, Maurice téléphone à Turcotte, mais le député feint de ne pas le connaître et affirme ne l'avoir jamais rencontré. Maurice comprend l'arnaque et décide de fuir à nouveau, cette fois à bord d'un taxi. Manque de chance, il sera conduit au poste de police le plus proche par le chauffeur qui n'accepte pas que son client ne lui paye pas la course.

Après un interrogatoire serré, Maurice rencontre son avocat, Maître Serpentin, qui l'informe des chefs d'accusation qui pèsent contre lui : entrée par effraction, vol et destruction de pièces à conviction. En effet, le secrétaire contenait les rapports des représentants de « poll » du candidat péquiste, Bernard Gélinas, qui contestait l'élection du député Turcotte. Le jeune homme comprend maintenant qu'il a été « enfirouapé » par le député véreux.

Derrière les barreaux, Maurice fait la connaissance de Henri-Gustave Platt, un poète illuminé, et de Robert Marcil, jeune révolutionnaire condamné pour avoir posé des bombes dans des boîtes à lettres. Le poète Platt est bientôt libéré tandis que Marcil réussit à s'évader. À sa sortie de prison, Maurice n'a qu'un seul désir : se venger de Turcotte, et pour ce faire, il conçoit un plan auquel prendront part ses anciens compagnons de cellule. Mais Maurice a besoin d'argent. Le hasard lui fait rencontrer Madame Tremblay, la ménagère de Jerry Turcotte, qui lui offre 5 000 \$ en « cennes noires » pour se racheter de ne pas avoir témoigné en toute honnêteté lors du procès.

À l'aube d'une journée d'été, Maurice et ses acolytes enlèvent Turcotte et Gilles Pellerin qu'ils séquestreront pendant de longues semaines. Gilles Pellerin, qui décide de se joindre à eux dans leur combat, réussit à gagner la confiance du groupe. Peu de temps suffit pour que le gouvernement fédéral fasse appliquer la loi des Mesures de guerre, envoyant deux mille soldats à Montréal. La police trouve l'endroit où se cachent les ravisseurs et leur otage et les somme de se rendre. Les conditions des ravisseurs sont fermes : on exige la libération de prisonniers politiques, une rançon de 500 000 \$ et un avion pour Cuba. Une fusillade éclate; Marcil et Platt sont les premiers à tomber sous les balles. Maurice tente le tout pour le tout et montre le député à la fenêtre pour prouver qu'il est bien vivant. Le premier ministre canadien, surnommé le Prince, accepte alors de les laisser partir.

Après s'être rendus en voiture à l'aéroport sous escorte policière, Maurice monte à bord de l'avion avec son otage. Quelques secondes après le décollage, il exige toutefois que le pilote saute en parachute; aux commandes de l'avion, il tente d'aller s'écraser sur la limousine du premier ministre canadien, qu'il rate de justesse. L'avion emboutit les voitures stationnées sur la piste, le feu fait rage, personne ne survit à l'accident. « Le Prince » repartira satisfait du dénouement de la crise.

3. LES DIFFÉRENTES ÉDITIONS DE *L'ENFIROUAPÉ*

L'enfirouapé a connu sept éditions distinctes, cinq québécoises¹⁷ et deux françaises. De plus, le roman a été réimprimé au Québec à trois reprises, en 1977, en 1983 et en 2012. Comme en fait foi le tableau présenté à l'annexe 3, plusieurs éléments paratextuels ne sont pas repris d'une édition à l'autre, mais certains, comme la dédicace à Henri Tranquille, sont présents dans toutes les versions. La plupart des éléments du paratexte subissent des modifications, tel le titre du roman qui change avec la première édition française, les premières de couvertures, toutes différentes les unes des autres, une note liminaire qui fait son apparition lors de la deuxième édition québécoise du roman, des notes postliminaires qui apparaissent le temps d'une édition pour disparaître dans la suivante,

¹⁷ Bien que l'éditeur indique, en page 2 de l'édition québécoise de 1981, que celle-ci n'est qu'une réimpression de l'édition originale de 1974, nous la considérons plutôt comme une nouvelle édition : la couverture est différente, la collection n'est pas la même et quelques coquilles ont été rectifiées, notamment « Français du France.. » qui a été corrigé par « Français de France... » (Beauchemin, 1981 : 7). L'édition de 1981, elle, a été réimprimée en 1983 et l'édition de 2008 a été réimprimée en 2012.

et le glossaire qui, non seulement se transforme de la version québécoise à la version française, mais qui finit par disparaître dans la dernière édition québécoise du roman.

Ces transformations renvoient à différentes interprétations du texte. L'analyse du paratexte montre, en effet, les stratégies déployées par les éditeurs pour que l'œuvre rejoigne son public. L'usage du concept de « l'éditeur hyperlecteur »¹⁸ permet ici d'interpréter ces stratégies en regard des communautés de lecteurs visées. De plus, pour bien saisir la portée des éléments du paratexte, il faut procéder à l'examen de certains traits qui en définissent le statut. Ces traits « décrivent pour l'essentiel [l]es caractéristiques spatiales, temporelles, substantielles, pragmatiques et fonctionnelles », comme le rappelle Genette (Genette, 1987 : 10). Nous analyserons donc les différentes éditions du roman ainsi que les deux versions du glossaire d'accompagnement en fonction de ces caractéristiques.

3.1 *L'enfirouapé*, 1974 – Première édition québécoise

C'est en 1974 que paraît l'édition originale de *L'enfirouapé*; cette édition sera réimprimée en 1977. Le roman est publié aux Éditions La Presse, fondées en 1971 et alors dirigées par Alain Stanké. L'œuvre, qui compte 257 pages, est publiée en format d'édition courante (13,5 X 20,5 cm) dans la collection « Écrivains des deux mondes ». Le nom de cette collection, comme celui de la collection « Chroniqueurs des deux mondes » du même éditeur, indique les ambitions internationales d'Alain Stanké. Celui-ci dispose alors d'une entente de distribution exclusive en Europe avec la maison Hachette. Rappelons qu'avant de quitter les éditions de l'Homme en 1971, Stanké avait créé la collection « Bibliothèque du Monde Nouveau » dans laquelle figuraient des œuvres choisies pour faire découvrir le Québec moderne à un public étranger. Trois titres formaient la collection, soit *Une culture appelée québécoise* (1971) de Giuseppe Turi, *Un peuple, oui, une peuplade, jamais!* (1972) de Jean Lévesque et *Pour une radio civilisée* (1972) de Gilles Proulx. La collection n'avait pas survécu au départ de Stanké, qui en reprend le concept aux éditions La Presse en créant la collection « Chroniqueurs des deux mondes » en 1973 puis « Écrivains des deux mondes » en 1974. La première présente surtout des récits, mais aussi du roman, de l'essai, du journal et de l'essai

¹⁸ Comme mentionné dans le premier chapitre, rappelons que l'éditeur hyperlecteur n'est pas nécessairement l'éditeur lui-même. Une tierce personne comme un directeur de collection, un réviseur-correcteur ou encore l'auteur lui-même peuvent parfois jouer ce rôle (cf. Cadioli, 1997 et Cadioli, 2002).

historique, alors que la seconde est consacrée presque exclusivement au genre romanesque, à part un livre de philosophie : *Mystère cosmique et condition humaine* (1975) de François Hertel.

Plusieurs des titres parus dans la première collection permettent de découvrir divers aspects du Québec. On y trouve, entre autres, ...*Et je suis resté au Québec* (1974) de Pierre Dagenais, *Les nuits de Montréal* (1974) de Jacques Normand (qui contient une préface de Roger Balu et Charles Aznavour), *Pointe-Calumet boogie-woogie* (1973) de Claude Jasmin et *Us et coutumes du Québec* (1974) d'Hector Grenon. La deuxième collection, quant à elle, présente des titres tels que *À la mémoire d'un héros* (1975) d'Andrée Maillet, *Neige noire* (1974) d'Hubert Aquin et *La Tourbière* (1975) de Normand Rousseau. Comme les titres publiés dans ces collections sont signés par des auteurs québécois, les « deux mondes » font référence aux publics visés qui incluent les Européens. Curieusement, ces collections ne semblent plus exister après 1975, année du départ de Stanké des éditions La Presse. Comme le rappelle Jacques Michon, « le paratexte, et en particulier celui de la collection, apparaît comme une entité inséparable des stratégies interprétatives de l'éditeur lequel retient des principes visant à baliser un espace de lecture et à cerner un public. » (Michon, 2000 : 157)

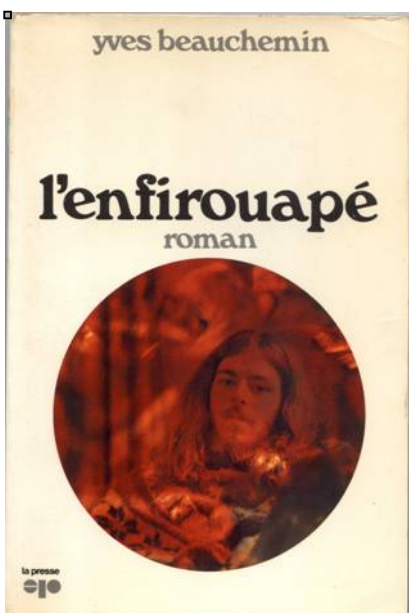


Figure 1 – Couverture de *L'enfirouapé*, 1974

La page couverture d'une œuvre offre aussi divers éléments d'interprétation. La première de couverture du roman de Beauchemin (voir Figure 1) présente le nom de l'auteur suivi du titre en

gros caractères. En 1974, Beauchemin est alors parfaitement inconnu de la scène littéraire québécoise et il semble que l'éditeur préfère miser sur un titre accrocheur¹⁹, clairement associé à la langue populaire, pour piquer la curiosité du public. Un roman populaire où le héros, issu du peuple, se bat contre la corruption du système imposait un titre qui interpelle monsieur et madame Tout-le-Monde, et Stanké n'a pas manqué l'occasion de faire revivre le mot *enfirouapé* en le proposant lui-même à Beauchemin²⁰. La photographie de la page couverture, un jeune homme aux allures hippies, serait, selon Beauchemin (Lachapelle, 2006a), un autoportrait du photographe François Rivard des éditions La Presse. Cette photographie, qui représente le personnage principal de l'histoire, Maurice Ferland, peut être interprétée de façon plus large. Le jeune homme est le portrait type du revendicateur de l'époque, barbu et cheveux long qui respire la contre-culture et les idées de gauche. Il ressemble autant aux sympathisants du Front de libération du Québec qu'aux étudiants de Mai 68 en France. Dès lors, en voyant la photo d'un jeune homme qui leur ressemble, les jeunes Québécois et Français, qui constituent probablement une partie du public ciblé par Stanké, se sentent directement interpellés.

La quatrième de couverture mérite aussi quelques commentaires. Sur celle-ci apparaît un extrait du roman suivi d'une note manuscrite de l'auteur qui semble s'adresser directement au lecteur :

« Une heure plus tard, des policiers se présentaient à sa chambre d'hôtel et le conduisaient au Quartier général de la Sûreté du Québec. Au cours de la nuit, le gouvernement d'Ottawa faisait voter la Loi des Mesures de guerre qui accordait aux forces policières des pouvoirs inouïs et supprimaient plusieurs libertés civiles. Un contingent de 2,000 soldats arriva à Montréal et se dispersa dans toute la ville. On fit garder tous les édifices publics importants et la résidence de plusieurs personnalités du monde politique et financier. La population était saisie d'une stupeur craintive et s'attendait aux pires calamités... »

Dramatique, hein? Vous pensez que je suis ~~grave~~²¹ sérieux comme un pape, qu'on m'a mis de la colle entre les dents? Alors lisez le reste, vous verrez bien. L'auteur. (Beauchemin, 1974 : 4^e de couverture)

¹⁹ Le mot *enfirouapé* a longtemps été associé, à tort, à l'anglais « in fur wrapped ». Il n'est pas dans notre intention ici de revoir toute la question entourant l'étymologie de ce mot. À ce compte, les articles de Bovet (1990) et de Thibault (2009) fournissent des explications et des pistes fort intéressantes.

²⁰ C'est effectivement Alain Stanké qui trouva le titre du premier roman de Beauchemin. Cette information se trouve entre autres dans la note de l'auteur de l'édition québécoise du roman de 1985. Nous y reviendrons plus loin.

²¹ Tel quel dans la 4^e de couverture.

L'extrait évoque une série d'événements avec laquelle le Québec entier a dû conjuguer quatre ans plus tôt, la Crise d'octobre. Le lien évident avec l'événement politique de l'heure fait vibrer plusieurs cordes sensibles : le combat pour l'indépendance et l'abus du gouvernement fédéral, mais aussi la honte ressentie à la suite du dénouement tragique de la crise. Dès lors, la note manuscrite de l'auteur peut se lire comme un avertissement de la part d'un « felquiste » qui n'a pas fini son combat, qui revient à la charge, mais cette fois avec des mots, pas moins dangereux que des bombes.

Parmi les éléments du paratexte, la dédicace est particulièrement intéressante : « À Henri Tranquille. » (Beauchemin, 1974 : 4) Cette dédicace au célèbre libraire montréalais est à la fois publique et privée : publique car la notoriété et l'influence de Tranquille dans le milieu des lettres québécoises sont incontestables lors de la parution de *L'enfirouapé*; privée car les deux hommes ont développé une grande amitié au fil du temps. Cette amitié transparait d'ailleurs dans la correspondance qu'ils ont entretenue pendant plus de quarante ans²². Mais la dédicace s'adresse aussi au mentor, qui a convaincu le jeune écrivain de publier son œuvre. Dans une note de l'auteur incluse dans l'édition québécois de 1985, l'auteur rappelle qu'après avoir lu le manuscrit de son roman, Henri Tranquille lui « ordonna de le faire publier. » (Beauchemin, 1974 : 262)

Il semble que, dès le départ, Stanké visait autant les publics étrangers que québécois. Pensons entre autres au nom de la collection, « Écrivains des deux mondes », dans laquelle l'édition de 1974 est publiée, à la mention de la distribution du roman en Europe par la maison Hachette, et bien sûr à l'ajout d'un glossaire qui est probablement l'élément le plus significatif quant à l'identification des intentions de l'éditeur québécois, c'est-à-dire celles de rejoindre le plus grand nombre de lecteurs francophones au Québec comme à l'étranger. Mais nous aborderons la question du glossaire dans la dernière partie de ce chapitre ainsi que dans le chapitre suivant.

²² Le biographe d'Henri Tranquille, Yves Gauthier, nous apprend que les deux hommes se sont échangé plus de 700 lettres au fil des années (cf. Gauthier, 2005). De plus, plusieurs des lettres que Tranquille a envoyées à Beauchemin ont été publiées dans *Lettres d'un libraire* (1976) (en deux tomes) et dans *Lettres dangereuses à Yves Beauchemin* (1991) par Henri Tranquille.

3.2 *L'enfirouapé*, 1981 – Deuxième édition québécoise

Une nouvelle édition du texte paraît en 1981, toujours aux éditions La Presse, mais cette fois dans la collection « Romans d'aujourd'hui » (voir Figure 2), créée en 1979. Cette édition connaîtra une réimpression en 1983.

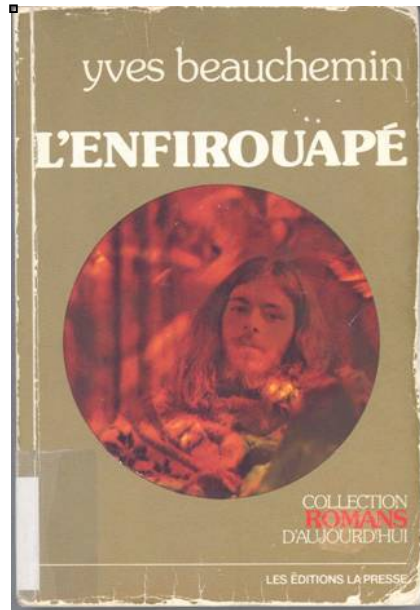


Figure 2 – Couverture de *L'enfirouapé*, 1981

La collection, qui dure de 1979 à 1983, contient 12 titres dont, entre autres, *Les chevaliers de la nuit* (1980) de Jean-Yves Soucy, *L'Écriveule* (1979) de Réjean Bonenfant, *La louve de Kaniapiskau* (1980) d'André Vacher, *Les pochards* (1983) de Gilles Normand et *Si le cœur mendie* (1981) de Pierre Martel. Celle-ci est en quelque sorte une refonte des collections « Écrivains des deux mondes » et « Chroniqueurs des deux mondes ». D'ailleurs, dans l'avant-propos du catalogue des éditions La Presse de 1979, le directeur littéraire de l'époque, Roger Duhamel, écrit « Au royaume de la fiction, nous avons créé la collection “Romans d'aujourd'hui” où figurent déjà *Les Intrus*, de Léa Pétrin et *L'Amant de Dieu*, de Claire Daigneault. Plusieurs romans et recueils de nouvelles sont en cours de production. » (Les Éditions La Presse, 1979 : 3) Alors que les collections « Écrivains des deux mondes » et « Chroniqueurs des deux mondes » semblent inviter à la découverte et s'adresser aux habitants des ces deux mondes que sont le Québec et la France, le titre « Collection Romans d'aujourd'hui » mise plutôt sur l'aspect contemporain, mais aussi sur l'existence attestée d'un corpus romanesque québécois reflétant la pensée du jour.

C'est du côté de la page de titre et du dossier accompagnant le roman qu'il faut chercher des éléments susceptibles de rendre compte des nouvelles stratégies éditoriales. La page 2 présente des informations sensiblement différentes de l'édition originale, notamment l'absence de la mention du distributeur exclusif pour l'Europe. L'explication la plus probable de ce retrait repose sur le fait que la nouvelle direction des éditions La Presse semble avoir laissé tomber les aspirations internationales de la maison afin de se concentrer plutôt sur le marché québécois. On évacue tout ce qui a trait aux « deux mondes » pour ne s'en tenir qu'à « aujourd'hui », ce moment présent avec lequel les dirigeants de La Presse doivent conjuguer afin de ne pas mettre en péril leur entreprise. En effet, le journal *La Presse* a subi une grève de sept mois entre 1977 et 1978. Bien que la grève ne touche pas les éditions La Presse (Gagnon, 2002 : 10), certains remaniements au sein de la maison seront effectués en 1978, année de l'entrée en fonction du nouveau directeur littéraire, Roger Duhamel. En 1979, dans un article de Clément Trudel paru dans *Le Devoir*, Duhamel affirme qu'il « essaie de maintenir l'équilibre entre les livres utilitaires, ceux qui “permettent de vivre” et les publications qui contribuent à lancer des écrivains. » (Duhamel, cité dans Gagnon, 2002 : 10) Et comme la diffusion de la littérature québécoise en Europe est ardue, le nouveau directeur littéraire semble vouloir concentrer ses énergies ici plutôt que là-bas.

Le public visé semble avant tout un public québécois. Le nom de la collection à laquelle le roman a été incorporé, « Romans d'aujourd'hui », est indicateur d'un changement de vision chez l'éditeur, qui n'est plus Stanké, mais Roger Lemelin (et Roger Duhamel comme directeur littéraire). On mise dorénavant sur la modernité des romans publiés dans la collection. Notons que le glossaire a peut-être été conservé parce que celui-ci semblait faire partie intégrante du roman, étant plus proche du « poème lexicographique » (Lachapelle, 2006a) qu'évoquait Beauchemin et sur lequel nous reviendrons plus loin, que d'un vrai répertoire explicatif des québécismes inclus dans le roman.

3.3 *L'enfirouapé*, 1985 – Troisième édition québécoise

Ayant quitté les éditions La Presse en 1975, Alain Stanké fonde les éditions internationales Alain Stanké la même année. Stanké réédite *L'enfirouapé* en 1985, dans la collection *Québec 10/10*, alors dirigée par Roch Carrier qui occupera ce poste de 1985 à 1991. « La collection fonctionne de manière similaire à une franchise. C'est-à-dire qu'un éditeur qui souhaite y voir paraître l'une de ses œuvres peut, pour se [*sic*] faire, acheter une licence 10/10. Cette façon de procéder lui permet

de conserver ses droits sur l'ouvrage réédité par Stanké. » (Giguère, 2002 : 7) Par conséquent, les droits appartiennent toujours aux éditions La Presse, même si l'œuvre est publiée par Stanké.

Créée en 1977, la collection *Québec 10/10* vise la réédition des œuvres majeures de la littérature québécoise en format de poche (10,5 X 18 cm), plus accessible à la clientèle étudiante. Le catalogue de 1988 insiste d'ailleurs sur un « texte impeccable, insertion de documents à l'usage des étudiants et des enseignants (critiques de presse, bibliographies, etc.), prix raisonnable et large diffusion. » (Éditions internationales Alain Stanké, 1988 : 4^e de couverture) Mais le public étranger n'est pas en reste avec celle-ci. Lorsque Roch Carrier, dans la présentation du même catalogue, affirme qu'« [à] travers le monde, la littérature du Québec suscite étonnement et intérêt » (Éditions internationales Alain Stanké, 1988 : 5), il s'empresse d'ajouter qu'il a la solution pour « se procurer les livres si l'on est lecteur dans un autre hémisphère [:] C'est facile : un coup de téléphone et quelques jours plus tard l'avion-cargo vous apporte la bibliothèque québécoise à bas coût : *Québec 10/10*. » (Éditions internationales Alain Stanké, 1988 : 5) Ces précisions montrent que l'éditeur a encore des visées internationales.

La page couverture de l'édition de 1985 (voir Figure 3) arbore un nouveau look, la photo du jeune hippie faisant place à un dessin collé sur la trame narrative : un jeune homme habillé à la façon des années 80, pistolet à la main, semble se demander ce qu'il fera à l'homme âgé assis derrière lui en veston cravate et menottes aux poings. Les vêtements du héros ont évolué avec les années, les références directes aux jeunes révolutionnaires des années soixante-dix étant évacués. La nouvelle édition de *L'enfirouapé* intègre en outre de nouveaux éléments du paratexte qui, eux aussi, offrent une interprétation plus large du roman de Beauchemin, qui dépasse le lien avec la Crise d'octobre de 1970.



Figure 3 – Couverture de *L'enfirouapé*, 1985

Parmi ces éléments se trouve une note liminaire (voir Annexe 6), un dossier contenant une note de l'auteur (voir Annexe 7) ainsi que des extraits de la critique (voir Annexe 8) qu'on place à la suite du glossaire. De plus, sont ajoutés une liste des œuvres d'Yves Beauchemin (8 titres), une table des matières et une liste des romans parus dans la collection *Québec 10/10* (119 titres). Beauchemin étant désormais un auteur connu, le fait de mentionner les autres œuvres n'étonne guère. Les trois premiers ajouts mentionnés méritent néanmoins de plus amples explications.

La note liminaire se présente en deux parties. La première partie a pour fonction de présenter l'auteur du roman qui, depuis longtemps dit-on, a un intérêt marqué pour la culture et l'écriture : « après des études en lettres, il enseigne, il fait des travaux de bibliothèque et de journalisme, et il est conseiller musical à Radio-Québec. » (Beauchemin, 1985a : 1) Cette description des activités de Beauchemin se veut un détour pour en arriver à la vraie nature de l'homme, celle d'un écrivain. La suite de la présentation est éloquente, l'éditeur insistant sur les succès (nombreuses traductions du roman et adaptation pour le cinéma et la télévision) qu'a connu le deuxième roman de Beauchemin, *Le Matou*, qui lui a permis de se consacrer à l'écriture. À certains égards, la présentation de l'auteur rappelle aussi la trame narrative du roman. On apprend que Beauchemin est né en Abitibi, une région éloignée du Québec tout comme le Lac St-Jean, d'où est originaire Maurice Ferland. Après de nombreux emplois, Beauchemin est enfin libéré par le succès du *Matou* et peut se consacrer à l'écriture. Maurice Ferland n'a-t-il pas fait plusieurs « jobines »

(Beauchemin, 1985a : 7) à Montréal? N'a-t-il pas ensuite été arrêté, emprisonné puis libéré? N'a-t-il pas finalement pu se consacrer à l'écriture d'une page de l'histoire du Québec?

La seconde partie offre un bref résumé de l'histoire tout en situant le contexte sociopolitique dans lequel le roman est né : la Crise d'octobre de 1970 au Québec. Selon la note, le roman aurait été « conçu avant la Crise d'octobre 1970 » (Beauchemin, 1985a : 1), mais cette affirmation n'est pas tout à fait juste. En fait, Beauchemin a certes débuté l'écriture de son roman en 1969, mais comme il l'a mentionné lui-même « “Il ne s'agit pas, à proprement parler, d'un coup de génie [...] parce qu'on assistait déjà à une véritable vague d'enlèvements politiques un peu partout à travers le monde. On pouvait s'attendre à une pareille situation au Québec.” » (Thériault, 1974 : 12) De plus, à cette époque, il y avait déjà eu des vagues de violence associées au Front de Libération du Québec et des bombes avaient explosées à Montréal en 1963. Enfin, Beauchemin aurait terminé son roman après la Crise (Beauchemin, 1985a : 262), ce qui n'est pas mentionné dans la note du début du roman. L'éditeur joue donc sur les dates, ce qui confère au roman un caractère annonciateur.

La note permet aussi à l'éditeur de présenter l'œuvre de façon plus légère, malgré un sujet plutôt lourd. On insiste pour dire que le roman « ajoute à la politique une dimension qui ne s'y trouve pas souvent : l'humour. » (Beauchemin, 1985a : 1) C'est donc un roman sérieusement drôle que veut présenter l'éditeur. De surcroît, la référence aux personnages de Rabelais en dit long quant au côté humoristique, burlesque et extravagant des personnages de *L'enfîrouapé*. Selon Beauchemin, « [l]e tragique se prête très bien à l'humour. Et il permet même de faire passer certaines préoccupations sociales et politiques, sans tomber dans l'amertume. » (Beauchemin, cité dans Des Rosiers, 1974 : 19)

Cette note aurait très bien pu se trouver en quatrième de couverture, mais l'éditeur a plutôt décidé, dans une quatrième de couverture de deux phrases, de miser sur le succès du deuxième roman de Beauchemin, *Le Matou*²³, pour faire la promotion de *L'enfîrouapé* :

²³Ironiquement, Marcel Godin et Alain Stanké avaient refusé le manuscrit du *Matou* avant sa parution chez Québec/Amérique en 1981, car selon Marcel Godin, Stanké et lui avaient « conseillé à Beauchemin de réduire son livre de moitié. Et aussi d'enlever les fautes de syntaxe qui s'y trouve encore [dans l'édition de Québec/Amérique] » (Archambault, 1987 : 17)

Des aventures rocambolesques, cocasses, démesurées, tristes... et drôles comme la vie. Le premier roman de l'auteur du *Matou*. (Beauchemin, 1985a : 4^e de couverture)

Comme le roman est réédité 15 ans après les événements d'Octobre 1970 et que le sujet a largement été abordé sous différents angles, on ne semble plus vouloir jouer sur les émotions passées des Québécois afin d'attirer l'attention du public. On veut plutôt faire de cette histoire une anecdote plus légère et représentative de la vie en général et l'emploi des adjectifs *tristes* et *drôles* suivis de *comme la vie* est très évocateur en ce sens. On passe d'un événement très précis de l'histoire du Québec, à une histoire où sont mis en scène les aléas de la vie en général. En somme, en jouant à la fois sur le sérieux et sur le ludique, c'est-à-dire sur le politique et sur l'humour, l'éditeur offre un roman où il est possible d'apprendre tout en se divertissant.

Le dossier placé en fin de roman présente une note de l'auteur, intitulée « Comment *L'enfrouapé* vint au monde... » (Beauchemin, 1985a : 261), dans laquelle Beauchemin explique la genèse de son premier roman. Dans un premier temps, il fait ressortir son intérêt pour l'écriture, en mentionnant qu'avant de se lancer dans la rédaction de *L'enfrouapé*, il avait « écrit une quarantaine de nouvelles (inédites pour la plupart) » (Beauchemin, 1985a : 261) ainsi que la « première version d'un premier roman (inédit lui aussi). » (Beauchemin, 1985a : 261) Comme la tâche d'écrire un roman lui semblait fastidieuse, il avait débuté le canevas de *L'enfrouapé* en l'intitulant « Longue nouvelle. » (Beauchemin, 1985a : 261) Beauchemin ajoute que le titre *Longue nouvelle* avait pour but « d'essayer de [lui] cacher qu'[il] venait en fait d'aborder encore une fois le roman. » (Beauchemin, 1985a : 261) Mais le roman se serait imposé lui-même à Beauchemin alors que « l'histoire [...] apparut alors devant [ses] yeux avec un relief extraordinaire. » (Beauchemin, 1985a : 261)

Plus loin dans la note, l'auteur en profite pour réitérer (ou pour clarifier) ses positions quant au déroulement de la Crise d'octobre 1970 en comparant Pierre-Éliott Trudeau à l'empereur Néron. Beauchemin affirme que Trudeau a tiré profit de « la télévision et [d']un matériel électronique sophistiqué pour la mise en scène mélo dont il rêvait et qu'il réussit avec beaucoup de brio. » (Beauchemin, 1985a : 262) Beauchemin essaie-t-il, dans ce commentaire, d'influencer la lecture de l'œuvre ou encore de susciter une certaine curiosité auprès d'un public (étudiant?) qui aurait avantage à redécouvrir l'histoire de la Crise d'octobre?

L'auteur nous apprend aussi qu'il avait « des colonnes de titres tous plus mauvais les uns que les autres » (Beauchemin, 1985a : 262), mais que Stanké lui porta secours et trouva le titre du roman. De plus, il affirme être satisfait de ce titre qui, selon lui, résume tout le contenu du roman : « le tragique et l'humour, le malheur avec un visage familial, presque sympathique. » (Beauchemin, 1985a : 262) Il conclut en avouant que ce mot peut être opaque pour des « oreilles non québécoises » (Beauchemin, 1985a : 262), mais qu'étant donné que son « livre a peu voyagé jusqu'ici, le mal n'est pas grand. » (Beauchemin, 1985a : 262) Ce commentaire semble renfermer une certaine déception quant à la quasi-absence de diffusion du livre québécois ailleurs dans le monde et particulièrement en France. En effet, dans son livre *Les tribulations du livre québécois en France (1959-1985)*, Vincent (1997) arrive à la conclusion que l'exportation du livre québécois en France rencontre alors peu de succès, les auteurs devant plutôt chercher à être publiés en France (cf. Vincent, 1997). Or, cette même année, en 1985, le livre sera édité en France sous le titre *L'entourloupé*. Nous y reviendrons sous peu.

La deuxième partie du dossier est constituée d'extraits de la critique, où Jean Éthier-Blais, Réginald Martel, Jacques Ferron et François Ricard se partagent deux pages. Ce sont avant tout les noms de ces critiques qui attirent l'attention. En effet, l'éditeur a su choisir, parmi tous les articles qui avaient été écrits sur *L'enfirouapé*, non seulement ceux qui étaient élogieux à l'égard du roman et de son auteur, mais surtout ceux qui avaient été écrits par des critiques connus et respectés dans le milieu des lettres québécoises. Jean Éthier-Blais est écrivain, poète et critique littéraire, il a reçu de nombreux prix au cours de sa carrière et, fait non négligeable, il est membre de l'Académie canadienne-française. Réginald Martel s'est quant à lui fait connaître comme journaliste et critique littéraire, en particulier au journal *La Presse* où il travaille de 1965 à 1997. Jacques Ferron est certainement l'un des auteurs les plus importants du Québec de l'après-guerre. Dramaturge, conteur, romancier, essayiste et critique littéraire à sa façon, l'homme de lettres meurt en avril 1985, c'est-à-dire peu de temps après la parution de la troisième édition du roman de Beauchemin. Finalement, François Ricard est un critique littéraire connu qui fera paraître, en 1985, *La littérature contre elle-même* qui se méritera le prix du Gouverneur général.

En outre, l'éditeur a choisi les passages les plus élogieux, mais surtout les plus intemporels, dans les différentes critiques. En effet, dans l'intégral de leur article respectif, les quatre hommes commentent les événements d'octobre 1970, mais ce ne sont pas ces passages que Stanké retiendra.

Il faut se rappeler que les articles ont été écrits quatre ans seulement après ces événements et que les émotions qu'ils ont suscitées sont alors toujours vives chez les Québécois, y compris chez les critiques. Il était donc inutile pour l'éditeur de garder ces états d'âme qui n'ont plus leur place en 1985. Stanké mise plutôt sur l'intemporalité du sujet qu'il traite. Les passages retenus font ressortir les forces du premier roman de Beauchemin, c'est-à-dire la présence d'humour, un ton juste, une probité intellectuelle, une puissance d'invention, etc.

Il va sans dire que l'éditeur n'avait pas avantage à garder les passages qui faisaient état des défauts de l'œuvre. Parmi ces défauts, François Ricard en énumère pourtant une assez longue série, qui n'est pas reprise dans le dossier :

Il y a des facilités dans ce premier roman d'Yves Beauchemin [...], du tape-a-l'œil [*sic*], des invraisemblances, des clichés, de l'exagération, et beaucoup d'autres défauts encore : dialogues factices rodomontades, images d'Épinal, lourdeur de style, vices de construction, etc. [...], caractère tout uniment linéaire et un peu artificiel de sa narration [...]. (Ricard, 1974 : V3)

Les autres critiques émettent aussi des réserves à l'endroit de l'éditeur, qui ne seront pas reproduites. Martel écrit : « Et je dis en passant, parce que c'est rare à La Presse comme ailleurs, que c'est un excellent travail d'édition. » (Martel, 1974 : E-3) Ce bon mot cache à peine une critique peu flatteuse à l'endroit du travail de l'éditeur en général. De son côté, Ferron émet des réserves quant à la décision de l'éditeur de joindre un glossaire au roman; réserves que nous verrons plus loin.

Les extraits présentés renferment sans aucun doute des pistes de lecture pour les lecteurs. Éthier-Blais invite ceux-ci à « juger de l'étendue de notre aliénation » (Beauchemin, 1985a : 263) alors que Ferron écrit que le roman est « seulement l'histoire d'un enfirouapé qui joue son personnage à fond pour le profit du lecteur québécois, qui l'était quelque peu lui-même et le sera moins dorénavant. » (Beauchemin, 1985a : 263) Par contre, Martel et Ricard y voient plus de divertissement qu'autre chose. Martel écrit que la plus grande qualité de Beauchemin est de « manier l'humour comme ceux qui, connaissant parfaitement le milieu québécois, ont assez de maturité (ou d'indépendance d'esprit) pour prendre exactement vis-à-vis de lui la distance qu'il faut. » (Beauchemin, 1985a : 263) De son côté, Ricard affirme « qu'il faut lire [le roman] dans le

plus complet délassement [...] sans fiches, sans théorie préconçue, uniquement pour se laisser charmer. » (Beauchemin, 1985a : 264)

À la lumière de tous ces éléments, il semble que cette édition mise avant tout sur l'humour et sur l'intemporalité du sujet de l'œuvre afin de la présenter à un public moderne, à la fois québécois et étranger. Par ailleurs, plusieurs éléments paratextuels y ont été ajoutés afin de la rendre plus attrayante auprès notamment des étudiants et des enseignants. De plus, les commentaires du directeur littéraire de l'époque Roch Carrier, qui se dit prêt à envoyer à l'étranger, en avion-cargo, les œuvres publiées dans la collection *Québec 10/10*, peuvent laisser penser que le public européen est également ciblé par la maison.

3.4 *L'entourloupé*, 1985 – Première édition française

En 1977, Alain Stanké ouvre un bureau à Paris, les productions Stanké. Mais il n'est pas facile de percer le marché français et bientôt le bureau ferme ses portes, en 1983. Deux ans plus tard, Stanké décide de vendre les droits de *L'enfirouapé*, pour l'Europe, à l'éditeur français Jean Picollec.

Picollec et Stanké présentent plusieurs similitudes quant à leurs politiques éditoriales. Cela se manifeste d'abord dans la grande diversité des genres qu'ils éditent. Du roman littéraire (*Tristan et Iseult* chez Picollec et *Agoak, l'héritage d'Agaguk* chez Stanké), aux livres de santé (*Les diabètes* chez Picollec et *Vivre la santé : comment la pensée guérit* chez Stanké) et de sport (*Histoire du football breton* chez Picollec et *Les 100 plus grands Québécois du hockey* chez Stanké), les guides de voyage (*Guide de l'Irak : 10 000 ans d'histoire en Mésopotamie* chez Picollec et *Guide du voyage en famille* chez Stanké) en passant par les biographies (*Yasser Arafat : biographie et entretiens* chez Picollec et *Fidel, mes années de jeunesse* chez Stanké) et les livres de musique (*Chantres de toutes les Bretagnes : 20 ans de chanson bretonne* chez Picollec et *Musique classique* chez Stanké), les deux catalogues de ces éditeurs confirment certaines affinités éditoriales entre les deux hommes. Le caractère hétéroclite de leurs catalogues respectifs est sans équivoque, reposant notamment sur l'actualité.

Le premier roman de Beauchemin sera publié chez Picollec sous le titre *L'entourloupé*²⁴ en 1985. L'éditeur français opte pour un synonyme du mot *enfirouapé*, qui d'ailleurs avait déjà été proposé par Beauchemin à Stanké²⁵.

Retiré du titre, la dimension québécoise de l'œuvre se retrouve dans l'illustration, le drapeau québécois (voir Figure 4). Si *enfirouapé* n'évoque pas clairement le Québec auprès des lecteurs européens, le drapeau, lui, apparaît sans équivoque. En effet, le fleurdelisé indique l'identité de la variété de français employée dans l'œuvre et informe ainsi le lectorat que cette variété a de fortes possibilités de se démarquer du français de référence.

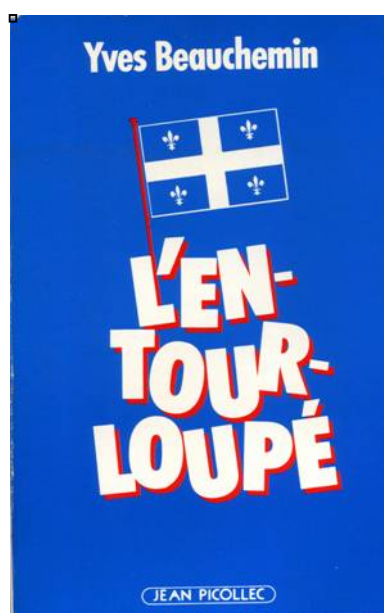


Figure 4 – Couverture de *L'entourloupé*, 1985

²⁴ Le substantif *entourloupé* n'apparaît pas dans les dictionnaires français comme *Le Petit Robert* ou *Le Petit Larousse Illustré*, mais les noms *entourloupe* et *entourloupette*, dans le sens de « mauvais tour joué à quelqu'un », y sont répertoriés. Ces deux noms sont de registre familier.

²⁵ En effet, on trouve les titres *L'entourloupé* et *L'entourloupette* dans la liste de titres que l'auteur avait soumis à Stanké en 1974 (voir P43 – Fonds Henri Tranquille – Université de Sherbrooke).

Dans cette édition, la quatrième de couverture s'inspire largement de la note liminaire qui se trouve au début de l'édition québécoise de 1985 :

Ce roman loufoque et cruel nous conte un curieux duel entre un naïf, *l'Entourloupé*, et un député crapuleux sur un fond de politique exacerbé (le combat des *indépendantistes* québécois).

En prison durant trois ans, *l'Entourloupé* réfléchit [*sic*]. À sa sortie, il entreprend de se venger.

Assauts, prises d'otages, scènes d'horreur se mêlent à de la tendresse ou à de l'obscénité dans un style débridé qui, tantôt drôle, tantôt tragique, nous évoque soit Rabelais soit Alexandre Dumas.

Les événements les plus picaresques, les personnages les plus farfelus se heurtent dans la plus grande allégresse ou le plus grand drame. Yves Beauchemin ajoute à la politique une dimension qui ne s'y trouve pas souvent : l'humour.

L'entourloupé est le premier roman d'Yves Beauchemin devenu célèbre avec son roman : *Le Matou*.

Né en 1941, l'auteur est écrivain et journaliste à la télévision *Radio Québec*. (Beauchemin, 1985b : 4^e de couverture)

On y résume l'histoire tout en situant l'action dans le contexte sociopolitique de l'époque au Québec, c'est-à-dire sur « un fond de politique exacerbé (le combat des indépendantistes québécois). » (Beauchemin, 1985b : 4^e de couverture) De plus, l'auteur est comparé à Rabelais et à Alexandre Dumas. Ces comparaisons avaient déjà été faites par Stanké et par François Ricard. La phrase : « Les événements les plus picaresques, les personnages les plus farfelus se heurtent dans la plus grande allégresse ou le plus grand drame » (Beauchemin 1985b, 4^e de couverture) ressemble d'ailleurs étrangement à un passage de la critique de Ricard produite en 1974 : « on trouve de tout dans ce récit [...] marqué par une puissance d'invention, [...] et par une allégresse qui ne sont pas sans rappeler par endroits les romans picaresques les plus farfelus. » (Ricard, 1974 : V3) Les pistes d'interprétation fournies par l'éditeur français sont ici mises de l'avant. Les références à Rabelais, à Dumas et aux romans picaresques semblent d'autant plus proches du public français. Picollec joue son rôle d'hyperlecteur, soit le « représentant d'une communauté de lecteurs à laquelle il propose ses interventions, ses suggestions, enfin ses interprétations » (Cadioli 1997 : 144), en retravaillant et en déplaçant certains éléments présents dans le paratexte des éditions québécoises, pour les adapter aux lecteurs francophones d'Europe.

Finalement, l'éditeur français mentionne également le succès du roman *Le Matou*, sans doute pour mieux vendre *L'entourloupé* aux Français. En effet, à cette date, Beauchemin s'était fait connaître en Europe grâce à l'immense succès qu'a connu *Le Matou* et qui a été publié à Paris, en 1981, dans une coédition Québec/Amérique et éditions Julliard.

Les éléments de la page de titre ainsi que les annexes du roman présentent aussi quelques éléments intéressants. Par exemple, la page 4 présente les œuvres parues chez le même éditeur. La liste contient 15 titres parmi lesquels 5 titres ont reçus des prix littéraires. Picollec, qui semble investir dans des valeurs sûres, présente par le fait même sa maison d'édition comme une entreprise à succès.

Du côté des autres éléments de paratexte, outre la dédicace qui demeure inchangée, cette édition ne retiendra ni la note liminaire, ni la note de l'auteur, ni les extraits de la critique. Le glossaire sera quant à lui conservé, mais non sous sa forme d'origine, comme nous le verrons plus loin.

Les éléments analysés ici montrent que cette édition s'adresse à un public exclusivement européen. Pour preuves, le fleurdelisé qui trône en page couverture, le titre du roman et celui du glossaire qui ont été changés, ou plutôt traduits, dans un français plus accessible aux francophones hors Québec, le nombre d'entrées du glossaire qui a pratiquement doublé et certaines définitions qui ont été retravaillées par l'éditeur français. Par ailleurs, Picollec mise sur une certaine dimension nationaliste qui a encore la cote en Europe en 1985.

3.5 *L'entourloupé*, 1995 – Deuxième édition française

Édition pirate selon Beauchemin, *L'entourloupé* est réédité en France en 1995 aux éditions du Rocher/Jean Picollec. Beauchemin n'a jamais été informé de cette édition et n'a jamais touché de droits sur les ventes. L'auteur a même traité Jean Picollec de voleur en 1996 en voyant cette toute nouvelle édition, dont il ne connaissait pas l'existence, trôner sur la table de l'éditeur au Salon du livre de Brive-la-Gaillarde (Rioux, 1996 : 12). Le texte de l'édition est identique à celui de l'édition française de 1985, à part la première de couverture (voir Figure 5) qui a été refaite et où le fleurdelisé a disparu. Peut-être voulait-on désormais miser sur la notoriété d'Yves Beauchemin et éviter de miser sur l'aspect nationaliste de l'œuvre en placardant son roman du drapeau québécois à l'heure où, tant en Europe qu'au Québec, le nationalisme peut revêtir un côté suspicieux.

Le nom d'Yves Beauchemin, bien en évidence, rappelle l'attention sur l'auteur du *Matou*, qui a connu un certain succès en France. Comparativement à l'édition française de 1985, ce n'est donc plus le titre mais plutôt le nom de l'auteur qui occupe la plus grande place autant sur la page couverture que sur le dos du roman. Le dessin de la couverture représente un homme derrière les barreaux avec une éclaboussure d'encre rouge (de sang?) sur le nez. Le dessin est signé de Roger Blachon, dessinateur d'humour reconnu en France, notamment pour ses caricatures dans le monde du sport. L'éditeur veut donc présenter un roman où l'humour ressort avant le côté nationaliste et politique de l'œuvre.

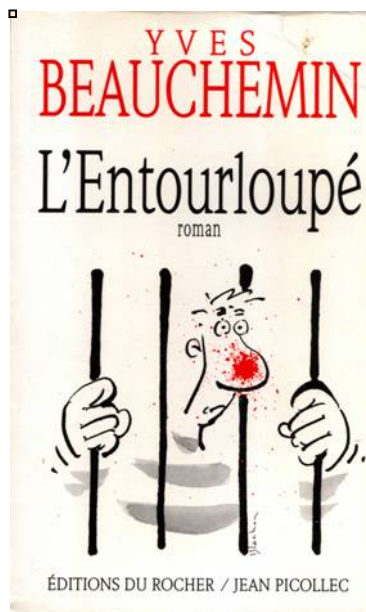


Figure 5 – Couverture de *L'entourloupé*, 1995

La quatrième de couverture a elle aussi été retravaillée afin de ne plus insister sur l'aspect nationaliste du roman :

Maurice, descendant de l'illustre Rodrigue Ferland de la Barre, décide de quitter la blanchisserie où il travaille et de voyager. En chemin, il rencontre Julie, la nièce du député Turcotte...

Ce roman loufoque et cruel raconte l'histoire d'un curieux duel entre un naïf, « l'entourloupé », et un député crapuleux.

Injustement condamné à trois ans de prison, « l'entourloupé » réfléchit. À sa sortie, il entreprend de se venger. Assauts, prises d'otages, scènes d'horreur se mêlent à de la tendresse ou à de l'obscénité dans un style débridé, à la fois drôle et tragique.

Événements picaresques, personnages farfelus, situations invraisemblables, Yves Beauchemin ajoute enfin à la politique une dimension qu'on n'y trouvait pas : l'humour.

L'entourloupé est le premier roman d'Yves Beauchemin devenu célèbre avec son roman *Le Matou*. (Beauchemin, 1995 : 4^e de couverture)

La mention à propos du « combat des indépendantistes québécois » a, en effet, été enlevée. Alors que le référendum sur l'avenir politique du Québec attirait beaucoup d'attention sur la scène internationale en 1995, on peut se demander ce qui a poussé les éditeurs à enlever les références en lien avec l'indépendance du Québec en quatrième de couverture. Serait-ce pour ne pas montrer de parti pris? En fait, en 1995, le nationalisme a moins la cote en France. À l'heure de l'Union européenne, les nationalismes sont mal vus. Lors d'un discours prononcé devant les membres du parlement européen le 17 janvier 1995, le président français de l'époque, François Mitterrand, dénonce vivement le nationalisme sous toutes ses formes en affirmant que « L'Europe des cultures, [...] c'est l'Europe des nations contre celle des nationalismes. » (Mitterrand, 1995) L'homme en rajoute même et insiste sur le fait que, selon lui, « le nationalisme, c'est la guerre! » (Mitterrand, 1995) Avec un président qui martèle ces points de vue sur plusieurs tribunes, l'éditeur français aurait peut-être voulu éviter de s'aliéner une partie du lectorat francophone en Europe.

3.6 *L'enfiouapé*, 1998 – Quatrième édition québécoise

Une version revue et corrigée par l'auteur est rééditée au Québec en 1998 aux éditions internationales Alain Stanké, toujours dans la collection *Québec 10/10*. À cette date, il semble que les droits sur l'œuvre aient été rachetés par Stanké. Comme les éditions La Presse ont cessé leurs activités en 1991, les droits sur le premier roman de Beauchemin ont peut-être été achetés à ce moment. Nous ne nous attarderons pas longuement sur cette édition, car le glossaire d'accompagnement, qui est notre objet d'étude, n'a pas été retenu ici. Ironiquement, c'est probablement la suppression du glossaire qui est l'élément le plus significatif quant à la communauté de lecteurs visée par l'éditeur. En effet, comme nous le verrons sous peu, il semble évident que cette édition était avant tout destinée à un public québécois et que le glossaire devenait alors complètement inutile.

En page couverture (voir Figure 6), le dessin de l'édition québécoise de 1985 a été remplacé par la photographie d'un jeune homme qui semble cacher quelque chose sous son blouson (une arme?), représentation plus moderne du personnage principal.



Figure 6 – Couverture de *L'enfirouapé*, 1998

La quatrième de couverture est signée par Alain Stanké qui rappelle brièvement sa rencontre avec Beauchemin et les réactions du comité de lecture dirigé par Marcel Godin en 1974, pour finir en disant que le roman est aujourd'hui meilleur que jamais :

En 1974 je reçus par l'entremise du légendaire libraire Henri Tranquille le premier manuscrit d'un certain Yves Beauchemin, que je m'empressai de soumettre au comité de lecture, dirigé par l'écrivain Marcel Godin.

Ce fut, pour nous tous, un coup de cœur, mieux : un CHOC, car sous cette première œuvre perçait déjà l'écrivain efficace que nous connaissons.

C'est donc avec beaucoup d'émotion que j'ai l'honneur et le plaisir de rééditer « L'Enfirouapé » qui n'a pas pris une ride et qui, comme le bon vin, s'est en quelque sorte bonifié.

Alain Stanké (Beauchemin, 1998 : 4^e de couverture)

Ce qui frappe dans cette note de l'éditeur est le côté un peu nostalgique ou retour en arrière. En 1998, la renommée d'Yves Beauchemin est bien établie, non seulement au Québec, mais dans le monde entier. En comparant le premier roman de Beauchemin à un vin de qualité qui vieillit bien, l'éditeur se félicite en quelque sorte d'avoir eu la perspicacité de reconnaître ce qui allait devenir

un grand cru. En écrivant que le roman s'est « bonifié » (Beauchemin, 1998 : 4^e de couverture) avec les années, l'éditeur confirme l'aspect intemporel du sujet du roman, caractéristique que l'éditeur tentait de faire ressortir dès 1985 et qui est plus que jamais pertinente.

Dans cette édition, on conserve presque intégralement la note liminaire (on ne mentionne plus l'endroit où habite Beauchemin) et la note de l'auteur (voir Annexes 6 et 7). Par contre, les extraits de la critique n'ont pas été conservés. Comme cette édition a été revue et corrigée par l'auteur, il est probable que d'un commun accord, l'éditeur et l'auteur trouvaient que les critiques commençaient à dater, ayant été écrites 24 ans plus tôt. De plus, comme nous l'avons vu précédemment, les critiques insistaient (dans l'ensemble) sur la qualité d'écriture de Beauchemin, commentaires qui, aujourd'hui, prennent plutôt l'allure d'un truisme.

En somme, la version québécoise de *L'enfirouapé* parue chez Stanké en 1998 vise essentiellement un public québécois notamment parce que les Québécois assument davantage leur langue à ce moment-là et n'ont plus le goût de voir un glossaire digne d'un temps révolu. En effet, à l'aube du 21^e siècle, il semble que le roman québécois contemporain soit devenu un lieu qui offre « une multitude de relations à la langue, dont certaines plus libres, plus assumées, que dans le passé, moins obsédées par la norme lexicale. » (Melançon, 2016 : 115) Par ailleurs, on peut également penser que la suppression du glossaire relève non seulement de la nature du public, mais aussi de la volonté de patrimonialiser l'œuvre. Nous reviendrons sur la suppression du glossaire dans la partie qui suit, où nous présentons la genèse et l'évolution du glossaire de *L'enfirouapé* de 1974 et de *L'entourloupé* de 1985.

4. GENÈSE, ÉVOLUTION ET SUPPRESSION DU GLOSSAIRE DE *L'ENFIROUAPÉ*

Dans les pages qui suivent, nous analyserons les traits des deux versions du glossaire de *L'enfirouapé* afin de suivre d'une part, leur genèse et leur évolution, et d'autre part, d'identifier plus précisément les motivations qui expliquent l'ajout et éventuellement le retrait du glossaire.

Avant d'entamer l'analyse desdites versions du glossaire, remarquons comment son existence est annoncée au lecteur. Le glossaire de *L'enfirouapé* est placé à la fin du roman dans toutes les éditions qui en comportent, autant québécoises que françaises. Toutefois, le lecteur est informé de sa présence dès les premières pages par la note : « Français de France, voyez glossaire »

(Beauchemin, 1974 : 7) ou « Consulter le glossaire québécois page 265. » (Beauchemin, 1985b : 12) Ainsi, le lecteur est mis en contact avec un élément final du texte, au début de l'acte de lecture, comme il le serait avec une préface. Dès lors, le glossaire peut avoir une fonction de guide de lecture et présenter les intentions de l'auteur ou de l'éditeur telle une préface. En outre, le glossaire remplit également des fonctions curative et corrective, telle une postface; plusieurs indices laissent croire qu'il en est ainsi.

4.1 Le glossaire de *L'enfirouapé* (1974)

Parce que le glossaire est un élément d'ordre textuel, il importe de comprendre comment et par qui le texte a été constitué et rendu. Dans le cas qui nous occupe, la responsabilité du glossaire de *L'enfirouapé*, donc du destinataire, est partagée entre l'auteur et l'éditeur. Toutefois, si Beauchemin et Stanké reconnaissent sans équivoque que l'éditeur a eu l'idée de joindre un glossaire à *L'enfirouapé*, les deux hommes ne s'entendent pas sur la personne qui l'a rédigé. Selon Alain Stanké, la constitution du glossaire a été confiée à « un spécialiste [l'éditeur semble faire référence à un réviseur-correcteur, mais aucune précision n'a été fournie à cet effet] qui a revu le tout avec l'auteur. » (Lachapelle, 2006b) Beauchemin, quant à lui, se souvient très bien avoir rédigé lui-même le glossaire et il avoue y être allé de façon artisanale ou « pour utiliser un québécoisme, “à la mitaine”. » (Lachapelle, 2006a) Il affirme s'être inspiré de quelques dictionnaires sans, malheureusement précise-t-il, avoir eu recours au *Dictionnaire de la langue française au Canada* de Louis-Alexandre Bélisle qu'il ne connaissait pas encore à l'époque. Si l'auteur est conscient du fait que « le glossaire original, pour l'édition de *L'enfirouapé* parue en 1974, ne se voulait pas complet » (Lachapelle, 2006a), pourquoi alors en avoir produit un?

À première vue, c'est du côté du titre qu'il faut regarder afin de comprendre l'ajout du glossaire. L'intitulé : « Petit glossaire québécois à l'intention des Français de France » (Beauchemin, 1974 : 256) suggère en effet que celui-ci était destiné aux lecteurs étrangers, notamment aux Français. « Le titre “Aux Français de France”, c'est très clair » (Lachapelle, 2006a) affirme Beauchemin. Mais l'auteur considère néanmoins que le glossaire se voulait avant tout « une espèce de petit poème lexicographique » (Lachapelle, 2006a) où il avait choisi « les mots les plus pittoresques, les mots aussi dont le sens avait le plus de chance d'échapper aux lecteurs français. » (Lachapelle, 2006a) Par exemple, *bazou*, *draffe*, *écrapoutir*, *gosse*, *minoune* et *plotte* font partie de

ces mots auxquels l'auteur fait allusion. Mais n'y avait-il pas d'autres intentions derrière l'ajout de ce « petit poème lexicographique »?

Comme l'auteur reconnaît qu'il n'avait pas identifié tous les mots, expressions ou réalités sociales et culturelles propres au Québec, cela soulève la question des destinataires fictifs ou réels du glossaire. Celui-ci était-il uniquement destiné aux lecteurs français? En destinant son glossaire aux Français de France, une redondance non dénuée de sarcasme, Beauchemin voulait-il prendre ironiquement position en faveur du français en usage au Québec? Ou encore essayait-il de changer la perception des Québécois qui, contrairement à ce qu'ils pensent, utilisent des particularismes qui ne sont pas uniquement des barbarismes, des anglicismes et des impropriétés? En effet, le glossaire original présente des locutions telles que *comme de l'eau, ne pas sentir quelqu'un* et *passer la nuit sur la corde à linge* ainsi que des mots comme *beigne, boule à mites, snoreau, tanné* et *tourtière* qui sont d'usage courant au Québec et qui appartiennent au registre familier ou neutre. En ce sens, Lise Gauvin croit que le texte de *L'enfirouapé* « propose la reterritorialisation du français par un certain vernaculaire québécois tout en instituant par son système de notes et son lexique, l'existence d'un double destinataire et d'un double public. » (Gauvin, 2005 : 19) Qui plus est, certains lecteurs de l'époque semblent effectivement avoir perçu cette « reterritorialisation du français », sans toutefois y voir une avancée dans le débat linguistique de l'époque, bien au contraire. Jacques Ferron la perçoit comme une sorte de recul dans la lutte de l'affirmation linguistique et culturelle des Québécois :

Il sera [*L'enfirouapé*] distribué dans les Europes par la maison Hachette, d'où le lexique à la fin pour les français étrangers. Dans le dernier Ducharme, Gallimard traduit bidous par « contraction de billet doux » et any way par « ennéoué » : voilà ce qui s'appelle un lexique! Les Français étrangers ne méritent pas mieux, tandis qu'à la Stankette on traduit pour de vrai comme si c'était nous, les Français étrangers. (Ferron, 1974 : 56)

Dans un article consacré à *L'enfirouapé*, Jacques Thériault traduit des sentiments similaires à ceux de Ferron : « Totalisant quelque 250 pages, suivies de ce que l'éditeur appelle "Petit glossaire québécois à l'intention des Français de France" (eh oui!), [...]» (Thériault, 1974 : 12) Ici, l'interjection en dit beaucoup quant à l'effet que peut créer le glossaire chez certains lecteurs : effet d'aliénation linguistique, car le glossaire présente le français du Québec comme une langue de second niveau, inintelligible pour les non Québécois; effet d'aliénation d'un peuple, donc, qui se

définit plus que jamais à cette époque par sa langue. Bien que Beauchemin affirme avoir rédigé le glossaire pour les Français, nous ne pouvons que constater que sa portée aura été beaucoup plus grande. On peut alors penser que le glossaire ait eu en réalité deux destinataires : un avoué, le public français, et l'autre dissimulé, le public québécois.

Le glossaire de *L'enfirouapé* n'est pas qu'un outil explicatif des particularismes intégrés au premier roman d'Yves Beauchemin; il agit sur les différentes communautés de lecteurs. Beauchemin réitère cependant que le glossaire de *L'enfirouapé* n'avait pas d'autres fonctions que celle « de faciliter la compréhension de certains passages du texte » (Lachapelle, 2006a) et Stanké va dans le même sens en affirmant que le glossaire était « assurément un outil pour décoder les particularismes » (Lachapelle, 2006b) et non pas un outil de promotion de la variété québécoise de français. Beauchemin nous dit d'abord qu'il avait l'ambition de rejoindre tous les lecteurs possibles et donc, par la présence d'un glossaire, de réduire la barrière linguistique auprès des francophones étrangers. En revanche, il avoue que dans « la formule “à l'intention des Français de France”, évidemment, il y a un clin d'œil là-dedans. » (Lachapelle, 2006a) Ce « clin d'œil » peut être perçu comme une autre intention de la part de l'auteur, c'est-à-dire la dénonciation de la norme linguistique du français hexagonal au Québec, ou encore, une pointe lancée aux francophones hors Québec qui jugent la variété québécoise de français avec condescendance.

L'auteur nous apprend que même si en 1974 il souhaitait être lu en France, il n'était pas question pour lui d'expurger tous les québécismes de son roman : « J'avais l'intention de publier en France sans me renier! D'où le glossaire. » (Lachapelle, 2006a) La volonté de demeurer intègre a peut-être aussi motivé Beauchemin. Lise Gauvin va dans ce sens lorsqu'elle mentionne qu'« [o]n peut lire *L'enfirouapé* de Beauchemin, récit inspiré librement des événements d'octobre 1970, comme un désir d'échapper à la diglossie et une tentative de naturalisation du québécois. » (Gauvin, 2000 : 145) Gauvin précise que l'intention de l'auteur et de l'éditeur semble ironique :

Retenons de ce document l'intention non équivoque d'affirmer une distance, distance encore attestée par l'allusion au « Français de France » Louis Hémon²⁶.

²⁶ Gauvin semble faire référence ici à l'opposition entre « Français de France » et « Québécois » tel que suggéré par le passage suivant de *L'enfirouapé* : « Ils restèrent longtemps dans la pauvre maisonnette traversée de fils électriques, défigurée par une installation audio-visuelle, que son statut de musée n'empêchait pas de pourrir tout doucement et contemplèrent en silence la chambrette austère où le Français de France Louis Hémon, entre deux corvées de ferme, noircissait des feuillets sur les Québécois de 1910. » (Beauchemin, 1974a : 26-27)

Intention ironique par ailleurs puisque, après un premier renvoi au lexique, aucun mot n'est marqué d'un astérisque et aussi parce que plusieurs tournures particulières n'ont droit à aucune explication. (Gauvin, 2000 : 146)

Nous ne partageons pas tout à fait l'analyse de Gauvin, ici. La nature artisanale du glossaire peut aussi expliquer sa non exhaustivité, tandis que le fait d'identifier seulement le premier particularisme par un astérisque peut renvoyer au désir de Beauchemin de ne pas marquer davantage les mots et les expressions propres au français du Québec, toujours pour ne pas se renier. Du côté de l'éditeur, il faut aussi rappeler le désir de ne pas surcharger la présentation par l'emploi systématique d'un appel-renvoi de note.

4.2 Le glossaire de *L'entourloupé* (1985)

En 1985, les droits de *L'enfirouapé* sont vendus à un éditeur français, Jean Picollec, et le nombre de mots-entrées figurant au glossaire passe de 98 à 197 pour l'édition française. Pourquoi le glossaire de *L'enfirouapé* s'est-il transformé afin de rejoindre, en principe, le même public?

Dans un premier temps, le glossaire de *L'entourloupé* a changé de titre et s'intitule, de façon plus neutre, « Glossaire, notamment de quelques expressions québécoises ». Certes, toute marque d'ironie est ici totalement évacuée. Dans un deuxième temps, la note de bas de page qui renvoie au glossaire a également été remplacée par « Consulter le glossaire québécois page 265. » (Beauchemin, 1985b : 12) La note s'adresse donc à tous les lecteurs désireux de consulter le glossaire, non plus aux seuls Français de France qu'interpellait Beauchemin. Picollec affirme que le retrait de « Français de France » était inévitable, la mention étant désormais inutile (Lachapelle, 2005d). En outre, l'édition française s'adresse à tous les francophones, y compris aux Belges, aux Suisses, aux Luxembourgeois, etc., qui auraient été exclus, en quelque sorte, par une telle adresse. On peut penser que l'éditeur a bien perçu l'ironie du titre québécois et jugé que celle-ci aurait pu ne pas plaire aux francophones d'Europe.

En présentant *L'entourloupé* aux Européens francophones, Picollec propose une nouvelle interprétation du texte, où sa vision diffère de celle de l'éditeur québécois. Stanké affirme « qu'un glossaire – comme son nom l'indique – n'a pas d'autre but que celui de permettre au lecteur de bien comprendre tous les mots du texte qu'il lit. » (Lachapelle, 2006b) Pourquoi Picollec a-t-il doublé le nombre de mots-entrées? Pourquoi a-t-il retravaillé certaines définitions du glossaire

original? Pour Lise Gauvin, le « paratexte affirme ainsi la présence d'un deuxième destinataire et l'exclut du même coup en le présentant comme étranger – du moins partiellement – au contexte référentiel de l'œuvre. » (Gauvin, 2000 : 146) Ce serait donc pour réduire les ambiguïtés dues au contexte référentiel que Picollec aurait augmenté le glossaire du double de mots-entrées. En effet, le glossaire était loin d'être complet et demandait forcément d'être étoffé pour le public français, notamment du côté des mots et des expressions qui sont propres à la variété québécoise de français.

Picollec connaît la variété québécoise de français, mais de façon plutôt superficielle et c'est pourquoi il admet s'être occupé lui-même du glossaire en se « faisant aider et contrôler par des amis québécois. » (Lachapelle, 2006c) L'éditeur français nous apprend qu'en lisant le roman de Beauchemin, il note, en marge, tout ce qu'il ne comprend pas, tous les mots, toutes les désignations d'organismes ou de personnalités qu'il ne connaît pas, sans oublier les tournures qu'il juge inhabituelles. (Lachapelle, 2005d) Il consulte par la suite Chrystine Brouillet qui vit alors à Paris et dont il va publier prochainement un roman. Pour chaque question soulevée par Picollec, Brouillet indique si le mot ou l'expression est propre à Yves Beauchemin ou s'il s'agit de l'usage courant au Québec. Chrystine Brouillet lui fournit ensuite le sens et l'explication de chacun des particularismes à ajouter au glossaire. C'est ce qui explique que le glossaire de *L'entourloupé* soit « plus long que celui de l'édition originale puisqu'il comprend tout ce qui est supposé inconnu des Européens. » (Lachapelle, 2005d) Mais que représente ce « tout ce qui est supposé inconnu des Européens » selon l'éditeur?

Picollec évoque d'abord les lieux, les sociétés, les institutions qui n'évoquent rien pour les Français. Par exemple, un *magasin général*, le *bien être social*, la *Couronne* ou la *Régie*. Ensuite, les québécismes dont le sens risque de ne pas être connu en France, par exemple *nanane*, *chum* ou *fournaise*, sont aussi ajoutés. Notons ici que tous les particularismes n'ont pas été relevés, comme nous le verrons dans le chapitre suivant. Cette lacune s'explique par la nature artisanale du travail qui a été fait. De plus, il est intéressant de constater que parmi les ajouts de la version française, des mots comme *auto-patrouille*, *rôties*, *terrain de stationnement* et *plume* ont reçu respectivement comme équivalents « voiture de police », « toasts », « parking » et « stylo ». Beauchemin n'était donc pas conscient (ou l'était-il?) que ces mots, de registre neutre, étaient « inconnus des Européens » et qu'ils relevaient de la variété québécoise de français.

Picollec a non seulement changé le titre du glossaire et augmenté le nombre de mots-entrées, il a aussi retravaillé de nombreuses définitions. Or, Cadioli (2002) mentionne que :

Bien que les lectures des éditeurs hyperlecteurs, les communautés auxquelles ils s'adressent et leurs conditions culturelles, sociales et idéologiques puissent changer, le code linguistique n'est pas ou ne devrait pas être modifié. Par contre, le code bibliographique [synonyme de paratexte éditorial selon Cadioli] est continuellement révisé, et ses changements proposent aux lecteurs de nouveaux « avertissements ». (Cadioli, 2002 : 49)

Mais sommes-nous dans le code linguistique ou bibliographique lorsqu'il s'agit des définitions que l'auteur a données aux mots présentés dans son glossaire? Outre les quatre changements mineurs (*voye* remplacé par *voie*, *waitresse* par *serveuse*, *skidoo* par *motoneige* et *stepettes* par *cabrioles*) dans le code linguistique de l'édition française, le reste du texte est demeuré intact. Cependant, le fait de changer les définitions originales de l'auteur peut être perçu comme une intrusion, par l'éditeur, dans le code linguistique qui « reste l'apanage de l'écrivain, bien qu'il puisse être modifié au cours du processus éditorial [...] ». (Cadioli, 2002 : 47) Par exemple, le glossaire québécois définit le mot *péquist* par « du Parti Québécois » alors que le glossaire français donne plutôt « du Parti Québécois, militant pour l'indépendance du Québec ». Les changements apportés aux définitions étaient-ils justifiés? Quels sont ces changements? Le glossaire de l'édition française est-il vraiment plus complet que celui de l'édition québécoise? Les définitions sont-elles adéquates? C'est à ces questions, ainsi qu'à d'autres de nature lexicographique, que nous nous attaquerons dans le dernier chapitre du mémoire. Mais avant, quelques commentaires s'imposent quant à la suppression du glossaire dans l'édition de 1998.

4.3 Suppression du glossaire – *L'enfirouapé* 1998

Comme nous l'avons vu précédemment, les glossaires sont conçus en fonction de publics précis. Que penser du geste de Stanké, qui réédite le roman en 1998 sans retenir le glossaire? Il y a évidemment dans cette décision un changement de vision, une volonté de la part de l'éditeur de proposer une nouvelle lecture. Comme le rappelle Genette, « [l]a durée du paratexte est souvent à éclipses, et cette intermittence [...] est très étroitement liée à son caractère essentiellement fonctionnel. » (Genette, 1987 : 12) Or, nous avons vu que les fonctions des deux versions du glossaire de *L'enfirouapé* ne sont pas les mêmes pour l'éditeur français que pour l'éditeur québécois. C'est l'éditeur québécois qui a enlevé le glossaire et non l'éditeur français. Beauchemin

semblait avoir des réserves quant à cette décision lorsqu'il en a été informé (Lachapelle, 2006a), mais était tout de même d'accord avec elle. L'auteur voit dans cette suppression un acte éditorial et il l'explique par la fonction première du glossaire qui est, selon lui, d'expliquer les particularismes québécois à un public étranger et plus précisément aux Français. En effet, Beauchemin et Stanké sont d'accord à l'effet que l'édition de 1998 n'était destinée qu'au marché québécois et que pour cette raison, garder le glossaire devenait inutile. Stanké nous révèle que sa maison d'édition « avait cédé les droits d'exploitation de ce livre pour la France, à un éditeur français, et que la réédition du livre au Québec ne s'adressait donc plus qu'aux lecteurs québécois...qui n'avaient pas besoin de glossaire. » (Lachapelle, 2006b) Beauchemin va dans le même sens lorsqu'il affirme que

ce glossaire là existait dans l'hypothèse d'une édition française. Or, l'édition française elle existe, elle existait déjà à ce moment-là, il y avait même deux éditions, l'édition Picollec et l'édition Du Rocher, et la collection Stanké est uniquement destinée au marché québécois donc le glossaire devient inutile. (Lachapelle, 2006b)

Le glossaire n'avait donc plus sa place. Le glossaire devenait obsolète dans l'esprit de l'éditeur, et inutile, voire choquant, pour un public essentiellement québécois.

5. SYNTHÈSE

Grâce aux informations qui ont été présentées dans ce chapitre, nous sommes en mesure de mieux comprendre les pistes de lecture que proposaient les éditeurs québécois et français pour chacune des éditions de *L'enfirouapé* et de *L'entourloupé*. De plus, ce tour d'horizon nous a permis d'identifier plus clairement les différents publics cibles ainsi que les différentes communautés de lecteurs auxquelles elles sont destinées. Le tableau 1 en présente une synthèse.

Tableau 1 – Publics cibles et communautés de lecteurs des éditions québécoises et françaises de *L'enfiraouapé*

Édition	Public cible	Communauté de lecteur
<i>L'enfiraouapé</i> (1974)	Québécois et Français	Grand public, jeunes adultes
<i>L'enfiraouapé</i> (1981)	Québécois	Grand public
<i>L'enfiraouapé</i> (1985)	Québécois et Français	Enseignants, étudiants, grand public
<i>L'entourloupé</i> (1985)	Européens francophones	Grand public
<i>L'entourloupé</i> (1995)	Européens francophones	Grand public
<i>L'enfiraouapé</i> (1998)	Québécois	Enseignants, étudiants, grand public

Dès la parution du roman en 1974, il semble clair que les publics visés sont autant québécois que français et que le roman s'adresse au grand public, plus particulièrement aux jeunes adultes qui sont appelés à s'identifier au combat contre l'ordre établi du héros du roman. Du côté du glossaire, Beauchemin a affirmé (Lachapelle, 2006a) avoir eu l'ambition de rejoindre tous les lecteurs possibles avec son premier roman et donc, par la présence d'un glossaire, de réduire la barrière linguistique auprès des francophones étrangers. Par ailleurs, nous avons vu que Beauchemin considérait son glossaire comme « une espèce de petit poème lexicographique [...] [qu'il avait constitué] des mots les plus pittoresques, des mots aussi dont le sens avait le plus de chance d'échapper aux lecteurs français. » (Lachapelle, 2006a) Or, c'est avec l'édition québécoise de 1981 qu'on peut penser que le petit poème lexicographique prend son sens, car cette édition du roman semble être davantage destinée à un public québécois que français. Rappelons que le roman est publié dans une nouvelle collection qui évacue la notion des « deux mondes » (l'Amérique et l'Europe) de l'ancienne collection pour miser plutôt sur la modernité des romans publiés dans la collection « Romans d'aujourd'hui ». Ensuite, nous avons vu que la troisième édition québécoise, parue en 1985, renoue non seulement avec les visées internationales de l'œuvre, mais tente d'élargir la communauté de lecteurs visées grâce à l'ajout du dossier qui présente des explications sur l'origine du premier roman de Beauchemin et sur le processus créatif suivi par l'auteur, de même que des extraits de la critique. Dès lors, ces éléments peuvent devenir très pertinents dans le cadre scolaire et ainsi être destinés aux enseignants et aux étudiants.

En ce qui a trait aux deux éditions françaises de l'œuvre, nous avons vu qu'elles sont destinées exclusivement au public européen francophone. Celle de 1985 mise sur le côté exotique du roman en arborant le fleurdelisé sur la page couverture, et le titre du roman et celui du glossaire ont été remplacés par des équivalents plus accessible aux francophones hors Québec. Pour sa part, l'édition de 1995 évacue complètement la dimension nationaliste qui pouvait être interprétée dans le fleurdelisé de la page couverture de l'édition de 1985 et met plutôt de l'avant le nom de l'auteur qui a déjà acquis, en 1995, une renommée mondiale.

Finalement, l'édition québécoise de 1998 est sans contredit destinée à un public québécois, comme en fait foi la suppression du glossaire. Par contre, nous avons vu que cette suppression pouvait également s'expliquer par l'évolution du statut du français au Québec depuis les années 1970 et par un changement de sentiment linguistique chez les Québécois. En effet, l'arrivée en 1977 de la *Charte de la langue française du Québec* et les avancées du côté de la description de la variété québécoise de français, notamment la publication en 1988 du *Dictionnaire du français plus*, du *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*, en collaboration avec la maison Robert en 1992, ou du *Dictionnaire historique du français québécois* en 1998, ont permis aux Québécois de « réajuster l'image qu'[ils] ont d'eux-mêmes » (Claude Poirier, cité dans Vigneault, 1998) à l'égard de leur langue. Par ailleurs, les auteurs québécois d'aujourd'hui « ne semblent pas souffrir, du moins explicitement dans leurs œuvres, de cette “insécurité linguistique” si souvent diagnostiquée chez les Québécois francophones. » (Melançon, 2016 : 116) Il sera donc intéressant, dans le prochain chapitre, de tenter de voir si « l'idée de “surconscience linguistique” promue par Lise Gauvin et ses épigones n'est pas l'incarnation positive, en littérature, de cette “insécurité” [...]. » (Melançon, 2016 : 116)

CHAPITRE 4

REPRÉSENTATIONS DU FRANÇAIS QUÉBÉCOIS ET REFLET DE CONSCIENCES LINGUISTIQUES DANS LES GLOSSAIRES DE *L'ENFIROUAPÉ* ET DE *L'ENTOURLOUPÉ*

1. INTRODUCTION

Dans les deux chapitres précédents, nous avons vu que les glossaires de *L'enfirouapé* et de *L'entourloupé* sont, à titre d'éléments paratextuels, porteurs d'intentions ou de suggestions de lecture de la part de Beauchemin et de Picollec, leur objectif étant d'expliquer, chacun à leur manière, les particularismes pouvant poser un problème de décodage à un public hors Québec. Mais au-delà du rôle de suggestion de lecture et de décodage de certains éléments du texte dévolu aux deux glossaires, nous questionnerons le statut géolinguistique des emplois qui y sont consignés ainsi que les indices que donnent ces emplois en ce qui a trait à la conscience linguistique des deux hommes. Nous ferons cela dans le but d'atteindre notre troisième objectif de recherche qui consiste à faire ressortir la représentation du français québécois offerte par le GQ et le GF, représentation qui peut traduire, dans une certaine mesure, des éléments porteurs de la conscience (voire de la surconscience) linguistique de Beauchemin et de Picollec.

Selon les propos de Beauchemin et de Picollec dont il a été question dans le chapitre précédent, on s'attendrait à trouver dans le glossaire de *L'enfirouapé* (GQ) comme dans celui de *L'entourloupé* (GF), des mots caractéristiques du français québécois (FQ), par opposition au français de référence (FrR). Mais, est-ce le cas? Sont-ils tous des particularismes québécois? Quelles sont les caractéristiques de ces mots « pittoresques » que Beauchemin affirme avoir choisis pour constituer son glossaire? Par qui ces mots sont-ils employés dans le roman? Par les personnages ou par le narrateur? À quels niveaux de langue ces mots appartiennent-ils? Et qu'en est-il de ceux que Picollec a ajoutés dans la version française du glossaire? À propos de la description des mots de la nomenclature des glossaires, on peut aussi se demander comment ils ont été glosés, autant par Beauchemin que par Picollec. Par un simple synonyme? Par une définition plus élaborée? Et qu'en est-il du métalangage utilisé dans les équivalents proposés? Renferme-t-il lui aussi des mots qui sont marqués d'un point de vue social ou géographique? Picollec a-t-il retravaillé certaines définitions que Beauchemin avait proposées dans le glossaire québécois?

L'objectif de ce chapitre est de faire émerger la représentation du français québécois qui sous-tend les glossaires de *L'enfirouapé* et de *L'entourloupé* et de saisir les éléments témoignant de la conscience linguistique de Beauchemin et de Picollec. Pour ce faire, avant de passer au classement des particularismes, nous présenterons quelques observations sur l'inclusion de particularismes québécois dans la langue d'écriture de Beauchemin, notamment afin de cerner la relation que l'auteur entretient avec le joual. Comme nous voulons faire ressortir la représentation du français québécois qui se dégage du GQ et du GF, il nous semble important de mettre en lumière quelques pratiques d'écriture ainsi que des commentaires épilinguistiques de Beauchemin témoignant de la relation qu'il entretient avec cette langue prisée par de nombreux auteurs dans les années 1960 et 1970.

Nous brosserons ensuite un portrait général du contenu des deux glossaires, puis nous classerons et analyserons le contenu du GQ et du GF sous l'angle de la typologie des variantes topolectales du français (Poirier, 1995). Le classement proposé par Poirier (1995) nous permettra de mesurer l'importance qu'accordent Beauchemin et Picollec à chacun des types de particularismes linguistiques contenus dans le texte et permettra ainsi de mieux comprendre « l'acte de langage », pour reprendre l'expression de Gauvin (2000 : 8), qu'ont posé les deux hommes lors de la constitution de leur glossaire respectif. Les choix qui ont été faits par les deux hommes sur l'ensemble des possibles qu'offrait le texte (dans le choix des mots retenus au glossaire) et la langue employée (langue d'écriture pour Beauchemin et métalangage pour Beauchemin et Picollec) permettront, dans une certaine mesure, de cerner des éléments traduisant la conscience linguistique, voire la « surconscience linguistique »²⁷ de Beauchemin et de Picollec.

2. INCLUSION DE PARTICULARISMES QUÉBÉCOIS DANS LA LANGUE D'ÉCRITURE DE BEAUCHEMIN

Il n'est pas dans notre intention de traiter longuement de la langue d'écriture de Beauchemin, sujet qui déborde largement le cadre de notre objet. Par contre, nous présentons ici quelques éléments qui permettent de mieux comprendre où se situe l'auteur par rapport à l'inclusion de particularismes

²⁷Rappelons que, à l'instar de Gauvin (2000), nous entendons par « surconscience linguistique » toute « réflexion sur la langue et sur la manière dont s'articulent les rapports, les relations généralement conflictuelles – ou tout au moins concurrentielles – qu'entretiennent entre elles deux ou plusieurs langues [et où] [é]crire devient alors un véritable « acte de langage ». » (Gauvin, 2000 : 8)

dans ses écrits et de mieux comprendre sa position dans ce qui est convenu d'appeler la querelle du joual.

Dès la sortie de son premier roman, Beauchemin tente de se positionner dans le débat sur la langue d'écriture qui a cours depuis les années 1960 et qui oppose les auteurs joualisants aux auteurs francisants (Plourde, 2000; Larose, 2004; Biron et autres, 2007). Dans un entretien avec un journaliste du *Devoir*, il affirme ne pas faire partie d'une « chapelle joualisante » :

Je déplore l'existence des chapelles littéraires. [...] Je pense qu'elles freinent l'évolution de la littérature québécoise. Je ne veux pas faire de concession au plan de l'écriture, puis me sentir forcé d'écrire en joual sous prétexte d'appartenir à une chapelle joualisante. (Thériault, 1974 : 12)

Non seulement Beauchemin affirme ne pas écrire en joual, il semble même vouloir prendre ses distances avec cette langue qui, pour certains auteurs de l'époque, était synonyme d'indépendance, de libération, d'émancipation par rapport à la langue de la mère patrie, mais aussi, pour d'autres, synonyme d'aliénation linguistique et sociale.

Moins d'une dizaine d'années après la parution de *L'enfirouapé*, lors du lancement de son deuxième roman, *Le Matou*, Beauchemin précise sa pensée au sujet de sa langue d'écriture. Les éléments qu'il mentionne évoquent sa conscience linguistique :

Le Matou, c'est un roman qui se démarque aussi du joual, je pense. Il y a une utilisation partielle du joual dans le livre, surtout dans le cas des personnages de Monsieur Émile et de Rosario Gladu. Mais ce n'est pas un roman joualisant. C'est un roman également qui, au niveau des dialogues, a essayé de trouver un compromis, de faire un mariage entre un parler régionaliste et le français international. Entre un français québécois à tendance folklorique et complaisante et le français international, aseptisé, insipide. *Le Matou* se distingue de ces deux courants-là. (Summers, 1987 : 362)

La recherche de ce compromis, de ce mariage entre deux variétés de langue, peut s'expliquer par le désir de l'auteur de produire une œuvre réaliste et cohérente. Or, l'ajout d'un glossaire à son premier roman était-il déjà une tentative de compromis?

Lors d'un entretien que nous avons eu avec Beauchemin en 2006, l'auteur affirme sans équivoque que le glossaire était essentiel à l'ajout de son premier roman, car il voulait être lu en France, mais

sans renier sa langue de création qui comprend des particularismes québécois. Lorsqu'il évoque l'autre possibilité, c'est-à-dire celle d'ajuster la langue d'écriture afin de la rendre plus proche du français de référence, Beauchemin se montre intransigeant :

L'autre solution ça aurait été de changer le roman, d'en expurger tous les québécismes, les remplacer par des mots français courants. À ce moment-là, le glossaire aurait été inutile, mais ça j'ai toujours refusé parce que, je ne suis pas un partisan du joual, mais par contre, les régionalismes qu'on utilise couramment, je ne parle pas de ceux qui sont tombés en désuétude, [...], bon, ceux-là je les considère comme faisant partie de ma langue vivante et puis c'est de celle-là dont je me sers pour écrire. (Lachapelle, 2006a)

La consultation du manuscrit de *L'enfirouapé*²⁸ nous a permis de constater que Beauchemin a délibérément intégré certains de ces mots ou tournures proprement québécoises (voir Tableau 2) en remplacement d'unités du français de référence qu'il avait utilisées de prime abord.

²⁸ Il s'agit en fait d'un tapuscrit datant du 5 février 1973, document écrit à la dactylo dont les 325 pages sont reliées dans un duotang et qui s'intitule « *L'enfirouapé* – copie pour l'imprimeur avec corrections ». (Voir *Fonds Yves Beauchemin* cote MSS 460 – BAnQ Vieux-Montréal)

Tableau 2 – Modifications apportées au manuscrit (copie pour l'imprimeur)

Page du manuscrit	Passages originaux	Modifications manuscrites apportées par l'auteur
p. 12	« [...] elle ensorcelle les automobilistes qui filent dessus à bride abattue [...]. »	« [...] elle ensorcelle les automobilistes qui filent dessus la pédale au fond [...]. »
p. 27	« [...] courir un nombre incalculable de fois à l' épicerie du coin , tandis que leur mère [...]. »	« [...] courir un nombre incalculable de fois au magasin général , tandis que leur mère [...]. »
p. 31	« C'était stupide de peindre mon auto , pense-t-il. »	« C'était stupide de peindre ce maudit bazou , pense-t-il. »
p. 35	« Il se mit à fourailler dans l'armée de bouteilles qui cernait son bureau et le recouvrait en partie : [...]. »	« Il se mit à bardasser dans l'armée de bouteilles qui cernait son bureau et le recouvrait en partie : [...]. »
p. 38	« Gilles, mon ami, je t'ai appelé pour que tu aides ma nièce et son ami qui ont de petits ennuis avec la police. »	« Gilles, mon ami, je t'ai appelé pour que tu aides ma nièce et son chum qui ont de petits ennuis avec la police. »
p. 154	« [...] mais les spécialistes m'ont assurée que je n'avais rien à craindre. »	« [...] mais les spécialisses m'ont assurée que je n'avais rien à craindre. »
p. 158	« Le moteur fait un drôle de bruit , remarqua le chauffeur en démarrant [...]. »	« Il tire sur ses derniers milles , remarqua le chauffeur en démarrant [...]. »
p. 244	« J'ai pensé à ça, l' ami , répondit sèchement Robert [...]. »	« J'ai pensé à ça, baquet , répondit sèchement Robert [...]. »
p. 304	« [...] il se massait la tempe en sacrant avec fougue . »	« [...] il se massait la tempe en sacrant comme un bûcheron . »

Il semble donc que Beauchemin ait une idée assez précise de ce qu'il appelle « sa langue vivante », cette langue dont il se sert pour écrire et qui n'est selon lui, ni du joual, ni du « français international » et qui forme une bonne partie du matériau que nous allons analyser dans ce chapitre.

Notre analyse ne nous permettra pas de définir précisément en quoi consiste la langue d'écriture de Beauchemin, mais elle nous offrira l'occasion de voir sous quel jour Beauchemin a voulu présenter un échantillon de sa langue d'écriture, échantillon formé par le glossaire qu'il a constitué pour son premier roman.

3. APERÇU GÉNÉRAL DU CONTENU DES GLOSSAIRES

Le glossaire québécois contient 98 unités alors que le glossaire français en contient 197. Toutes les entrées mentionnées au GQ ont été reprises dans le GF, à l'exception de *skidoo*, *steppette* et *waitresse*. Cela tient au fait que, dans l'édition française du roman, ces trois particularismes québécois ont été remplacés dans le texte par les équivalents *motoneige*, *cabriole* et *serveuse*. À notre connaissance, Picollec n'a procédé qu'à un seul autre changement dans le texte du roman, soit l'utilisation de la graphie « voie » pour « voye » (Beauchemin, 1985 : 94). Dans le roman, la graphie *voye* rend compte de la prononciation familière²⁹, voire populaire d'un des personnages. Par ailleurs, le verbe *achaler* et le substantif *zip*, consignés par Beauchemin et par Picollec, n'apparaissent nulle part dans le texte du roman. *Achaler* a été remplacé dans la version originale du roman par *écœurer*³⁰, le substantif *zip*, absent du texte, renvoie quant à lui à la forme verbale *zipper*. Celle-ci a été consignée par Picollec, mais non par Beauchemin.

Le contenu des deux glossaires est plutôt homogène, c'est-à-dire qu'il présente surtout des particularismes linguistiques, mais il renferme néanmoins des éléments de diverses natures d'un point de vue lexicologique. Le tableau 3 présente les différentes catégories à partir desquelles nous avons classé les unités lexicales contenues dans le GQ et dans le GF.

²⁹ La terminaison en [-ej] de certains verbes au subjonctif présent comme *être* (que je sois → que je soye), *voir* (que je voie → que je voye) ou *avoir* (que j'aie → que j'aye) est considérée comme familière selon Ostiguy et Gagné (1987 : 114).

³⁰ Voir manuscrit de *L'enfirouapé*, Fonds Yves Beauchemin cote MSS 460 – BAnQ Vieux-Montréal

Tableau 3 – Contenu du GQ et du GF

	GQ		GF	
	n	%	n	%
Particularismes linguistiques	82	83,7 %	154	78,2 %
Particularismes référentiels	3	3,1 %	9	4,5 %
Diastratismes panfrancophones	0	0,0 %	8	4,1 %
Noms propres	11	11,2 %	15	7,6 %
Néologismes d’auteur	2	2,0 %	11	5,6 %
TOTAL	98	100,0 %	197	100,0 %

3.1 Particularismes linguistiques

La catégorie des particularismes linguistiques renferme des unités lexicales « exprimant des concepts communs à tout le monde » (Poirier, 1995 : 29) (en opposition aux particularismes référentiels, aux noms propres, etc.) et dont l’originalité repose essentiellement dans « [l]es signes eux-mêmes (signifiant et signifié). » (Poirier, 1995 : 29) Il s’agit de ce que l’on appelle communément des québécismes, c’est-à-dire des mots ou des sens qui sont attestés dans l’usage québécois mais non dans l’usage français (ce dernier étant pris comme l’usage de référence selon Poirier, 1995). Si ces emplois ne sont pas nécessairement exclusifs à l’usage québécois (certains d’entre eux s’observent aussi en Acadie, en Belgique ou en Suisse, par exemple), ils n’en contribuent pas moins à caractériser le français tel qu’il est en usage au Québec. La plupart des emplois décrits dans le GQ et dans le GF font partie de cette catégorie (respectivement 83,7 % et 78,2 %).

3.2 Particularismes référentiels

Un mot servant à nommer une réalité essentiellement nord-américaine, canadienne ou québécoise ne peut pas être considéré au même titre qu’un mot dont l’originalité repose sur le signe linguistique, c’est-à-dire un mot dont le référent est commun à tous les francophones, mais dont la façon de nommer ce référent varie d’une communauté linguistique à une autre. Par exemple, *cabane à sucre*, *péquistes* et *pâté chinois* sont des exemples de particularismes reposant sur le

référent, ce sont des mots culturels, territorialisés alors que *banc de neige*, *feu sauvage* et *magasiner* sont des particularismes reposant sur le signe linguistique dont les référents ne sont pas propres à une culture ou à un territoire en particulier. Si les premiers sont souvent accompagnés d'indications telles que « Au Québec », « Au Canada », etc. dans les définitions figurant aux ouvrages de référence du FrR, les seconds sont souvent identifiés comme « régionaux » dans ces mêmes ouvrages par une marque d'usage (Rég., Can., Qc, etc.).

Nous classons dans la catégorie des particularismes référentiels les mots du GQ et du GF dont l'aspect original et référentiel est clairement indiqué dans les ouvrages de référence consultés. Par exemple, pour reprendre les exemples mentionnés plus haut, *cabane à sucre* est accompagné de l'indicateur « Au Québec » (*Usito*) ou « Au Canada » (*PRob*), *péquiste* est accompagné de la précision intradéfinitionnelle « [...] parti politique québécois fondé en 1968 » (*Usito*) et *pâté chinois* de l'indicateur contextuel « Dans la cuisine québécoise » (*Usito*). Beauchemin consigne trois particularismes référentiels (*cabane à sucre*, *péquiste* et *tourtière*), qui constituent 3,1 % du corpus du GQ alors que Picollec en consigne six autres (*B.A.*, *chemin de rang*, *Couronne (la)*, *magasin général*, *Régie (la)* et *sucre à la crème*) pour un total de neuf, c'est-à-dire 4,5 % du corpus du GF.

3.3 Diastratismes panfrancophones

Les diastratismes panfrancophones sont des mots qui appartiennent au français de référence, mais qui y sont marqués du point de vue sociostylistique. Il s'agit en fait de mots issus de sociolectes ou de registres ne relevant pas du bon usage de la langue, c'est-à-dire de la langue standard. Ces emplois sont parfois, à tort, considérés comme des particularismes caractéristiques des variétés extra-héxagonales. Pour expliquer la présence de ces faux particularismes dans certains glossaires (dont celui de *La Sagouine* d'Antonine Maillet ([1971] 1990) que Thibault (2006) a analysé), Thibault (2006) affirme que :

[l]es auteurs de glossaires différentiels connaissent souvent mal le français standard, ou sa représentation dans la lexicographie, et s'imaginent facilement que les Français ne connaissent pas de registres relâchés ou populaires. (Thibault, 2006 : 157)

Nous n'avons identifié aucun diastratisme panfrancophone dans le GQ (0,0 %) alors que le GF en consigne huit, soit 4,1 % du corpus : *marmotter*, *chambarder*, *trémolante* (voir *TLFI* sous *trémolo*), *air lui changea (l')* (voir *air* dans *PRob*), *caractère délicat* (voir *délicat* dans *PRob*), *claquer la face* (voir *claquer* et *face* dans *PRob*), *mettre à l'œuvre (se)* (voir *œuvre* dans *PRob*) et *tourner son esprit* (voir *tourner* dans *PRob*). Ces mots ou ces locutions sont consignés dans des ouvrages du FrR³¹ sans aucune marque topolectale.

3.4 Noms propres

Le traitement lexicographique tend à séparer, dans la tradition lexicographique de langue française, les noms propres des autres mots (cf. Elchacar, 2011). Dans le cadre de notre étude, nous entendons par *nom propre*³² tout nom de personnes et de lieux, c'est-à-dire les anthroponymes, incluant les surnoms (p. ex. *Fernand Gignac*, *Cheuf* [surnom de Maurice Duplessis] et *Gérard Fillion*), les toponymes, incluant les noms d'édifices publics (p. ex. *Saint-Jean-de-Dieu*, *Place des Arts* et *Place Ville-Marie*), les noms de partis politiques ainsi que les noms commerciaux et les marques de commerce (p. ex. *Union Nationale*, *Allô Police* et *Bromo*). Ces mots, qui font partie de la catégorie des noms propres classiques, ne sont généralement pas traités dans les dictionnaires de langue. Ils sont différents des noms propres qui sont formés de mots du lexique commun (p. ex. *la Couronne* et *la Régie*) et qui, à titre de particularismes référentiels, peuvent donner lieu à des définitions dans les dictionnaires de langue (cf. Elchacar, 2011). Le GQ consigne 11 noms propres (11,2 % du corpus du GQ) alors que le GF en consigne 15 (7,6 % du corpus du GF).

3.5 Néologismes d'auteur

En ce qui a trait aux néologismes d'auteur, nous employons ce terme comme synonyme de *hapax* pris dans son acception par extension³³. Les néologismes d'auteur sont des mots qui n'apparaissent

³¹Nous avons consulté notamment le *PLI*, le *PRob*, le *Littre*, le *TLFI* et le *Dictionnaire de l'Académie française*, 9^e édition. Les locutions mentionnées ne sont pas consignées textuellement dans les ouvrages de référence du FrR, mais les mots qui les composent apparaissent dans ces ouvrages, et ce, dans le même sens qu'ils sont employés dans les locutions.

³²Notre définition du nom propre est assez stricte et s'appuie sur les travaux de Vaxelaire (2005) et de Elchacar (2011).

³³ « HAPAX n. m. XX^e siècle. Emprunté du grec *hapax* (*legomenon*), "(dit) une seule fois". Mot, forme qu'on ne rencontre qu'une fois dans un corpus donné, notamment dans l'ensemble des textes connus d'une langue ancienne. *Il y a un hapax dans ce vers d'Homère. Une inscription latine contenant un hapax*. Par ext. Dans une langue vivante, désigne un néologisme d'auteur. « *Ptyx* » est un hapax de Mallarmé. (On écrit parfois *Apax*.) » (*Dictionnaire de l'Académie française*, 9^e édition).

pas dans les ouvrages de référence et qui relèvent du style de l’auteur, de son travail esthétique et ludique avec la langue. Tous les éléments que nous avons classés comme néologismes d’auteur sont des mots ou des expressions dont il a été impossible de trouver la trace dans des ouvrages de référence du FrR et du FQ ou dans divers corpus (romans français et québécois, sites Web, etc.)³⁴. Le GQ consigne deux de ces unités (*joseph (être)* et *repompiner (se)*) représentant 2,0 % du corpus du GQ alors que le GF en consigne neuf autres (*agent Phillips*, *facile d’entente*, *filet d’hosties*, *homme d’affaires à tout prix*, *langues se firent aller (les)*, *nectar coké*, *paille cirée*, *perdre tout le monde dans la fumée* et *varlope-de-Christ-de-sybole*) pour un total de 11, soit 5,6 % du corpus du GF.

Dans la mesure où les particularismes référentiels, les diastratismes panfrancophones, les noms propres et les néologismes d’auteur ne constituent pas de réels particularismes et qu’à ce titre ces unités ne font pas partie des éléments qui nous permettront de mieux comprendre la représentation du français québécois offerte dans le GQ et dans le GF, nous les avons écartés de la suite de l’analyse. Celle-ci portera donc exclusivement sur les particularismes linguistiques.

4. ANALYSE DES PARTICULARISMES LINGUISTIQUES FIGURANT AUX GLOSSAIRES

Comme c’est dans la façon de nommer les réalités communes à tous les francophones que le français québécois trouve avant tout son originalité et que c’est dans la « catégorie des signes renvoyant à des réalités communes que se retrouvent les mots ayant une incidence la plus marquée sur les rapports entre les unités du lexique » (Poirier, 1995 : 30-31), il nous semble essentiel de circonscrire l’ensemble de ces mots, les particularismes linguistiques, qui sont contenus dans les glossaires. Afin de connaître le degré de prise en charge du GQ et du GF des particularismes employés dans le roman et à partir de la méthode de dépouillement du roman qui a été présentée dans la section « Méthodologie » (5.2)³⁵, nous avons identifié 211 particularismes linguistiques

³⁴ Lorsque nous ne trouvons aucune trace d’un mot dans les ouvrages de référence consultés (*BDLP-Québec*, *ILQ*, *Usito*, Fichier lexical du *TLFQ*, etc.), nous cherchions dans divers corpus, notamment par l’intermédiaire de *Eureka* et de *Google Livres*. Plusieurs de ces corpus intègrent des éléments d’oralité, comme le *Corpus de français parlé au Québec* (*CPFQ*) et les *Corpus lexicaux québécois* (*CLQ*) qui présentent des textes représentatifs de la langue française parlée au Québec.

³⁵ Notre corpus se veut exhaustif. Nous avons pris toutes les précautions nécessaires afin de sélectionner rigoureusement les particularismes linguistiques et de limiter l’influence de notre propre conscience linguistique dans le choix des

relevant de la variété québécoise de français dans *L'enfirouapé* (voir Annexe 9). Nous référerons à l'ensemble de ces particularismes en employant la dénomination « Liste » (ou « L » en abrégé) dans la suite du chapitre.

En vérifiant, d'une part, si les particularismes linguistiques qui se trouvent dans le roman de Beauchemin ont été consignés dans les glossaires ou non et, d'autre part, en clarifiant leur nature (sur l'axe différentiel puis sur l'axe historique selon Poirier, 1995), nous serons en mesure de mieux comprendre ce qui a retenu l'attention de Beauchemin et de Picollec. Comme il en a été question à maintes occasions dans le chapitre précédent, les auteurs des glossaires du GQ et du GF disent avoir sélectionné les unités qu'ils jugeaient susceptibles de poser un problème de compréhension de la part du lectorat européen. Or, l'auteur ou l'éditeur qui décide d'expliciter ces mots potentiellement ambigus ou incompréhensibles le fait toujours « dans la mesure où il est lui-même conscient de leur caractère régional. » (Thibault, 2006 : 144) En d'autres mots, le portrait que nous ferons de chacun des glossaires en fonction de la nature des particularismes qui s'y trouvent permettra de faire ressortir la représentation du FQ qu'offrent le GQ et le GF, représentation porteuse d'éléments traduisant la conscience linguistique des deux hommes. Par exemple, Beauchemin est-il davantage conscient du caractère régional des particularismes lexématiques (par ex. *bardasser* ou *banc de neige*) que de ceux de nature grammaticale (par ex. *lancer par la tête* ou *se rendre*) ou encore de statut (par ex. *dépense* ou *nanane*)? Et qu'en est-il de Picollec? Relève-t-il les divers particularismes linguistiques dans les mêmes proportions que le fait Beauchemin?

À l'instar de Poirier (1995), nous sommes d'avis que le fait de classer les particularismes constitue en soit une forme d'analyse et « qu'un bon classement est déjà un début d'explication. » (Poirier, 1995 : 15) Par exemple, le simple fait d'observer que les glossaires sous-représenteraient ou surreprésenteraient une catégorie par rapport à l'importance relative des particularismes de cette même catégorie dans le roman serait révélateur d'une représentation du FQ.

particularismes retenus, notamment en consultant de nombreux ouvrages de référence du FQ (*Usito*, *ILQ*, *DHFQ*, *GPFC*, *Bélisle*, etc.) comme du FrR (*PRob*, *PLar*, *Littre*, *TLFI*, etc.).

4.1 La composition de la nomenclature

4.1.1 Axe synchronique

Selon Poirier (1995), les québécismes lexicaux peuvent être subdivisés en différentes catégories en fonction de la nature de la différence avec le FrR, en synchronie. Nous les présentons dans le tableau 4, où elles sont accompagnées d'une définition ainsi que de quelques exemples tirés des glossaires à l'étude.

Tableau 4 – Québécismes lexicaux selon l'axe synchronique (d'après Poirier, 1995)

Type de québécismes	Définition sommaire	Exemples du corpus
Lexématique	Mot de forme simple ou complexe qui « n'existe pas dans le FrR » (p. 32)	<i>bardasser</i> « Faire du bruit, du tapage, notamment pour exprimer de la colère, de la frustration » (<i>Usito</i>) <i>banc de neige</i> « amoncellement de neige qui se forme sous l'effet du vent ou par suite d'un travail de déneigement » (<i>Usito</i>)
Sémantique	Mot qui « existe dans le FrR, mais avec un ou d'autres sens » (p. 34)	<i>cabochon</i> « Personne qui manque d'intelligence, de jugement » (FQ, <i>Usito</i>) et « Pierre fine ou précieuse polie, mais non taillée en facettes; clou à tête décorée » (FrR, <i>PRob.</i>)
Grammatical	Mot qui « existe dans le FrR, mais [qui] présente un comportement original [q]uant au genre ou au nombre [...], [q]uant à sa catégorie grammaticale [...] [ou] [q]uant à sa construction [...] » (p. 35)	<i>lancer par la tête</i> (FQ) et <i>lancer à la tête</i> (FrR) <i>rendre (se)</i> (en absolu en FQ) et <i>se rendre quelque part</i> (FrR)
Phraséologique	« locution ou expression originale » du FQ (p. 35)	<i>passer la nuit sur la corde à linge</i> « passer une mauvaise nuit; ne pas dormir (<i>Usito</i>) <i>parler à travers son chapeau</i> « parler en l'air; parler à tort et à travers » (<i>Usito</i>)

De statut	Mot qui « existe dans le FrR (même forme et même sens », mais [qui] n'occupe pas la même situation de fait qu'en FrR, parce qu'il présente une particularité originale touchant : le registre d'emploi [...], la fréquence relative [...], la connotation [...] » (p. 36)	<i>dépense</i> « endroit où l'on range les provisions de nourriture. » Rem. Emploi sorti de l'usage en France (<i>Usito</i>) <i>nanane</i> « friandise » Fam. (FQ, <i>Usito</i>) ou vx <i>nanan</i> (FrR)
Québécoismes formels ³⁶	Mot dont l'originalité repose sur sa forme par rapport au FrR : traits phonétiques, de morphologie, de syntaxe, et même de simple graphie (orthographe, habitudes typographiques)	<i>parfa</i> vs <i>parfait</i> <i>spécialisse</i> vs <i>spécialiste</i>

Le tableau 5 montre que près de la moitié (92/211 ou 43,7 %) de tous les particularismes linguistiques relevés dans le texte (L) sont de nature lexématique, suivis d'assez loin par les québécoismes phraséologiques et sémantiques (42/211 ou 19,9 % dans les deux cas). Les autres catégories sont assez faiblement représentées avec 10,9 % pour les particularismes de statut (23/211) et 2,8 % pour les particularismes grammaticaux (6/211) de même que pour les particularismes formels (6/211).

Tableau 5 – Proportion des catégories de particularismes consignés dans le GQ et dans le GF par rapport à la proportion des mêmes catégories dans la liste (L)

Types de particularismes	L		GQ		GF	
	n	%	n	%	n	%
Lexématique	92	43,7 %	49	59,8 %	71	46,1 %
Sémantique	42	19,9 %	19	23,2 %	31	20,1 %
Grammatical	6	2,8 %	0	0,0 %	6	3,9 %
Phraséologique	42	19,9 %	10	12,2 %	29	18,8 %
De statut	23	10,9 %	1	1,2 %	13	8,4 %

³⁶ Cette catégorie ne fait pas partie de la grille de Poirier à proprement dit, mais fait écho au principe mentionné par Poirier lui-même à l'effet « qu'on pourrait évidemment imaginer une grille plus large, incorporant les faits de phonétique, de morphologie, de syntaxe, et même de simple graphie (orthographe, habitudes typographiques) [...] ». » (Poirier, 1995 : 15)

Formel	6	2,8 %	3	3,7 %	4	2,6 %
TOTAL	211	100,0 %	82	100,0 %	154	100,0 %

Quant à lui, le tableau 6 présente le degré de prise en charge du corpus (L) par chacun des glossaires. Les chiffres présentés dans le tableau sont repris dans chacune des parties consacrées à l'analyse des types de particularismes.

Tableau 6 – Proportion de particularismes relevés dans le GQ et dans le GF par rapport aux unités de la liste (L)

Types de particularismes	L	GQ		GF	
	n	n	%	n	%
Lexématique	92	49	53,3 %	71	77,2 %
Sémantique	42	19	45,2 %	31	73,8 %
Grammatical	6	0	0,0 %	6	100 %
Phraséologique	42	10	23,8 %	29	69,0 %
De statut	23	1	4,3 %	13	56,5 %
Formel	6	3	50,0 %	4	66,7 %
TOTAL	211	82	38,9 %	154	73,0 %

4.1.1.1 Particularismes lexématiques

Du côté des particularismes lexématiques, le GF a pris en charge 77,2 % du corpus par rapport à 53,3 % pour le GQ. Des 22 ajouts au GF se trouvent des lexèmes comme *auto-patrouille*, *banc de neige*, *chum*, *magasiner* et *niaiseux*. De plus, parmi la vingtaine d'unités présentes dans la liste (L) mais n'ayant été prises en charge ni par le GQ, ni par le GF, se trouvent des particularismes comme *coffre à gants*, *dessouffler*, *feu sauvage* et *lunettes fumées*. Comme il y a près d'un particularisme sur deux relevés dans le texte qui est de nature lexématique, il est logique que ce soit dans cette catégorie que se trouve le plus grand nombre de particularismes consignés autant par Beauchemin que par Picollec. À cet égard, le GQ est constitué de 59,8 % de particularismes lexématiques, le GF en est constitué de 46,1 %, alors que la liste de ce type de particularismes relevés dans le texte en est constituée de 43,7 %. Il semble donc y avoir une légère surreprésentation de ce type de particularismes dans le GQ.

4.1.1.2 Particularismes sémantiques

La catégorie des particularismes sémantiques a été prise en charge à hauteur de 45,2 % dans le GQ contre 73,8 % dans le GF. Ce sont donc 11 unités (soit 26,2 % des particularismes sémantiques qui apparaissent dans le roman) qui n'ont pas été consignés aux glossaires. 19 unités ont été consignées au GQ et 12 autres ont été ajoutées au GF comme *blonde*, *chaudron*, *copie* et *fournaise*. Parmi les 11 particularismes de la L non consignés se trouvent, entre autres, *carré*, *fort*, *plancher* et *borne-fontaine*. La proportion de ce type de particularismes est à peu près la même dans la liste que nous avons établie (19,9 % de la liste est constituée de particularismes sémantiques), dans le GQ (23,2 % du GQ est constitué de ce type de particularisme) et dans le GF (20,1 % du GF est constitué de particularismes sémantiques).

4.1.1.3 Particularismes grammaticaux

La prise en charge de ce type de particularismes est nulle dans le GQ (0,0 %) et complète dans le GF (100 %). Si Beauchemin ne relève aucun particularisme grammatical dans son glossaire, Picollec a relevé les six unités présentes dans le texte comme *lancer par la tête* (*lancer à la tête* = FrR) ou *rendre (se)* (en absolu en FQ; *se rendre quelque part* en FrR). En ce qui a trait à la représentativité des glossaires par rapport aux éléments présents dans le texte, le GQ sous-représente ce type d'unité (avec 0,0 %) et le GF est constitué de 3,9 % de particularismes grammaticaux dont la catégorie représente 2,8 % de la liste des particularismes relevés dans le texte.

4.1.1.4 Particularismes phraséologiques

En ce qui a trait aux particularismes phraséologiques, Picollec en a ajouté un nombre assez important par rapport au GQ (19 ajouts, soit un total de 69,0 % de prise en charge du corpus par le GF par rapport à seulement 23,8 % pour le GQ). Ce sont au total 29 expressions ou locutions québécoises que Beauchemin laisse de côté, mais que Picollec ajoute au GF, comme *creux de lui-même (du plus)*, *couche aux fesses (la)*, *parler à travers son chapeau* ou *mal pris (être)*, alors que le texte en présente 13 autres, comme *se fendre le cul*, *prendre son trou*, *faible de la cabane (être)* et *fou comme de la marde (être)*. Ce type de particularismes est légèrement sous-représenté dans le GQ avec 12,2 % alors que la liste tirée du texte est constituée de 19,9 % de particularismes

phraséologiques. Les proportions du GF sont similaires à celles de la L avec 18,8 % pour ce type de particularismes.

4.1.1.5 *Particularismes de statut*

Vient ensuite la catégorie des particularismes de statut (56,5 % de prise en charge du corpus par Picollec contre seulement 4,3 % pour Beauchemin) avec 12 ajouts dans le GF comme *découpure (de journal)* (FQ = courant; FrR = rare) et *diachylon* (FQ = courant; FrR = pharm. et vieux) et 13 autres dans la L comme *chambre de bain* (FQ = mod.; FrR = vieux ou régional), *présentement* (FQ = mod.; FrR = vieux ou régional) et *noirceur* (FQ = mod.; FrR = vieux ou régional). Ici, l'écart important entre la prise en charge du corpus par le GF par rapport à celle du GQ peut s'expliquer par le fait que les emplois de ce genre sont difficiles à repérer, car les dictionnaires ne donnent pas toujours d'indication sur la fréquence d'un mot dans la langue. Il est donc logique que Picollec ait été plus sensible à cela et que son intuition linguistique l'ait ici aidé.

Du côté de la représentativité de chacun des glossaires par rapport à la L, le GQ sous-représente largement les particularismes de statut avec seulement 1,2 % de ce type de particularismes (contre 10,9 % présents dans le texte). Pour sa part, les proportions du GF sont à peu près similaires à celles de la L avec 8,4 % pour ce type de particularismes.

4.1.1.6 *Particularismes formels*

Finalement, en ce qui a trait aux québécismes formels, le GQ relève la moitié (50,0 %) de tous ceux qui apparaissent dans le texte (3/6) alors que le GF en ajoute un seul (4/6) (66,7 %). Dans le GQ, Beauchemin retient les mots *drette*, *marde* et *parfa* qui peuvent poser un problème de décodage parce qu'ils rendent compte de variantes de prononciation différentes de celles utilisées en français de référence. En effet, ils rappellent des traits caractéristiques de la variété québécoise, comme la réalisation de la diphtongue [wa] en [ɛ] (*droit* [drwa] — *drette* [dRɛt]), l'ouverture de /E/ devant /r/ + consonne (*marde* [maRd] — *merde* [mɛRd]) et l'ouverture de /E/ en finale absolue (*parfa* [paRfa] — *parfait* [paRfɛ]) (voir PHONO³⁷). Le GQ et le GF ignorent par contre d'autres traits de prononciation marqués par la graphie dans le texte tels que *cert'nment* (certainement), *mame*

³⁷ PHONO relève du Département des arts et lettres de l'Université du Québec à Chicoutimi et « recense l'essentiel des particularités phonétiques du français parlé au Québec, en tenant compte les variations géographiques, sociales et stylistiques. » (<http://phono.uqac.ca/>)

(madame), *pwette* (poète), *powésie*, *mmmosieur*, *spécialisses* (spécialistes), *Sainte-Viarge* et *scuser* (excuser). Ce type de graphies, qui a pour but de rendre compte de traits phonétiques particuliers, surtout de registre familier, est néanmoins peu fréquent dans le texte. Outre les cas de *marde*, *drette* et *parfa*, certaines variantes phonétiques recensées dans le roman ne sont en rien strictement québécoises comme, par exemple, la réduction du groupe consonantique final (*spécialisses* — *spécialistes*), qui existe notamment dans la variété acadienne de français (cf. Lych, 2000).

Pour ce qui est de Picollec, le seul particularisme formel qu'il ajoute au GF est *trou-de-cul* qu'il glose par « trou-du-cul », une variante morphologique de l'unité du FrR.

Les proportions de particularismes formels sont sensiblement les mêmes dans le GQ (3,7 % du GQ est constitué de particularismes formels), dans le GF (2,6 % du GF est constitué de particularismes formels) et dans le texte (2,8 % de la L est constituée de particularismes formels).

4.1.2 *Axe diachronique*

Passons maintenant au classement des particularismes sur l'axe diachronique de la grille d'analyse proposée par Poirier (1995). Poirier distingue cinq catégories : les archaïsmes, les dialectalismes, les amérindianismes, les anglicismes et les innovations (voir Tableau 7). Nous regroupons toutefois les archaïsmes et les dialectalismes dans une seule et même catégorie. Selon Poirier (1995), la distinction entre ces deux catégories est difficile à établir avec certitude et nous jugeons qu'elle n'est pas pertinente pour notre analyse. En effet, nous cherchons essentiellement à faire ressortir globalement la représentation du FQ qu'offrent le GQ et le GF, notamment en situant les anglicismes par rapport aux autres catégories, en raison de leur place particulière dans l'imaginaire linguistique québécois (cf. Bouchard, 1989). Par ailleurs, aucun mot de notre corpus ne fait partie de la catégorie des amérindianismes.

Tableau 7– Québécoismes lexicaux selon l’axe diachronique (d’après Poirier, 1995)

Type de québécoismes	Définition sommaire	Exemples
Archaïsmes et dialectalismes	Emplois « attesté[s] dans l’histoire du français » (Poirier, 1995 : 38), pour les archaïsmes, ou « attesté[s] seulement dans les dialectes ou les parlers locaux de France » (p. 39), pour les dialectalismes	<i>écrapoutir</i> , mot poitevin et emploi sorti de l’usage en France (<i>Usito</i>) <i>dépense</i> , emploi sorti de l’usage en France (<i>Usito</i>)
Amérindianismes	« emprunt[s] à une langue amérindienne » (p. 40)	Aucun exemple n’a été répertorié dans notre corpus
Anglicismes	« emprunt[s] à l’anglais (direct, par calque, par influence d’ordre sémantique, connotatif, fréquentiel, etc.) (p. 40)	<i>cenne</i> : mot de l’anglais nord-américain signifiant « centième » (<i>Usito</i>) <i>fournaise</i> : l’emploi de <i>fournaise</i> (de l’anglais <i>furnace</i>) est critiqué comme synonyme non standard de <i>chaudière</i> (<i>Usito</i>)
Innovations	« emploi[s] dont l’origine immédiate est le FQ (lexème, sens, trait grammatical, locution, expression ou autre trait caractéristique issu d’une évolution locale » (p. 41)	<i>chienneux</i> « peureux, froussard; paresseux » (<i>Dictionnaire des canadianismes</i>) <i>jasette</i> « conversation, discussion, échange de propos pour le plaisir » (<i>DQA</i>)

Nous sommes conscient que ni Beauchemin, ni Picollec, et encore moins les lecteurs et lectrices, perçoivent les distinctions que nous établissons entre les différents particularismes consignés dans le glossaire, mais nous jugeons pertinent de faire ces distinctions d’un point de vue de la lexicologie québécoise pour ainsi essayer de déterminer la représentation du FQ qui se dégage des deux glossaires. Nous pouvons faire ici un parallèle entre les catégories proposées par Poirier (1995) et celles de québécoismes et de francismes qui, selon le linguiste Conrad Bureau, « n’existent que pour ceux qui réfléchissent à la langue. » (Bureau, 1985 : 148, cité dans Poirier, 1995 : 25)

Afin d'assurer un classement juste et précis, nous avons consulté les mêmes ouvrages de référence du FrR et du FQ dont il a été question précédemment³⁸. Nous avons classé dans la catégorie des archaïsmes et des dialectalismes toute unité dont l'origine est le français de jadis ou un parler régional de France. Par exemple, les mots *plaidoyer*, *picocher* et *tanné* font partie de cette catégorie. Ensuite, nous avons classé dans la catégorie des anglicismes tous les emprunts à l'anglais, qu'il s'agisse d'emprunts directs, sémantiques, phraséologiques, etc. C'est le cas des unités *biscuit-soda* (calque, « probablement de l'anglais *soda biscuit*, *soda cracker* », *Usito*), *gang* (emprunt direct, « mot anglais », *Usito*) ou *payer la traite* (calque, « de l'anglais *to stand somebody a treat* », *Usito*), entre autres. Finalement, les mots qui ont été classés dans la catégorie des innovations sont ceux qui répondent au critère évoqué par Poirier (1995) : « [l]a seule indication (sauf exception) pouvant permettre de classer un emploi parmi les innovations locales en est une négative : l'absence de cet emploi dans les parlers à l'origine du FQ et dans ceux auxquels il a fait des emprunts. » (Poirier, 1995 : 42)

Le tableau 8 montre que la plupart des particularismes employés dans le roman de Beauchemin sont des mots originaux du FQ, c'est-à-dire des innovations québécoises faites à partir du fonds français, et ce, à hauteur de 46,4 % (98/211). Viennent ensuite les mots qui puisent leurs sources dans le vieux fonds français ou dans les parlers régionaux de France, les archaïsmes et les dialectalismes, dans une proportion de 28,0 % (59/211). Puis, les anglicismes représentent 25,6 % (54/211) de tous les particularismes employés dans le texte. Malgré le fait que la catégorie des anglicismes est la plus faiblement représentée dans l'ensemble des particularismes linguistiques employés dans le roman (54 anglicismes sur 211 particularismes), c'est dans cette catégorie que se trouve la plus forte proportion de prise en charge du corpus par Beauchemin (48,1 % de prise en charge pour les anglicismes contre 40,7 % pour les archaïsmes et dialectalismes et 32,7 % pour les innovations). Du côté de la prise en charge des éléments du corpus par Picollec, notons que la plus forte augmentation par rapport au GQ se trouve dans la catégorie des archaïsmes et dialectalismes (augmentation de 37,3 % par rapport au GQ), suivi de près par la catégorie des innovations (augmentation de 35,7 % par rapport au GQ). Quant à elle, la catégorie des anglicismes a connu une augmentation de 27,8 % par rapport au GQ.

³⁸ Nous avons consulté de nombreux ouvrages de référence et banques de données liés au FQ (*Usito*, *ILQ*, *DQA*, *DHFQ*, *GPFC*, *Bélisle*, etc.) comme au FrR (*PROB*, *Littre*, *Dictionnaire de l'Académie*, *TLFI*, etc.).

Tableau 8– Classement des particularismes linguistique sur l’axe diachronique

Types de particularismes	L		GQ		GF	
	n	%	n	%	n	%
Archaïsmes et dialectalismes	59	30,0 %	24	40,7 %	46	78,0 %
Anglicismes	54	25,6 %	26	48,1 %	41	75,9 %
Innovations	98	46,4 %	32	32,7 %	67	68,4 %
TOTAL	211	100,0 %	82	38,9 %	154	73,0 %

4.1.2.1 *Archaïsmes et dialectalismes*

À la lumière de nos résultats, nous voyons qu’un nombre assez important de particularismes présentés dans les glossaires trouvent leurs origines dans le français de jadis ou encore dans les parlers régionaux de France. En effet, nous avons dénombré 59 archaïsmes/dialectalismes dans le roman. De ce nombre, 24 (40,7 %) sont consignés par Beauchemin (p. ex. *botterleau*, *enfirouapé*, *piastre*, *tanné*, etc.), alors que Picollec prend en charge près de 80 % de ces particularismes (46/59 ou 78,3 %) (p. ex. *bardasser*, *dépense*, *nanane*, *peinturer*, etc.). Il est peu probable que Beauchemin et Picollec soient conscients du statut archaïque ou dialectal des mots qu’ils ont consignés dans leur glossaire respectif. Par conséquent, cette information ne nous permet pas d’apporter de nouveaux éléments nous permettant de mieux comprendre la conscience linguistique des deux hommes.

4.1.2.2 *Anglicismes*

Le roman de Beauchemin contient un certain nombre d’anglicismes en plus de présenter des dialogues en anglais. Lorsque ces dialogues se glissent dans le roman, Beauchemin n’a pas cru bon de donner de traduction, alors que Picollec la donne dans des notes de bas de page. Par ailleurs, nos résultats montrent que, proportionnellement, c’est dans la catégorie des anglicismes que Beauchemin a retenu le plus d’éléments (26/54 ou 48,1 % de prise en charge du corpus). Cela montre déjà que cette catégorie est prégnante dans sa représentation du FQ.

Dans le cadre de notre projet, l’intérêt de relever les types d’anglicismes est de différencier ceux dont il est plus facile d’identifier l’origine anglaise par rapport à ceux dont l’origine n’est pas évidente à première vue. Ainsi, certains emprunts à l’anglais peuvent être considérés comme des

anglicismes visibles, car le mot demeure très proche du mot anglais, voire identique. C'est le cas de tous les emprunts appartenant à la catégorie de l'anglicisme intégral, c'est-à-dire tout emprunt direct à l'anglais, qu'il s'agisse d'un seul mot ou d'un groupe de mots (p. ex. *poll*, *gang*, *best buy* ou *cross my heart*), « sans adaptation ou presque³⁹ au système de la langue française » (voir *BDL*, « anglicismes intégraux »). Nous pouvons aussi y inclure l'anglicisme hybride, un mot (ou un groupe de mots) qui constitue « une forme nouvelle en empruntant à l'anglais un mot, forme et sens, auquel on ajoute un élément français » (voir *BDL*, « anglicismes hybrides »). Ce type d'anglicisme est construit soit à partir d'un radical anglais auquel on ajoute une désinence française (p. ex. *fucker* = *fuck* + désinence verbale de l'infinitif *-er* ou *jobine* = *job* + suffixe diminutif féminin *-ine*), soit par emprunt d'un seul des éléments d'un mot composé (p. ex. *comptoir-lunch*). Par contre, les anglicismes syntaxiques, morphologiques⁴⁰ et sémantiques – autrement dit les calques de l'anglais – n'ont pas cette identité anglaise apparente et nous les considérons comme des anglicismes invisibles. Il s'agit de traductions littérales faisant en sorte que la forme anglaise ou le sens anglais est transposé en français ce qui fait perdre, du même coup, son identité anglaise (p. ex. *avoir du trouble* (*to have trouble*), *copie* (*copy*) et *fin de semaine* (*weekend*) sont des anglicismes invisibles).

À la lumière des résultats (voir Tableau 9), il ressort que Beauchemin a consigné à peu près la même proportion de mots ayant une identité anglaise cachée par rapport à ceux ayant une identité anglaise évidente (48,3 % de prise en charge des anglicismes invisibles par rapport à 48,0 % pour les anglicismes visibles). Picollec a ajouté plus d'anglicismes invisibles (24,0 % d'ajouts d'anglicismes visibles contre 31,0 % d'ajouts d'anglicismes invisibles).

³⁹ Étant donné que les anglicismes intégraux qui ont subi une assimilation phonétique (comme *drave* (de l'angl. *drive*)) « se fondent [...] dans la langue et peuvent dès lors se conformer à sa phonétique, à sa morphologie et à son orthographe » (Bouchard, 1989 : 70), ou qui ont « fait l'objet d'une adaptation minimale d'ordre phonétique ou graphique » (v. *BDL* sous « anglicismes intégraux ») comme *bazou*, *draffe*, *waitresse* ou *tévé*, nous avons classé ces cas dans les anglicismes « invisibles ».

⁴⁰ Nous incluons les anglicismes phraséologiques dans les anglicismes morphologiques.

Tableau 9 – Anglicismes visibles et invisibles

Types de particularismes	L	GQ		GF	
	n	n	%	n	% ⁴¹
anglicismes visibles	25	12	48,0 %	18	72,0 %
anglicismes invisibles	29	14	48,3 %	23	79,3 %
TOTAL	54	26	48,1 %	41	75,9 %

Il semble logique que Picollec ait relevé plus d'anglicismes invisibles que Beauchemin. En effet, selon Loubier (2011), « les collectivités française et québécoise se distinguent [...] par les types d'emprunts à l'anglais qu'elles intègrent dans leurs usages. En France, l'emprunt syntaxique, par exemple, est nettement plus rare qu'au Québec. » (Loubier, 2011 : 24) On peut dès lors penser que les anglicismes invisibles (anglicismes syntaxiques, morphologiques, phraséologiques et sémantiques), surprenants pour les Français, passent inaperçus pour le locuteur québécois. À cet égard, la linguiste Henriette Walter remarque que :

Ce qui est frappant, lorsque l'on compare les anglicismes qui se sont infiltrés au Canada face à ceux qui ont été adoptés en France, c'est l'abondance des traductions de l'anglais – ce que les linguistes appellent des calques – [...]. On sera surpris en France (tout en les comprenant parfaitement) par des anglicismes comme *pâte à dents*, calque de *tooth paste* « *pâte dentifrice* », ou comme *papier de toilette*, calque de *toilet-paper* (que l'on nomme plutôt *papier hygiénique* en France). (Walter, 2001 : 229, citée dans Loubier, 2011 : 24)

Malgré le fait que les deux hommes aient consigné tous les deux davantage d'anglicismes invisibles que d'anglicismes visibles, Beauchemin a accordé une plus grande attention que Picollec à ces derniers.

4.1.2.3 *Innovations*

C'est dans la catégorie des innovations que se trouve le plus grand nombre d'unités relevées dans le texte et dans les glossaires. En effet, l'aspect novateur de la variété québécoise de français ressort

⁴¹ Les pourcentages sont obtenus à partir du nombre réel d'anglicismes apparaissant dans le texte de la version française du roman, c'est-à-dire 21 pour les anglicismes visibles et 28 pour les anglicismes invisibles (pour un total de 49) car *skidoo* et *stepette* (angl. visibles) ainsi que *waitresse* (angl. invisible) ont été enlevés du texte de la version française du roman.

clairement de l'analyse qui montre que 98 innovations québécoises sont présentes dans le roman. Parmi celles-ci, 31 unités sont relevées par Beauchemin, par exemple *bidous*, *comme de l'eau*, *fafouin*, *fripe (rien que sur une)*, *maganer*⁴², *minoune*, *passer la nuit sur la corde à linge*, *snoreau* ou *soincer* et 36 autres sont ajoutées par Picollec, par exemple *banc de neige*, *bois franc*, *cochonner*, *crotté*, *jasette*, *lancer par la tête*, *morver (laisser son nez)*, *niaiseux*, *stationner son auto* et *voir la face (te)*. Parmi les 32 autres innovations employées dans le roman, mais non consignées aux glossaires, on trouve par exemple *borne-fontaine*, *écoeurant*, *enfant de chienne*, *feu sauvage*, *lunettes fumées*, *mousse à barbe* et *porte-journaux*.

4.1.3 *Particularismes transparents*

À la suite des différents constats faits dans les sections précédentes, une question demeure : les particularismes linguistiques employés dans *L'enfirouapé* présentent-ils tous le même degré de difficulté de compréhension pour un lecteur étranger? Il nous semble ici pertinent d'identifier les particularismes qui sont moins susceptibles de poser un problème de décodage au lectorat francophone hors Québec. À cet égard, Poirier (1995) affirme que « la plupart des québécismes lexicaux, même s'ils peuvent être perçus comme tels par les Français, ne provoquent aucune réaction de leur part et, partant, n'attireront pas [non plus] l'attention des Québécois en raison du fait que le sens en est clair. » (Poirier, 1995 : 24)

Parmi les québécismes répertoriés au GQ et au GF, tous ne présentent pas les mêmes difficultés de décodage. Nous avons choisi de nommer *particularismes transparents* les particularismes compréhensibles pour un lecteur étranger. Nous employons cette appellation en nous inspirant du concept de « transparence linguistique », concept largement employé dans le domaine de la didactique des langues secondes et étrangères. La transparence linguistique se définit comme « l'intelligibilité immédiate d'un mot inconnu de la langue L2 en raison d'une identité morpho-sémantique (partielle) avec un mot connu (ou plusieurs mots connus) de la langue L2 ou d'autres langues (L1, L3, L4...). » (Hausmann, 2002 : 449) Le même raisonnement s'applique à des mots appartenant à des variétés différentes d'une même langue.

⁴² On pourrait penser à première vue que *maganer* est un archaïsme, mais il s'agit plutôt d'une innovation québécoise d'un mot d'un ancien parler du sud-ouest de la France qui l'aurait emprunté au francique *maidanjan* « mutiler, estropier » (cf. *Usito*, *TLFI*).

La notion de transparence linguistique rappelle certaines observations faites par Poirier (1995) au sujet de l'intelligibilité des particularismes québécois pour des francophones hors Québec. En effet, Poirier affirme qu'un bon nombre de particularismes québécois :

[...] sont compréhensibles pour un étranger [...] a) soit parce que les mots appartiennent à des familles connues ou obéissent à une morphologie qui en explique le sémantisme [...]; b) soit parce que la façon de dire ne constitue qu'une variante d'une unité française, ce qui est un cas très fréquent [...]; c) soit parce que les images évoquées sont évidentes ou que le contexte éclaire le sens des mots [...]; d) soit encore parce que les particularités ne sont identifiables que par l'étude des grands ensembles, que par la comparaison de nombreux énoncés [...]. (Poirier, 1995 : 24)

Nous avons revu, en fonction des critères énumérés par Poirier (1995), tous les particularismes consignés aux deux glossaires ainsi que ceux que nous avons relevés dans le texte en fonction de leur degré de transparence.

Le tableau 10 montre que 39,3 % (83/211) de tous les particularismes linguistiques relevés dans le roman peuvent être considérés comme transparents (p. ex. *banc de neige*, *beigne*, *entendre à rire*, *mitaine*, *morver* (*laisser son nez*), *patte de meuble*, *plancher*, etc.), ce qui est considérable. En d'autres mots, près de 2 mots sur 5 ne risquent pas de poser de problème de décodage pour un lecteur non-qubécois. Parmi ces 83 unités, 13,3 % (11/83) sont consignés par Beauchemin alors que Picollec en consigne 51,8 % (43/83)

En ce qui concerne la représentativité des particularismes transparents dans chacun des glossaires, ce sont 13,4 % (11/82) des particularismes transparents qui constituent la nomenclature du GQ et 27,9 % (43/154) qui constituent celle du GF.

Tableau 10 – Particularismes transparents présents dans la L, le GQ et le GF

	L		GQ		GF	
	n	%	n	%	n	%
Particularismes transparents	83	39,3 %	11	13,4 %	43	27,9 %
Particularismes non transparents	128	60,7 %	71	86,6 %	111	72,1 %
Total	211	100,0 %	82	100,0 %	154	100,0 %

Nous avons vu précédemment que Picollec a ajouté 72 particularismes linguistiques au GF. Parmi ceux-ci, 43 mots (soit 59,7 %) peuvent être considérés comme transparents. Dans le cas du GQ, seulement 13,4 % (11/82) des particularismes linguistiques pouvaient être considérés comme tels. De prime abord, on pourrait penser que Beauchemin ne perçoit pas aussi bien l'originalité du lexique québécois. En effet, comme le rappelle Poirier, tout « Québécois instruit, même celui qui voyage régulièrement en France, n'a qu'une perception limitée des emplois lexicaux qui le caractérisent comme francophone du Québec. » (Poirier, 1995 : 23) Ainsi, les mots qui se retrouvent dans le roman font partie de la langue d'usage de Beauchemin. Mais Beauchemin aurait peut-être aussi misé sur le caractère transparent et compréhensible d'une bonne partie des particularismes qu'il n'a pas relevés. En 2006, en entretien, Beauchemin critiquait le glossaire de *L'entourloupé* qu'il jugeait trop long :

Mais à y repenser, je le trouve un peu trop long [le glossaire proposé par Picollec]. L'inconvénient, lorsqu'il s'agit d'une œuvre littéraire accompagnée d'un glossaire, l'inconvénient d'un glossaire trop, très abondant en tout cas, c'est que ça risque de donner une image, ça risque d'effrayer le lecteur, ça risque de folkloriser l'œuvre. Vous savez, le français québécois n'est pas l'acadien, l'acadien du 19^e siècle quand même, et la plupart des mots qui sont dans le glossaire, le sens de la plupart des mots qui se trouvent dans le glossaire est, en général, clarifié par le contexte. (Lachapelle, 2006a)

Nous avons vu dans le chapitre précédent que Picollec dit avoir noté en marge toutes les tournures qu'il juge inhabituelles et les avoir fait valider par des amis québécois (dont Chrystine Brouillet), pour ensuite constituer son glossaire qui allait contenir, selon lui, « tout ce qui est supposé inconnu des Européens. » (Lachapelle, 2005d) À cet égard, sa sélection frise parfois l'hypercorrection, contenant des différences mêmes mineures entre le FQ et le FrR. Picollec aurait ainsi relevé, malgré

la clarté de certaines unités, des particularismes tels *trou-de-cul* (FrR = *trou-du-cul*), *patte de meuble* (FrR = *pied de meuble*), *tirer une chaise* (FrR = *avancer une chaise*), *louer un camp* (FrR = *louer un chalet*) ou *plume* (FrR = *stylo*), qui illustrent davantage le caractère exotique de la langue d'écriture, rappelant le « style débridé [qui] évoque soit Rabelais soit Alexandre Dumas. » (Beauchemin 1985b : 4^e de couverture) Ce faisant, l'éditeur aurait tenté de piquer la curiosité du lectorat européen.

4.1.4 Statut sociostylistique des particularismes linguistiques

Passons maintenant à l'analyse des particularismes utilisés dans *L'enfirouapé* en fonction de l'aspect social de la langue, c'est-à-dire en fonction du registre d'emploi auquel appartient chacun d'entre eux. Nous avons opté pour un classement simple, basé sur le caractère marqué ou non marqué des particularismes d'un point de vue sociostylistique. Nous avons établi ces deux catégories à partir des marques que donnent les ouvrages de référence que nous avons consultés⁴³. Pour les particularismes qui sont absents des ouvrages consultés, nous avons nous-mêmes mis une marque afin de les classer dans la catégorie appropriée. Pour ce faire, nous nous sommes basé sur divers corpus (*Eureka*, *Google livres*, etc.) pour voir dans quels contextes les mots étaient employés. Par ailleurs, dans le cas où les ouvrages de référence ne concordent pas (un ouvrage donne une marque, alors qu'un autre n'en donne pas), nous penchons toujours pour celui qui donne une marque. Ces cas de figure sont au nombre de huit. Par exemple : *baquet* est marqué comme « péjoratif » dans le *Dictionnaire des canadianismes* de Gaston Dulong alors que ni le *Dictionnaire de la langue française au Canada* (Bélisle), ni le *GPFC* ne donne de marque pour ce mot. Les particularismes dont nous n'avons trouvé la trace dans aucun ouvrage de référence sont au nombre de neuf et nous les classons tous comme marqués en accord avec les critères mentionnés précédemment.

⁴³ Les ouvrages consultés sont *Usito*, *Dulong*, *DQA*, *DFP*, *Bélisle*, *BDLP* et *Multi*. Nous avons regroupé dans la catégorie des particularismes marqués tous ceux qui étaient accompagnés d'une marque tel que « vulg. », « fam. », « péj. », etc. alors que les particularismes non-marqués sont ceux qui n'ont reçu aucun marquage sociostylistique. Nous ne faisons donc pas référence aux marques chronolectales ou topolectales telles que « vx », « plais. » ou « rég. » ici.

Tableau 11 – Statut sociostylistique des particularismes linguistiques

Marquage sociostylistique	L	GQ		GF	
	n	n	%	n	%
marqués	141	68	48,2 %	106	75,2 %
non marqués	70	14	20,0 %	48	68,6 %
TOTAL	211	82	38,9 %	154	73,0 %

Autant Beauchemin que Picollec relèvent et consignent des particularismes qui, d'un point de vue social, sont davantage marqués vers le bas⁴⁴, que de particularismes non-marqués. Le GQ présente une quantité importante de mots connotés négativement, ce qui contribue à donner du FQ l'image d'une langue truffée d'anglicismes (pour la plupart critiqués), de vulgarités ou de tournures populaires. Consciemment ou inconsciemment, Beauchemin semble perpétuer une image peu reluisante de la variété québécoise de français, image à laquelle les Québécois sont habitués. En effet, cela a été observé lors d'enquêtes linguistiques, dont celles de Remysen (2004), au cours desquelles il a été montré qu'« [...] une bonne partie des participants adhère ainsi à l'idée selon laquelle la majorité des québécismes relèvent avant tout du registre familial. » (Remysen, 2004 : 26)

Picollec relève de la même manière des particularismes connotés négativement (p. ex. *chum*, *crotté*, *niaiseux*, etc.) mais il ne s'arrête pas là. Alors que seulement 20 % de ces particularismes non-marqués sont consignés dans le GQ (14/70), Picollec consigne près de 70 % des particularismes (48/70), ce qui équivaut à une augmentation de 50 % par rapport au GQ.

À la suite de ces constats, il nous paraît pertinent de nous pencher sur l'utilisation particulière de ces particularismes dans le roman, dans la narration ou dans les dialogues. Nous tenterons ainsi de voir qui, du narrateur des personnages ou de toutes ces « voix », emploie davantage de particularismes.

⁴⁴ Nous entendons par « registres marqués vers le bas » les registres vulgaire, populaire, très familier et familier. Nous incluons également les éléments qui sont connotés péjorativement. Par ailleurs, nous n'incluons pas les anglicismes dans le regroupement des registres marqués vers le bas, à moins que ceux-ci ne soient à la fois anglicismes et vulgaires, populaires ou familiers ou qu'ils soient considérés comme des « anglicismes critiqués » dans les ouvrages de référence.

4.1.5 Utilisation des particularismes dans le texte

Lorsqu'on regarde ce qui a été laissé de côté par Beauchemin et qui a été repris par Picollec (voir Tableau 12), on voit que l'éditeur français a ajouté au GF les mots qui sont employés surtout dans la narration. En effet, les emplois venant exclusivement de la narration sont pris en charge à hauteur de près de 70 % par Picollec (69,8 %) contre à peine 30 % pour Beauchemin (30,2 %). Ce dernier a donc puisé largement dans les dialogues pour repérer les particularismes à retenir dans son glossaire.

Tableau 12– Utilisation des particularismes linguistiques

Utilisation dans le texte	L	GQ		GF	
	n	n	%	n	%
Dialogues seulement	125	58	46,4 %	95	76,0 %
Narration seulement	63	19	30,2 %	44	69,8 %
Dialogues et narration	23	5	21,7 %	15	65,2 %
Total	211	82	38,9 %	154	73,0 %

Selon Beauchemin, son glossaire ne se voulait pas exhaustif et par conséquent, tout ce qui aurait dû ou pu s'y trouver ne s'y trouve pas nécessairement. La majorité des particularismes que l'auteur identifie relèvent de la langue de ses personnages, alors qu'il semble se montrer plus clément à l'endroit du narrateur. En 2006, Beauchemin reconnaissait que « c'est essentiellement dans les dialogues qu'on retrouve, [qu'] on trouve beaucoup de québécoismes » (Lachapelle, 2006a), à cause des origines populaires de la plupart de ses personnages. Cela renvoie au fait que ces particularismes relèvent essentiellement des registres marqués négativement. C'est donc cette conception du *québécoisme* que Beauchemin a en tête lors de l'entretien, puisque aussitôt le mot prononcé, Beauchemin établit le parallèle avec l'origine populaire des ses personnages.

4.2 La description des particularismes linguistiques

Passons maintenant à l'analyse des informations données sur les particularismes linguistiques qui composent la nomenclature des glossaires québécois et français. Ces informations touchent essentiellement au type de définition qu'on trouve dans le GQ et dans le GF (périphrase ou synonyme), aux différentes marques d'usage employées par Beauchemin et par Picollec (populaire,

vulgaire, etc.) ainsi qu’au statut (sociostylistique – marqué ou non marqué – et géographique – régional ou non) du métalangage utilisé pour définir les entrées consignées aux deux glossaires.

Avant de présenter les informations dont il vient d’être question, nous pensons qu’il est pertinent de présenter rapidement les cas où, pour une même entrée, les définitions diffèrent d’un glossaire à l’autre.

4.2.1 Différences entre définitions du GQ et du GF

Les définitions⁴⁵ du GQ, qu’il s’agisse de périphrases ou de simples synonymes, ont été reprises textuellement dans le GF à hauteur de 92,8 % (88/95). Seulement six définitions ont été modifiées dans le GF (voir Tableau 13).

Tableau 13 – Différences entre définitions du GQ et du GF

Entrée (GQ + GF)	Définition GQ	Définition GF
<i>compagnie de finance</i>	« institution qui perçoit pour le compte d’un autre, à des taux d’intérêts élevés, les versements dus sur un article vendu à tempérament »	« institution qui prête à des taux d’intérêt élevés »
<i>fourrer</i>	« vulg. forniquer; flanquer (la volée); rouler, tromper »	« vulg. forniquer, baiser, flanquer (la volée); rouler, tromper »
<i>joseph (être)</i>	« être vierge »	« être puceau »
<i>papermanne</i> (GQ) <i>paparmane</i> (GF)	« pastille de menthe »	« bonbon à la menthe (peppermint) »
<i>poll</i>	« angl. bureau de votation »	« angl. bureau de vote »
<i>snoreau</i>	« individu plus ou moins vil »	« individu plus ou moins vil, saligaud »

Picollec a retravaillé certaines définitions tantôt en précisant l’équivalent sémantique (*snoreau* et *fourrer*), tantôt en enlevant des éléments qu’il jugeait probablement superflus (ou ironiques?) afin de simplifier la définition ou de la rendre plus neutre (*compagnie de finance*), tantôt en changeant

⁴⁵ Nous entendons par *définition* « l’énoncé qui est (ou se veut) synonyme de l’entrée et qui peut être considéré comme informant sur son contenu. Cet énoncé est généralement une périphrase de l’entrée, mais parfois un synonyme au sens strict (mot). » (Rey-Debov, 1970 : 19)

certaines mots du métalangage (pour *joseph (être)*, *papermanne/paparmane*, *poll*) qui ne font pas partie de son usage, c'est-à-dire de l'usage hexagonal du français.

Nous constatons donc que très peu d'éléments tirés du GQ ont été retravaillés dans le GF. Regardons maintenant l'ensemble des deux glossaires afin de faire ressortir les choix qui ont été faits par Beauchemin et par Picollec dans le traitement des mots composant leur glossaire respectif.

4.2.2 Définition : périphrase ou synonyme

Nous avons classé les équivalents sémantiques en fonction de leur composition, c'est-à-dire s'ils sont définis à partir d'une définition périphrastique (p. ex. *baquet* « homme gros et court ») ou d'un équivalent synonymique (p. ex. *cave* « imbécile » (terme unique) ou *l'affaire est tighedou* « l'affaire est dans le sac » (syntagme dans le cas des locutions)). Dans les cas où il était plus difficile de savoir si une définition était une périphrase ou un synonyme, nous nous sommes demandé si, dans un premier temps, le particularisme était un lexème simple ou complexe. Dans le cas d'un lexème simple, si un synonyme était disponible, mais que l'équivalent sémantique proposé dans le glossaire était un syntagme, nous déterminions alors qu'il s'agissait bel et bien d'une définition périphrastique. Par exemple, le GQ définit *stepette* par « pas de danse » alors que « gambade » ou « galipette » (voir *PRob*) étaient disponibles comme synonymes et le GF définit *cochonner* par « faire un tour de cochon », alors que « couillonner » était disponible (voir *PRob*).

Dans le GQ, plus de quatre définitions sur cinq (66/81 ou 81,5 %) consistent en un équivalent synonymique alors que les autres (15/81 ou 18,5 %) consistent en une définition périphrastique. Dans le GF, les proportions sont similaires avec 84,4 % (130/154) des définitions qui consistent en un équivalent synonymique alors que les 15,6 % restant (24/154) consistent en une définition périphrastique. Tant Beauchemin que Picollec auraient préféré les synonymes aux périphrases, comme le veut l'usage dans la pratique lexicographique (cf. Thibault, 2006).

Tableau 14 – Définition périphrastique ou synonymique des particularismes linguistiques

	GQ		GF	
	n	%	n	%
Définition périphrastique	15 ⁴⁶	18,5 %	24	15,6 %
Définition synonymique	66	81,5 %	130	84,4 %
Total	81		154	

Nos recherches ne nous ont pas permis de justifier davantage l’emploi de la synonymie, mais on peut penser que le souci d’économie ait guidé l’auteur et l’éditeur, qui ne sont ni linguistes, ni lexicographes. Le synonyme est aussi plus clair pour le lecteur qui y trouve alors un usage qu’il pourrait utiliser lui-même (p. ex. *chienneux* → « peureux »; *écrapoutir* → « écabouiller », etc.).

Par ailleurs, le fait que ces glossaires accompagnent une œuvre littéraire a également pu jouer dans le choix des définitions, l’objectif étant d’aider le décodage des mots, sans avoir à fournir plus de détails. Les éditions commerciales d’œuvres littéraires contiennent rarement des appareils critiques très développés, la simplicité et la sobriété étant plutôt de mise dans de tels cas, quoi qu’en disent de nombreux linguistes et lexicographes (Juneau 1978; Chambon 2006; Thibault 2006), comme nous l’avons vu dans le premier chapitre de notre mémoire.

Certaines définitions en apparence périphrastique ne consistent en réalité qu’en un synonyme précédé de « sorte de + synonyme » et « équivalent de + synonyme » (*beigne*, *flacoter* et *mettre*) (voir Tableau 15). D’autres sont de véritables périphrases où on a « sorte de + périphrase » (*biscuit-soda* et *botterleau*). En effet, si ces définitions avaient été composées à partir d’un synonyme⁴⁷, on aurait plutôt eu « sorte de cracker » (voir *cracker* dans *PRob*) pour *biscuit-soda* et « sorte de godillot » (voir *godillot* dans *PRob*) pour *botterleau*. L’usage de ces termes (*sorte de...* et *équivalent de...*) peut être comparé à l’usage des jointures (*c’est-à-dire*, *comme on appelle ici*, *en terme de*, etc.) dont il a été question dans le chapitre 2. On peut cependant observer dans les trois

⁴⁶ Le cas de *skidoo* n’a pas été inclus ici, car il est défini à la fois à partir d’une définition synonymique et d’une définition componentielle. Il s’agit du seul cas de ce genre dans les deux glossaires. *Skidoo* : « motoneige, petit véhicule motorisé à chenilles appelé quelques fois en France (“scooter des neiges”) » Nous reviendrons sur ce cas unique plus loin dans le texte.

⁴⁷ Nous ne tenons pas compte ici des registres d’emploi des particularismes et de leur équivalent sémantique.

premiers cas présentés ci-dessus (*beigne*, *biscuit-soda* et *botterleau*) que la jointure *sorte de...* a pour effet de mettre l'accent sur le référent plus que sur le signe linguistique comme si Beauchemin indiquait que l'emploi de ces mots était nécessaire pour nommer une réalité plus ou moins propre au Québec, alors que ce n'est pas le cas.

En ce qui a trait aux deux autres cas, la jointure *équivalent* indique clairement une distance entre deux signes renvoyant à un référent commun. Même si Beauchemin ne suit pas de programme lexicographique précis, il est néanmoins intéressant de noter que dans la tradition lexicographique, on parle de « synonymie entre différentes unités linguistiques de la même langue et [d']équivalence entre celles de langues différentes. » (Seppälä, 2004 : 24) En effet, alors que le GPFC donne « clapoter » comme définition synonymique de *flacoter*, Beauchemin assume pleinement ce terme en usage dans la langue du Québec et donne l'équivalent dans la langue « de la France ». Le cas de *mettre* : « équivalent littéral de foutre » est similaire. Ici, Beauchemin voit probablement « foutre » comme un équivalent hexagonal, malgré le fait que le *PROB* donne *foutre* comme vieilli et trivial dans le sens de « avoir une relation sexuelle ». Bien que ces cas soient peu nombreux dans le glossaire, ils illustrent bien cette « reterritorialisation du français par un certain vernaculaire québécois » (Gauvin 2005 : 19) où l'auteur décide de faire ressortir des mots propres à sa langue en les présentant sur un même pied d'égalité que la langue consacrée. Les tournures *sorte de* et *équivalent* ont alors pour effet d'appeler le sens de « variété » et d'affirmer que la variété québécoise de français est une sorte de français tout à fait équivalent à la variété française de français, c'est-à-dire qui a la « même valeur qualitative » (voir *équivalent* dans *Usito*).

Tableau 15 – « Sorte de ... » ou « équivalent de ... »

Entrée	Glossaire	Définition
<i>beigne</i>	GQ	« sorte de beignet »
<i>biscuit-soda</i>	GQ	« sorte de biscuit sec »
<i>botterleau</i>	GQ	« sorte de grosse chaussure de cuir »
<i>flacoter</i>	GQ	« équiv. de clapoter »
<i>mettre</i>	GQ	« équivalent littéral de foutre »

4.2.3 Commentaires métalinguistiques

L'analyse du corpus nous a permis d'identifier quelques cas où Beauchemin et Picollec ont eu recours à des commentaires métalinguistiques afin de donner des informations supplémentaires au sujet de certains mots en FQ. Le tableau 16 présente tous les cas répertoriés dans le GQ et le GF.

Le GQ présente des informations qui sont assurément destinées aux lecteurs étrangers. Les quatre cas répertoriés au glossaire québécois offrent au lecteur des informations qui vont au-delà du fonctionnement des mots employés dans le contexte du roman. Par exemple, le syntagme *un verre de draffe* n'apparaît pas dans le roman et semble être présent dans la définition simplement pour expliquer que ce mot peut être utilisé seul, comme on pourrait dire *une bière* au lieu de *un verre de bière*, mais pas *un vin* au lieu de *un verre de vin*. Ensuite, Beauchemin et Picollec semblent avoir voulu informer les lecteurs européens francophones des nuances qui existent entre certains mots que partagent le FQ et le FrR. En indiquant que *gang* est féminin au Québec, Beauchemin établit une distance par rapport à ce même mot qui est masculin en FrR. Pour sa part, Picollec indique que le verbe *peinturer* n'est pas synonyme de *peindre* lorsqu'il est question de colorer ou de couvrir une surface de peinture comme c'est le cas en FrR. Finalement, Beauchemin donne quelques explications morphologiques. D'abord lorsqu'il indique que le mot *parties* n'est en réalité que le pluriel de *party* (indiquant ici implicitement les principes de flexion de l'anglais pour les mots se terminant en *-y* qui donnent *-ies* au pluriel), ensuite lorsqu'il définit *parfa* comme étant la déformation de *parfait*. En fait, l'auteur n'est pas allé plus loin dans ce cas, mais il aurait pu expliquer que cet aspect phonétique (ouverture de [ɛ] en finale absolue) est fréquent dans la langue populaire au Québec (voir PHONO).

Tableau 16 – Commentaires métalinguistiques

Entrée	Glossaire	Définition (commentaire métalinguistique)
<i>draffe</i>	GQ	« bière en fût (un verre de draffe ou en abrég.: une draffe) »
<i>gang</i>	GQ	pop. et non péj. Mot fém. au Québec « bande »
<i>parties</i>	GQ	« pluriel de party , [...] partie, fête »
<i>parfa</i>	GQ	« déform. de parfait »
<i>peinturer</i>	GF	« peindre (les murs, etc., mais pas une œuvre d'art) »

Nous avons répertorié deux autres cas dans le GQ (aucun dans le GF) où Beauchemin aurait pu faire des commentaires métalinguistiques. En effet, le GQ consigne le substantif *bidous*, au pluriel, mais donne comme équivalent « argent », au singulier. Bien que l'équivalent sémantique soit juste, il ne permet pas au lecteur étranger d'apprendre que ce mot est presque toujours employé au pluriel, donc inusité au singulier, au Québec (voir *BDLP*, *Bélisle* et *DQA*). Un cas similaire est celui de *gosse*, où le GQ n'indique pas que ce mot est souvent au pluriel (voir *DQA*), et qu'il est féminin au Québec dans le sens de « testicule ».

4.2.4 Marques lexicographiques

Avant de nous pencher au métalangage utilisé dans les définitions des particularismes consignés au GQ et au GF, portons un regard sur les marques qui ont été employées dans les glossaires et faisons ressortir l'image que ces marques donnent des particularismes qui ont consignés par les deux hommes. Rappelons que nous avons observé une proportion de mots « marqués » d'un point de vue sociostylistique de 82,9 % (68/82) dans le GQ et de 68,8 % (106/154) dans le GF.

Sur les 82 particularismes linguistiques figurant au glossaire de *L'enfirouapé*, 20 ont reçu une marque d'usage (20/82 ou 24,4 % des cas), alors que sur les 154 particularismes linguistiques consignés au GF, 28 sont accompagnés d'une marque sociostylistique (28/154 ou 18,2 % des cas). Les marques qui apparaissent dans le GQ sont : « vulgaire » (6 cas), « populaire » (9 cas) et « anglais »⁴⁸ (5 cas). Dans le GF, les marques employées sont les mêmes que celles employées

⁴⁸ Pour les besoins de notre étude, nous avons inclus « anglais » dans les marques lexicographiques même s'il ne s'agit pas ici d'une marque d'usage au sens strict du terme.

dans le GQ : « vulgaire » (1 ajout), « populaire » (2 ajouts) et « anglais » (5 ajouts). Ni le GQ ni le GF n'utilisent la marque « familier ». La pratique lexicographique veut qu'une unité lexicale qui n'est accompagnée d'aucune marque relève du registre neutre ou standard de la langue. Or, dans le cas des deux glossaires publiés, bien que ce qui a été répertorié consiste majoritairement en des particularismes québécois et qu'aucune marque ne leur a été donnée, ces particularismes ne relèvent pas automatiquement du registre neutre.

Bien entendu, la question des marques d'usage est assez délicate et sujette à de la subjectivité. On pourrait penser, à la lumière des résultats, que Beauchemin et Picollec se sont contentés de faire ressortir de façon aléatoire les particularismes les plus fortement marqués (vers le bas). Mais, fait à noter, tous les particularismes accompagnés d'une marque d'usage, et ce, autant dans le GQ que dans le GF, viennent des dialogues. Ce sont les particularismes les plus marqués sociostylistiquement (*baquet*, *bidous*, *chum*, *drette*, etc.) ou ceux qui frappent le plus l'imaginaire, car ils « ne peuvent être exprimés sans danger de choquer, tels VULG. » (préface du *PRob*, 2016 : XVI), comme *crisser*, *fourrer*, *fucker*, *marde* ou *plotte*, qui ont été ainsi relevés. Ces mots n'auraient pas été totalement assumés par l'auteur, celui-ci les plaçant plus volontiers dans la bouche de ses personnages que dans celle du narrateur. Comme nous l'avons évoqué au chapitre 2, cela rappelle la distance que prend Gabrielle Roy avec les particularismes qu'elle intègre à son roman *Bonheur d'occasion*. Gauvin (2000) rappelle ainsi que l'auteure « adopte, à plusieurs reprises, le point de vue de l'un ou l'autre de ses personnages, [mais toujours en] se gard[ant] bien d'en réfléchir les particularismes langagiers ailleurs que dans les discours rapportés ou cités [...]. » (Gauvin 2000 : 103)

Parmi les particularismes qui sont accompagnés d'une marque dans les glossaires, certains ont reçu des équivalents sémantiques marqués vers le bas (p. ex. les équivalents « flanquer (une volée) », « foutre (le camp) », « rouler, tromper », « chouette », « frimeur » et « salaud » sont familiers; les équivalents « merde » et « grosse merdre » sont vulgaires) ou marqués géographiquement (l'équivalent « votation » est vieux ou régional). Par contre, la plupart des équivalents sémantiques proposés sont neutres. Dès lors, on peut se demander dans quelle mesure le choix d'un équivalent neutre a été fait par Beauchemin et par Picollec pour l'ensemble des particularismes linguistique des glossaires.

Comme il n'est pas de notre intention de critiquer le travail des deux hommes, mais plutôt d'essayer de dégager la représentation du FQ présente dans le GQ et dans le GF, nous ne commenterons pas davantage le travail de marquage qu'ont fait Beauchemin et Picollec. Il nous semble plus profitable de présenter et d'analyser le métalangage utilisé pour définir les particularismes consignés aux deux glossaires en fonction de leur statut sociostylistique, c'est-à-dire de leur caractère marqué ou non-marqué. Cela nous permettra entre autres de voir si, en l'absence d'une marque d'usage, les auteurs des glossaires ont plutôt voulu renseigner le lecteur sur la connotation de certains mots en choisissant un équivalent facilement identifiable comme marqué (familier, vulgaire ou autre).

4.2.5 Statut du métalangage

Dans l'analyse des équivalents sémantiques (périphrastiques ou synonymiques) donnés pour chacun des particularismes consignés au glossaire, nous nous intéressons à deux types de statuts : le statut sociostylistique et le statut géographique de ces équivalents. Nous avons classé les équivalents sémantiques suivant la méthode explicitée dans la partie 5.2 (« Méthodologie ») de notre projet⁴⁹. Les catégories que nous avons utilisées sont les suivantes : « élément marqué vers le haut sociostylistiquement », « élément marqué vers le bas sociostylistiquement »⁵⁰, « élément marqué géographiquement » et « élément non-marqué ».

⁴⁹ Rappelons ici que nous avons consulté de nombreux ouvrages de référence afin de déterminer avec le plus de précision possible le registre auquel appartiennent les mots employés dans les définitions des particularismes. Nous avons consulté des ouvrages en ligne (*Littré*, *TLFI*, *TLFQ*, *BDLP*, *GDT*, *PROB*, *PLar* et *USITO*) et des ouvrages papier (*Dulong*, *DQA*, *GPFC*, *Clapin*, *Dionne*, *DFP*, *Bergeron*, *Belisle*, *Rogers* et *DesRuisseaux*). Lorsque les marques différaient d'un ouvrage à un autre pour le même mot, nous avons choisi la marque qui était partagée par le plus grand nombre d'ouvrages ou encore celle que les ouvrages comme le *PROB* et *USITO* donnaient. En ce qui a trait aux anglicismes, nous avons avant tout suivi la logique de classement proposée dans *USITO*, c'est-à-dire que lorsque le mot est placé dans la rubrique « anglicisme critiqué », nous considérons que cet usage est marqué vers le bas sociostylistiquement (p. ex. *snack-bar* ou *snack*), ce qui n'est pas le cas lorsqu'il ne s'agit que de l'indication de l'origine anglaise du mot dans la rubrique « étymologie » (p. ex. *camp* : (1863 (*in* TLFQ); mot anglais). On donne ce mot comme standard dans le sens de « Habitation rustique, traditionnellement en bois rond, construite en forêt et aménagée sommairement. » et on donne comme renvoi le mot *chalet*. Nous sommes conscient que la mention « anglicisme critiqué » relève davantage d'un commentaire d'ordre prescriptif que d'une marque sociostylistique au sens strict, mais ce commentaire correspond, dans les cas qui nous occupent, à la marque « anglic. » du *PROB* qui constitue, elle, une marque sociostylistique dans la mesure où elle indique un « mot anglais, de quelque provenance qu'il soit, employé en français et critiqué comme emprunt abusif ou inutile (les mots employés depuis longtemps et normalement en français ne sont pas précédés de cette marque) » (voir « Préface », *PROB*, 2016 : XXXI).

⁵⁰ Nous avons basé notre classement en tenant compte des remarques de Corbeil (1994) au sujet des sous-catégories de connotations sociolinguistiques qui existent dans les marques lexicographiques (connotations d'appartenance sociale - « populaire »; connotations stylistiques - « familier », « soutenu », « littéraire », « didactique », « poétique », etc.; connotations évaluatives - « mélioratif », « péjoratif », « vulgaire », « ironique », etc.); connotations d'origine linguistique « emprunt à... », « angl. », etc.; connotations de fréquence - « courant », « rare », « inusité », « hapax », etc.) et connotations chronologiques - « mot ancien », « vieux mot », « mot vieilli », « néologisme », « mot enfantin »,

Les résultats obtenus après classement (voir Tableau 17) montrent que Beauchemin et Picollec ont largement opté pour des équivalents non-marqués (dans 80,5 % (66/82) des cas pour le GQ et dans 83,2 % (128/154) pour le GF). Par ailleurs, Picollec et Beauchemin ont donné des équivalents qui sont marqués vers le bas dans les mêmes proportions (13,4 % (11/82) dans le GQ et 13,0 % (20/154) dans le GF). Pour sa part, Beauchemin donne trois équivalents sémantiques qui sont marqués vers le haut (« importuner », « vil » et « châtier ») ainsi que deux équivalents sémantiques qui sont marqués géographiquement (« sot », marqué comme « vieilli ou régional » dans *PRob*; « votation », marqué comme « vieux ou régional (Suisse) » dans *PRob*). Picollec a repris ces éléments et il a employé le francisme « congère » comme définition synonymique de *banc de neige*.

Tableau 17 – Équivalent sémantique (particularismes linguistiques)

	GQ		GF	
	n	%	n	%
Marqué vers le haut sociostylistiquement	3	3,7 %	3	1,9 %
Marqué vers le bas sociostylistiquement	11	13,4 %	20	13,0 %
Marqué géographiquement	2	2,4 %	3	1,9 %
Non-marqué	66	80,5 %	128	83,2 %
TOTAL	82	100,0 %	154	100,0 %

La plupart des équivalents marqués vers le bas relèvent du registre familial (GQ : « guimbarde », « flanquer (la volée); foutre (le camp) », « écrabouiller », « tromper, rouler », « pédé »; GF : « bande de petits cons », « faire un tour de cochon », « salaud », « chouette », « parlotte », « frimeur », « inviter, payer la tournée », « se tirer » et « minable »). Les anglicismes employés dans les définitions sont marqués vers le bas lorsqu'ils sont « critiqués » dans les principaux ouvrages utilisés au Québec comme références normatives. Par exemple, les équivalents « snack-bar » et « snack », tous les deux critiqués (voir *Usito*) sont donnés dans les définitions de *machine à patates* : « petit autobus transformé en snack-bar où l'on vend des frites, etc. » (GQ) et *comptoir-lunch* : « comptoir de snack » (GF). De plus, dans le GQ, nous avons noté l'utilisation de « scooter des neiges » dans la définition de *skidoo*. Beauchemin a néanmoins donné l'équivalent

etc. (Corbeil, 1994 : 36-37) Les mots marqués comme « vulgaires », « populaires » et « familiers » ont été regroupés dans la catégorie des éléments marqués vers le bas pour les besoins de l'analyse, même s'ils relèvent de différents types de variation linguistique, notamment stylistique et sociale.

synonymique recommandé par les autorités en matière de terminologie au Québec (voir *GDT*) au début de la définition (*skidoo* : « **motoneige**, petit véhicule motorisé à chenilles appelé quelques fois en France “scooter des neiges” »). Il s’agit du seul cas de la sorte dans l’ensemble des deux glossaires. De plus, alors que Beauchemin utilise un équivalent neutre dans la définition de *joseph (être)*, en l’occurrence « être vierge », Picollec choisit de remplacer cet équivalent par « être puceau », qui relève de la langue familière (voir *PRob*). Dès lors, on pourrait penser que l’éditeur français a essayé de donner un équivalent respectant le plus possible le registre de l’entrée. Nous reviendrons sur cet aspect.

En ce qui a trait aux équivalents sémantiques qui relèvent du registre vulgaire ou de la langue populaire, ils sont en nombre très limité (GQ : « merde », « foutre » et « en ribote »; GF : « grosse merde »). Dans le cas de « en ribote », employé comme définition de *passer la nuit sur la corde à linge*, bien que certains ouvrages de référence le marquent comme « vieilli ou plaisant » (voir *USITO* et *PRob*), plusieurs autres le marquent comme « populaire » (voir *PLar*, *Bélisle*, *Littré* et *Hachette*). Pour leur part, « merde » et « foutre » (sens sexuel dans ce dernier cas) sont clairement marqués comme « vulgaire » et « populaire » dans les ouvrages de références consultés. De plus, comme synonyme de *fourrer* (de registre « vulgaire » voir *Usito*), Beauchemin donne « fornicuer » qui est marqué comme appartenant au domaine religieux ou comme « plaisant » dans le *PRob* alors que l’ajout de Picollec, c’est-à-dire « baiser », correspond davantage au registre du verbe *fourrer* (« baiser » est soit « familier » (voir *PRob*) sinon « vulgaire » (voir *Hachette*).

Du côté des équivalents qui sont marqués vers le haut, les ouvrages de référence du FrR⁵¹ et du FQ⁵² marquent comme « littéraire » les mots « vil » et « châtier » qui sont respectivement utilisés comme équivalents sémantiques pour *snoreau* et *soincer*. L’équivalent « importuner », employé pour définir *achaler*, est marqué comme « littéraire » dans la plupart des ouvrages consultés, sauf dans *Usito*. Pour *snoreau*, Beauchemin le définit comme « individu plus ou moins vil »⁵³ alors que « vil » est marqué vers le haut (littéraire) dans les dictionnaires du FrR⁵⁴. Dès lors, « saligaud », de registre familier, semblait probablement plus approprié pour Picollec. On pourrait penser que

⁵¹ Ici, le *PRob*, le *PLar* et le *Hachette*

⁵² Ici, *Usito* et le *DQA*

⁵³ La définition employée dans le glossaire par Beauchemin est exactement celle qu’on trouve dans Dionne [1909] 1974 sous *Senoreau* : « individu plus ou moins vil ».

⁵⁴ Voir *PRob* et *PLar*

Picollec a tenté de respecter le statut sociostylistique des entrées en leur donnant un équivalent de même statut. Mais est-ce vraiment la cas? Et qu'en est-il de Beauchemin à cet égard?

En comparant le statut sociostylistique des entrées des glossaires par rapport au statut sociostylistique de l'équivalent sémantique proposé pour chacune de ces entrées (voir Tableau 18), nous observons que ni Beauchemin, ni Picollec n'a respecté le registre de l'entrée dans l'équivalent sémantique. Sur un total de 68 entrées marquées dans le GQ, 14 ont reçu un équivalent sémantique marqué (14/68), soit 20,6 % des cas alors que les 54 autres entrées marquées ont reçu un équivalent non-marqué (54/68), soit 79,4 %. Du côté du GF, les proportions sont similaires avec 24 équivalents sémantiques marqués sur 106 entrées marquées (24/106), soit 22,6 % des cas contre 82 équivalents sémantiques non-marqués (82/106), soit 77,4 % des cas.

Somme toute, la plupart des équivalents sémantiques sont non-marqués (68/82 ou 82,9 % pour le GQ et 130/154 ou 84,4 % pour le GF). Comme la plupart des équivalents sémantiques sont des synonymes, on aurait pu s'attendre à ce qu'il y ait davantage d'équivalents qui respectent le registre des entrées. Mais cette préférence pour un statut sociolinguistique neutre du métalangage, autant pour Beauchemin que pour Picollec, s'explique probablement par le fait que les deux hommes désirent contribuer à la meilleure réception possible de l'œuvre que le glossaire accompagne en offrant au lecteur un outil de décodage des mots consignés aux glossaires digne de ce nom. Or, la meilleure façon d'assurer l'efficacité de l'outil qu'ils proposent est de faire en sorte qu'il soit, dans sa fonction explicative, mais aussi curative et corrective comme il en a été question dans le chapitre précédent, le plus standard et neutre possible afin de rejoindre le plus grand nombre de locuteurs de la francophonie.

Tableau 18 – Statut sociostylistique des entrées par rapport au statut sociostylistique de l'équivalent sémantique

	GQ		GF	
	n	%	n	%
Entrée marquée (M) et équivalent sémantique marqué (M)	14	17,1 %	24	15,6 %
Entrée marquée (M) et équivalent sémantique non marqué (NM)	54	65,9 %	82	53,2 %
Entrée non marquée (NM) et équivalent sémantique marqué (M)	0	0,0 %	0	0,0 %
Entrée non marquée (NM) et équivalent sémantique non marqué (NM)	14	17,1 %	48	31,2 %
TOTAL	82		154	

5. SYNTHÈSE

S'il est vrai que les particularismes appartenant aux registres socialement dévalorisés sont nombreux dans le glossaire de Beauchemin et qu'ils relèvent essentiellement des dialogues, l'éditeur français, pour sa part, relève plusieurs mots ou expressions qui appartiennent au registre standard du FQ et qui ne proviennent que de la narration dont voici quelques exemples : *bois franc*, *cabaret*, *chambranler*, *dépense*, *louer un camp*, *raboteux*, *rousselé*, *stationner son auto*, etc. Dès lors, la sélection de particularismes faite par Beauchemin est orientée par une idée courante, c'est-à-dire par la représentation traditionnelle du français (cf. Mercier, 2002), selon laquelle les québécismes sont essentiellement marqués vers le bas (c'est-à-dire ils sont « populaires » ou « familiers » ou encore qu'ils se limitent à l'oral) alors que les mots qui relèvent du standard de la langue sont compris de tous les francophones et ne méritent pas d'être explicités dans un glossaire accompagnant une œuvre littéraire. Ce constat rejoint l'affirmation suivante de Beauchemin lors d'un entretien que nous avons eu avec lui en 2006 et qui illustre bien sa conscience linguistique :

Je ne sais pas quel mot est-ce que je pourrais prendre pour illustrer mes propos, mais j'écris tout simplement, c'est essentiellement dans les dialogues qu'on retrouve, on trouve beaucoup de québécismes dans les dialogues. Parce que mes personnages sont souvent d'origine assez populaire, [...], mais on utilise plein des québécismes quand on parle, alors le mot « populaire » doit être utilisé avec beaucoup de prudence parce que à ce compte là on est tous populaires. (Lachapelle, 2006)

Ce que Beauchemin affirme correspond très bien à ce que nous avons pu observer dans notre analyse du GQ : Beauchemin reconnaît que de nombreux québécismes relèvent de registres marqués vers le bas socialement (vulgaire, populaire et familier) et ce sont surtout ceux-ci qu'il met dans la bouche de ses personnages et qu'il se voit obligé d'expliquer dans son glossaire, mais il reconnaît également que le FQ ne se résume pas seulement à ces mots d'origine populaire d'où l'appel à la prudence à l'égard du jugement qu'on porte sur la variété québécoise de français (nous convenons cependant que cette réserve est moins évidente à l'analyse du glossaire). Cela rejoint également les observations de Soucy (2004) qui affirme que les personnages d'un roman sont souvent plus libres de s'exprimer dans une langue non châtiée que ne l'est le narrateur :

[Les personnages] peuvent s'exprimer dans un sociolecte fortement dévalorisé ou dans une langue de spécialité, être victime d'accidents de parole (balbutiements, interruptions, répétitions, hésitations), avoir des tics de langage : cela est admis; les exigences de la vraisemblance l'appellent même. Mais l'on s'attend de l'instance hétérodiégétique, maîtresse du récit, qu'elle use d'une langue plus riche, plus soignée, plus neutre, en particulier dans les segments descriptifs ou diégétiques où les dangers de « contamination langagière » provenant du discours des personnages sont en principe moins élevés. En somme, dans la société intratextuelle, la voix présumément objective et immatérielle de l'instance narrative parle la langue de la norme, du bon usage, ou, pour reprendre l'expression de Pierre Bourdieu, la « langue légitime ». (Soucy, 2004 : 128-129)

Ainsi, à la lumière de nos résultats, nous pouvons conclure que Beauchemin a fait ressortir les éléments les plus marqués du FQ dans son glossaire alors que Picollec, dans les ajouts qu'il a faits au GF, présente un FQ plus complet, plus varié dans ses différents usages, c'est-à-dire qui présente à la fois des éléments relevant de registres marqués vers le bas, mais également des éléments non-marqués, des particularismes appartenant clairement au registre standard du FQ.

En ce qui a trait au traitement des mots de la nomenclature des glossaires, nous avons vu que ni Beauchemin ni Picollec n'ont systématiquement respecté le registre des entrées dans les définitions proposées, définitions dont le métalangage est largement neutre autant dans le GQ que dans le GF, ce qui est conforme à la pratique lexicographique. De plus, la grande majorité des définitions proposées ne consistent qu'en un synonyme alors que l'emploi d'une définition périphrastique est resté une pratique assez marginale dans les deux glossaires.

Somme toute, Beauchemin relève avant tout des mots qui sont marqués vers le bas socialement, mais emploie un métalangage plutôt neutre pour les définir. Pour sa part, Picollec relève majoritairement des particularismes marqués vers le bas socialement, mais il ajoute une quantité non-négligeable de particularismes neutres et il emploie, lui aussi, un métalangage neutre dans la grande majorité des cas.

Ces résultats nous permettent de faire un rapprochement entre la représentation du FQ qui ressort du GQ et du GF et les concepts de conscience et de surconscience linguistiques. Si la conscience linguistique est le « [...] processus mental au cours duquel l'attention d'un locuteur se concentre ou bien sur l'ensemble de la langue mise à disposition ou bien sur sa propre activité en matière de production et de compréhension de messages verbaux » (Beniamino et Gauvin, 2005 : 47) et que la surconscience linguistique est une « conscience aigüe de la langue comme objet de réflexion, d'interrogation, d'enquête mais aussi de transformation et de création » (Gauvin, 2000 : 209), les choix qui ont été faits par Beauchemin et par Picollec ont été influencés par leurs propres consciences et surconsciences linguistiques.

Selon Pierron (2002), « l'écrivain est perçu comme conscience linguistique de son époque [...] [et], son œuvre [est perçue] comme le produit d'une conscience et d'une surconscience linguistique. » (Pierron, 2002 : 2) Les résultats auxquels nous arrivons semblent aller dans cette direction puisque Beauchemin a certes représenté le FQ dans ses aspects les moins reluisants, mais il a proposé des équivalents neutres dans son glossaire, tout en faisant un clin d'œil, selon ses dires, aux Français de France et « dont le titre "Petit glossaire québécois à l'intention des Français de France" est loin d'être banal. » Gauvin (2000 : 146) Le GQ pourrait être vu comme l'amorce d'un sentiment plus assuré de la variété québécoise de français (en 1974, lors de la parution du roman) du peuple québécois alors que le Parti québécois s'apprête à être élu à la tête du gouvernement et que la Charte de la langue française est adoptée trois ans plus tard, en 1977. Les Québécois et Québécoises sont prêts à effacer graduellement le complexe d'infériorité linguistique à l'égard de la norme française et le glossaire peut dès lors être perçu comme étant représentatif d'un sentiment de refus d'asservissement linguistique devant les Français. Plus besoin de vouloir séduire, plus besoin de vouloir être compris à tout prix, plus besoin de chercher à ne pas être jugé par l'autre : la langue québécoise est ce qu'elle est et les Français se débrouilleront bien pour la comprendre. Cela va également dans le sens de « la reterritorialisation du français par un certain vernaculaire

québécois » à laquelle Gauvin (2005) fait référence lorsqu'elle parle du texte et du glossaire de *L'enfirouapé* (Gauvin, 2005 : 19).

Pour sa part, le GF offre une représentation plus complète et équilibrée de la variété québécoise de français (il y a 31,2 % de particularismes neutres dans le GF alors que le GQ n'en consigne que 17,1 %). Nous avons vu que Picollec connaît certes la variété québécoise de français, mais de façon plutôt superficielle. En effet, il admet s'être occupé lui-même du glossaire en se « faisant aider et contrôler par des amis québécois. » (Lachapelle, 2006c) Picollec a expliqué que le glossaire de *L'entourloupé* est « plus long que celui de l'édition originale puisqu'il comprend tout ce qui est supposé inconnu des Européens » (Lachapelle, 2005d), mais les résultats, en particulier ceux qui portent sur les particularismes transparents, montrent que Picollec a consigné de nombreux mots qui, même s'ils sont inconnus des Européens, ne présentent pas de problème de compréhension. En effet, il a ajouté 72 particularismes linguistiques au GF parmi lesquels 43 mots (soit 59,7 %) peuvent être considérés comme transparents. À cet égard, nous avons vu que sa sélection frise parfois l'hypercorrection, contenant des différences mêmes mineures entre le FQ et le FrR (p. ex. *trou-de-cul* (FrR = *trou-du-cul*), *patte de meuble* (FrR = *pied de meuble*), *tirer une chaise* (FrR = *avancer une chaise*), *louer un camp* (FrR = *louer un chalet*) ou *plume* (FrR = *stylo*). Ces unités illustrent davantage le caractère exotique de la langue d'écriture qui peut servir à piquer la curiosité du lectorat européen.

CONCLUSION

Nous avons vu dans la problématique que le Québec a été témoin, au fil des ans, de vifs débats en matière de langue d'écriture (Hayward, 2006; Plourde, 2000; Larose, 2004; Biron et autres, 2007) et que la complexité des relations entre langue et littérature dans la province ainsi que le caractère délicat de ces relations reposent en grande partie sur la réciprocité entre la légitimité de la littérature canadienne-française, puis québécoise, et la légitimité de la langue d'écriture (Beaudet, 1987, 1991 ; Gauvin, 1974, 1976, 1993, 2000, 2014 ; Biron et autres, 2007). Ces éléments soulèvent alors diverses questions reliées à la langue, à la littérature et à leur interrelation, dont celles des modalités d'intégration des particularismes québécois dans des œuvres littéraires. Au moment où un auteur intègre des particularismes québécois dans une œuvre, diverses considérations d'ordre éditorial telles que le choix d'identifier ou non des particularismes dans le texte (par l'usage de l'italique ou des guillemets, par exemple) ainsi que d'expliquer ou non ces particularismes au sein même de l'ouvrage (par l'usage de notes de bas de page ou d'un glossaire, par exemple) entrent en jeu.

Nous avons donc cherché à voir comment, tout d'abord, un auteur ou un éditeur peut identifier et expliquer les particularismes présents dans un roman. Puis, nous avons voulu déterminer en quoi les éléments du paratexte présents dans les différentes éditions de *L'enfrouapé*, le premier roman d'Yves Beauchemin, permettent de comprendre l'ajout et l'adaptation des glossaires québécois et français à cette œuvre littéraire et, du même coup, les suggestions de lecture de l'œuvre. Ensuite, nous avons voulu faire ressortir les représentations du français québécois qui se dégagent de la nomenclature et du traitement des mots de la nomenclature des deux glossaires pour ensuite interpréter les éléments porteurs de la conscience et de la surconscience linguistiques de Beauchemin et de Picollec. En somme, nous avons cherché à mieux comprendre les fonctions d'un glossaire d'accompagnement d'une œuvre littéraire à partir de l'analyse paratextuelle, linguistique et sociolinguistique des glossaires québécois et français de *L'enfrouapé*.

Pour ce faire, nous avons dépouillé des fonds d'archives (Fonds Henri Tranquille et Fonds Yves Beauchemin), nous avons mené des entrevues avec des éditeurs d'œuvres québécoises ainsi qu'avec l'auteur Yves Beauchemin et avec ses éditeurs québécois et français. De plus, nous avons analysé les différentes éditions de *L'enfrouapé*, autant québécoises que françaises, en les regardant sous l'angle de la théorie du paratexte (Genette, 1987) et du concept d'éditeur hyperlecteur

(Cadioli, 1997, 2002). Finalement, nous avons analysé le glossaire québécois et le glossaire français de *L'enfirouapé* suivant la typologie des variantes topoclectales du français. (Poirier, 1995)

En ce qui a trait à notre premier objectif, nos résultats ont montré que le paratexte métalinguistique auquel un auteur ou un éditeur peut faire appel pour identifier et expliquer des particularismes dans le roman québécois est très varié. En effet, les mots sur lesquels on veut attirer l'attention dans le texte peuvent être identifiés grâce à la typographie, principalement par l'emploi de l'italique et des guillemets, ou par les jointures introduites soit par des signes de ponctuation (deux-points, point-virgule, tiret, parenthèses, astérisque, etc.), soit par des termes de liaison (*c'est-à-dire, comme on appelle ici, en terme de*, etc.). Pour ce qui est de l'explication des particularismes, les principales stratégies sont le traitement infratextuel (la glose, le synonyme, la paraphrase) et le traitement paratextuel (les notes, sous presque toutes leurs formes – de bas de bas, de fin de document, etc. – et le glossaire). Il ressort de notre analyse que c'est avant tout du côté du public auquel le roman s'adresse qu'il faut regarder afin de mieux comprendre l'utilisation de divers procédés d'identification et d'explication des particularismes contenus dans un roman et en particulier lors de la confection d'un glossaire. En effet, la nature littéraire du texte d'un roman amène l'auteur à devoir user de ces différents procédés avec parcimonie pour ne pas nuire à la linéarité du texte (dans les cas des notes ponctuelles), mais aussi pour créer des effets de réel (grâce aux guillemets dans le discours rapporté au sein de la narration), pour mettre à distance certaines tournures vernaculaires (à l'aide de la jointure et de la glose infratextuelle), pour marquer le texte d'un point de vue du territoire (grâce à l'italique) ou pour interpeller directement la communauté de lecteurs visée par l'œuvre (grâce aux notes métalinguistiques générales ou au glossaire).

Pour ce qui est de notre deuxième objectif, soit celui de faire la lumière sur les conditions de création des glossaires québécois et français de *L'enfirouapé* afin de mieux les définir comme éléments de paratexte porteurs d'une « intention, ou [d']une interprétation auctoriale et/ou éditoriale » (Genette, 1987 : 16), nous avons constaté que les intentions de lecture que proposaient les éditeurs québécois et français pour chacune des éditions du roman étaient toutes différentes pour l'un et pour l'autre. Autant Beauchemin, Stanké que Picollec ont pleinement joué leur rôle d'éditeurs hyperlecteurs en donnant des éditions du premier roman de Beauchemin qui s'adressaient toutes à différents publics cibles et à différentes communautés de lecteurs. Nous avons observé notamment qu'au départ, Beauchemin visait les publics québécois et français, mais

qu'au gré des éditions, ce public change pour n'aboutir qu'au public québécois avec l'édition de 1998, dont le plus grand indice est sans doute la suppression du glossaire. Nous avons vu que cette suppression pouvait aussi s'expliquer par l'évolution du statut du français au Québec depuis les années 1970 et par un changement de sentiment linguistique chez les Québécois « qui sont en voie d'assumer leur originalité langagière. » (Poirier, 2000 : 222) Par ailleurs, la suppression du glossaire peut aussi s'expliquer par le fait qu'en 1998 Yves Beauchemin est alors devenu un auteur consacré au Québec. Dès lors, toute son œuvre fait partie du corpus littéraire national, ce qui signifie qu'on la traite autrement. Pour sa part, Picollec a voulu, dès la première édition de *L'entourloupé*, s'adresser aux Européens francophones. En effet, nous avons vu que l'édition de 1985 mise sur le côté exotique du roman en arborant le fleurdelisé sur la page couverture, en adaptant néanmoins le titre du roman et celui du glossaire par des équivalents plus accessibles aux francophones hors Québec. Quant à l'édition de 1995, elle évacue complètement la dimension nationaliste qui pouvait être interprétée dans le fleurdelisé de la page couverture de l'édition de 1985 et met plutôt de l'avant le nom de l'auteur qui a déjà acquis, en 1995, une renommée mondiale.

En ce qui a trait à notre troisième objectif, c'est-à-dire celui de faire ressortir la représentation du français québécois dans les glossaires de *L'enfirouapé* et de *L'entourloupé* à partir de la composition de la nomenclature et de la description des mots qui la constituent et ainsi dégager des éléments traduisant la conscience linguistique de Beauchemin et de Picollec, nous arrivons à la conclusion que le concept de surconscience linguistique évoqué par Gauvin (2000) et par Pierron (2002) transparait dans les choix paratextuels et linguistiques faits par l'auteur et l'éditeur. En effet, si Beauchemin s'est fait imposer l'ajout d'un glossaire à son premier roman par son éditeur de l'époque, c'est tout de même lui qui l'a créé et qui a mis en action sa surconscience linguistique d'une part dans le choix du titre du glossaire et, d'autre part, dans le choix des mots et des définitions qu'il y a intégrés. Beauchemin a choisi les mots les plus marqués du FQ. Et pour cela, nous pouvons conclure que, tout comme « le lexicographe [qui] laisse souvent transparaître une conception de la langue et une idéologie qui ne sont pas étrangères au rapport que les locuteurs ont à la langue à une époque donnée » (De Lorimier, 2007 : 153), Beauchemin fait état de sa surconscience linguistique dans l'acte de langage que constitue son glossaire, par son titre et par son contenu, qui se révèlent être « l'incarnation positive, en littérature, de [l']"insécurité" [...] » (Melançon, 2016 : 116) que les Québécois tentent de combattre depuis les années 1970. Par ailleurs,

si son propre glossaire est assumé, nous avons vu qu'il émet des réserves sur celui que Picollec a proposé dans la première édition française du roman, qu'il trouve trop long, rendant ainsi le roman susceptible d'être perçu comme trop difficile à lire, voire hermétique pour les lecteurs étrangers. Pour sa part, Picollec a ajouté de nombreux particularismes neutres au glossaire, présentant ainsi une image du FQ plus équilibrée, c'est-à-dire qui possède à la fois des tournures familières et standards, contrairement à ce qu'a fait Beauchemin. Par contre, l'éditeur français semble avoir forcé la note en intégrant plusieurs mots, des particularismes québécois certes, mais qui sont facilement compréhensibles, notamment grâce au contexte. Or, l'effet que peut créer un glossaire d'accompagnement trop volumineux peut être celui de présenter une œuvre écrite dans une langue peu accessible, ce qu'avait d'ailleurs perçu Beauchemin à la vue du glossaire de Picollec.

Du côté des équivalents sémantiques proposés autant par Beauchemin que par Picollec, ils consistent en majeure partie en des définitions synonymiques de registre largement standard. Il est ressorti de notre analyse que peu de définitions du GQ ont été retravaillées par Picollec et que c'est surtout Beauchemin qui a fait des commentaires métalinguistiques dans le but d'expliquer ou, du moins, de mettre en contexte quelques éléments en lien avec le fonctionnement de certains mots en FQ (*draffe*, *gang*, *parties* et *parfa*). En ce qui a trait aux marques d'usage utilisées par Beauchemin et par Picollec, nous avons déterminé qu'elles ont été distribuées sans critères précis, laissant d'autres mots sans marque alors qu'ils auraient pu en recevoir. Comme nous l'avons vu, les mots qui ont été marqués par les deux hommes sont ceux qui sont parmi les plus caricaturaux du FQ (*baquet*, *bidous*, *chum*, *drette*, *marde*, etc.). Cette absence de systématisme dans le marquage diasystémique a d'ailleurs été observé par Thibault (2006) dans plusieurs ouvrages de la littérature francophone, plus précisément dans les ouvrages francophones « diatopiquement marqués ». (Thibault, 2006 : 143)

Pour conclure, il ressort donc que le glossaire d'accompagnement d'une œuvre littéraire peut offrir de nombreux éléments témoins de la représentation de la langue d'écriture employée dans un roman, représentation qui est offerte au lecteur comme un avant-gout de ce que l'œuvre a à lui offrir d'un point de vue linguistique, de ce que l'œuvre a à lui dire sur « l'état de l'imaginaire social d'une langue » (Pierron, 2002) dont l'auteur du glossaire est le représentant, c'est-à-dire la conscience ou la surconscience linguistique de sa collectivité.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages composant le corpus

- AQUIN, Hubert (1995). *Prochain épisode*. Montréal, Bibliothèque Québécoise, édition critique, 300 p.
- BEAUCHEMIN, Yves (1974a). *L'enfirouapé*, collection « Écrivains des deux mondes », Montréal, Les éditions La Presse, 257 p. [avec glossaire]
- BEAUCHEMIN, Yves (1974b). *L'enfirouapé*, collection « Romans d'aujourd'hui », Montréal, Les éditions La Presse, 257 p. (1977 : 1^{ère} réimpression de l'édition de 1974; 1981 : 2^e réimpression; 1983 : 3^e réimpression) [avec glossaire]
- BEAUCHEMIN, Yves (1985a). *L'enfirouapé*, collection « Québec 10/10 », n° 72, Montréal, Les éditions internationales Alain Stanké, 257 p. [avec glossaire]
- BEAUCHEMIN, Yves (1985b). *L'entourloupé*, Paris, Les éditions Jean Picollec, 270 p. [avec glossaire]
- BEAUCHEMIN, Yves (1995). *L'entourloupé*, Monaco, Les éditions du Rocher, 270 p. [avec glossaire]
- BEAUCHEMIN, Yves (1998). *L'enfirouapé*, collection « Québec 10/10 », n° 72, Montréal, Les éditions internationales Alain Stanké, 257 p. [sans glossaire]
- BEAUCHEMIN, Yves (2008). *L'enfirouapé*, collection « Québec 10/10 », Montréal, Les éditions internationales Alain Stanké, 301 p. [sans glossaire]
- BERNARD, Harry (1951). *Les jours sont longs*, Montréal, Le cercle du livre de France, 183 p.
- BERNARD, Harry (1961). *Les jours sont longs*, collection « Alouette bleue », Montréal, Fides, 213 p.
- BOUCHARD, Gérard (2002). *Mistouk*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 513 p.
- BOUCHARD, Gérard (2005). *Pikauba*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 574 p.
- BROUILLET, Chrystine (1986). *Chère Voisine*, Paris, Éditions Jean Picollec, 203 p.
- BRUN, Régis (1974). *La Maricomo*, Montréal, Les Éditions du Jour, 129 p.
- BUJOLD, Réal-Gabriel (1981). *La sang-mêlé d'arrière-pays*, collection « roman québécois », Ottawa, Éditions Leméac, 316 p.
- CHABOT, Cécile (1981). *Et le cheval vert*, collection du Goéland, Montréal, Fides, 144 p.

- CHOQUETTE, Robert (1975). *Le sorcier d'Anticosti*, collection du Goéland, Montréal, Fides, 123 p.
- CLERMONT, Marie-Andrée (1980). *Alerte au lac des loups*, collection du Goéland, Montréal, Fides, 138 p.
- CORRIVEAU, Monique (1978). *Le wapiti*, collection du Goéland, Montréal, Fides, 177 p.
- COUSTURE, Arlette (1985a). *Les filles de Caleb*, tome 1, Montréal, Éditions Québec Amérique, 528 p.
- COUSTURE, Arlette (1985b). *Les filles de Caleb*, tome 2, Montréal, Éditions Québec Amérique, 790 p.
- DANDURAND, Anne (1990). *Un cœur qui craque, journal imaginaire*, Montréal et Paris, VLB Éditeur et Éditions Messidor, 135 p.
- GÉLINAS, Gratien (1960). *Bousille et les Justes*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 111 p.
- GRIGNON, Claude-Henri ([1933] 2003). *Un homme et son péché*, collection « Québec 10/10 », Outremont, Les éditions internationales Alain Stanké, 216 p.
- GRIGNON, Claude-Henri (1986). *Un homme et son péché*, collection « Bibliothèque du Nouveau Monde (édition critique) », Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 300 p.
- GUÈVREMONT, Germaine (1945). *Le Survenant*, Montréal, Beauchemin, 262 p.
- GUÈVREMONT, Germaine (1946, 1957). *Le Survenant*, Paris, Librairie Plon, 246 p.
- GUÈVREMONT, Germaine ([1945] 1962) *Le Survenant*, collection « Alouette bleue », Montréal et Paris, Éditions Fides, 286 p.
- GUÈVREMONT, Germaine (1969). *Le Survenant*, collection « Bibliothèque canadienne-française », Montréal, Fides, 223 p.
- GUÈVREMONT, Germaine (1974). *Le Survenant*, collection du Nénuphar, Montréal, Fides, 213 p.
- GUÈVREMONT, Germaine (1976). *En pleine terre*, collection du Goéland, Montréal, Fides, 140 p.
- GUÈVREMONT, Germaine (1989). *Le Survenant*, collection « Bibliothèque du Nouveau Monde (édition critique) », Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 366 p.
- GUÈVREMONT, Germaine (1990). *Le Survenant*, Montréal, Bibliothèque Québécoise, 221 p.
- LACOMBE, Diane (2005). *L'Hermine de Mallaig*, Montréal, VLB éditeur, 525 p.
- LEBLANC, Bertrand B. (1976). *Moi Ovide Leblanc, j'ai pour mon dire*, collection « roman québécois », Ottawa, Éditions Leméac, 239 p.

- LECLERC, Félix (1975). *Andante*, collection du Goéland, Montréal, Fides, 133 p.
- LECLERC, Félix (1976). *Adagio*, collection du Goéland, Montréal, Fides, 157 p.
- LECLERC, Félix (1976b). *Allegro*, collection du Goéland, Montréal, Fides, 156 p.
- LEMIEUX, Germain (1977). *Les vieux m'ont conté*, tome 1, Montréal, Les Éditions Bellarmin, Publications du Centre franco-ontarien de folklore, Université de Sudbury, 313 p.
- MAILLET, Andrée (1974). *Profil de l'original*. Montréal, Éditions de l'Hexagone, 211 p.
- MATHIEU, André (1982). *L'Orage*, St-Eustache, Éditions Aliona, 445 p.
- MATHIEU, André (1990). *L'été d'Hélène*, St-Eustache, Éditions Aliona, 533 p.
- MATHIEU, André (1994). *Aurore*, Lac-Mégantic, Éditions André Mathieu, 526 p.
- PELLERIN, Jean (1981). *Au pays de Pépé Moustache*, Montréal, Les Éditions internationales Alain Stanké, 287 p.
- PELLERIN, Jean (1988). *Gens sans terre*, Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 517 p.
- ROY, Gabrielle ([1945] 1993). *Bonheur d'occasion*, collection « Boréal compact », n° 50, Montréal, Les Éditions du Boréal, 415 p.
- SAVARD, Félix-Antoine (1937). *Menaud maître-draveur*, Québec, Librairie Garneau, 271 p.
- SOUICY, Jean-Yves ([1976] 1978). *Un dieu chasseur*, Montréal, Éditions La Presse, 214 p.
- THÉRIAULT, Yves (1977). *Le ru d'ikoué*, collection du Goéland, Montréal, Fides, 123 p.

Entretiens

- LACHAPELLE, Guillaume (2005a). *Entretien avec Michel Gay*, à sa résidence principale rue Draper, Montréal, 28 mars 2005, Entretien (90 minutes)
- LACHAPELLE, Guillaume (2005b). *Entretien avec Normand de Bellefeuille*, Les éditions Québec/Amérique, Montréal, 21 mars 2005, Entretien (90 minutes)
- LACHAPELLE, Guillaume (2005c). *Entretien avec Jean-Yves Soucy et Robert Laliberté*, Ville-Marie Littérature, Montréal, 15 mars 2005, Entretien (90 minutes)
- LACHAPELLE, Guillaume (2005d). *Entretien avec Jean Picollec - Re : Message via site web BIEF.org*, courrier électronique à Guillaume Lachapelle, adresse du destinataire : G.Lachapelle@Sherbrooke.ca, 21 novembre 2005
- LACHAPELLE, Guillaume (2006a). *Entretien avec Yves Beauchemin*, au Bistro Kafka, Longueuil, 27 avril 2006, Entretien (75 minutes)

LACHAPELLE, Guillaume (2006b). *Entretien avec Alain Stanké – Réponses à vos questions*, courrier électronique à Guillaume Lachapelle, adresse du destinataire : G.Lachapelle@Sherbrooke.ca, 3 avril 2006

LACHAPELLE, Guillaume (2006c). *Entretien avec Jean Picollec - courriel*, courrier électronique à Guillaume Lachapelle, adresse du destinataire : G.Lachapelle@Sherbrooke.ca, 2 mai 2006

Ouvrages de référence consultés

Dictionnaire québécois d'aujourd'hui (1992), Saint-Laurent, Dicorobert inc., 1616 p.

Le Trésor de la langue française informatisé, [En ligne], [<http://atlf.atilf.fr/tlf.htm>]

Dictionnaire de la langue française, par É. Littré, [En ligne], [<https://www.littre.org>]

Dictionnaire de l'Académie française, 9^e édition, [En ligne], [<http://atilf.atilf.fr/academie9.htm>]

Dictionnaire historique du français québécois (1998), sous la direction de Claude Poirier, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 641 p.

Glossaire du parler français au Canada (1930), Québec, Action sociale, 709 p.

Usito, [En ligne], [<https://www.usito.com>]

DULONG, Gaston (1989). *Dictionnaire des canadianismes*, Sillery, Les éditions du Septentrion, 549 p.

Dictionnaire du français plus : à l'usage des francophones d'Amérique (1988), Montréal, Centre éducatif et culturel, 1856 p.

BÉLISLE, Louis-Alexandre ([1957] 1974). *Dictionnaire général de la langue française au Canada*, édition spéciale, Québec – Montréal, Bélisle – Sondec, 1487 p.

Base de données lexicographiques panfrancophone, [En ligne], [<http://www.bdlp.org>]

DE VILLERS, Marie-Éva (2003). *Multidictionnaire de la langue française*, 4^e édition, Montréal, Éditions Québec Amérique, 1542 p.

Dictionnaire Hachette (2003), Paris, Hachette Livre, 1858 p.

Le Nouveau Petit Robert (1995), Paris, Dictionnaires Le Robert, 2552 p.

Le Petit Larousse, [En ligne], [<http://www.larousse.fr>]

PHONO : les principales caractéristiques phonétiques du français québécois, [En ligne], [<http://phono.uqac.ca>]

Sources citées

- ALVAREZ-PEREYRE, Frank (1991). « La conscience linguistique : pourquoi, comment? », dans Jean-Claude Bouvier (dir.), *Les Français et leurs langues*, Montpellier, Publications de l'Université de Provence, p. 291-302.
- ARCHAMBAULT, Gilles (1987). « Marcel Godin : pour l'édition libre », *Livre d'ici*, avril 1987, p.17
- BAKER, Colin (1992). *Attitudes and Language*, Clevedon, Multilingual Matters, 200 p.
- BEAUDET, Marie-Andrée (1987). « Langue et définition du champ littéraire au Québec », *Présence francophone*, n° 31, p. 57-65.
- BEAUDET, Marie-Andrée (1991). *Langue et littérature au Québec, 1895-1914 : l'impact de la situation linguistique sur la formation du champ littéraire*, Coll. « Essais littéraires », Montréal, Les éditions de l'Hexagone, 221 p.
- BENIAMINO, Michel et Lise GAUVIN (2005). *Vocabulaire des études francophones. Les concepts de base*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 201 p.
- BIRON, Michel, François DUMONT et Élisabeth NARDOUT-LAFARGE (2007). *Histoire de la littérature québécoise*, collection « Essais et documents », Montréal, Boréal, 689 p.
- BOUCHARD, Chantal (1989). « Une obsession nationale : l'anglicisme. » *Recherches sociographiques*, n° 301, p. 67-90.
- BOULANGER, Jean-Claude (2003). *Les inventeurs de dictionnaires : de l'eduba des scribes mésopotamiens au scriptorium des moines médiévaux*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 545 p.
- BOYER, Henri (1996). « Les domaines de la sociolinguistique », dans Boyer, Henri (dir.), *Sociolinguistique : territoires et objets*, collection « Textes de base en sciences sociales », Delchaux et Niestlé, Lausanne, p. 9-34
- BOVET, Ludmila (1990). « Pour ne pas se faire enfirouaper... ». *Québec français*, n° 79, p. 88-89.
- BURIDANT, Claude (1991). « En passant par le *Glossaire des glossaires du moyen français*. Les glossaires des éditions de textes de moyen français et l'élaboration du *Dictionnaire du moyen français* : essai d'analyse critique », *Revue de linguistique romane*, tome 55, Strasbourg, p. 427-478.
- CADIOLI, Alberto (1997). « L'édition, la lecture, la communauté littéraire : une réflexion méthodologique », *Présence francophone*, n° 50, p. 135-145.
- CADIOLI, Alberto (2002). « Sur les lectures de l'éditeur hyperlecteur », dans Josée Vincent et Nathalie Watteyne (dir.), *Autour de la lecture : médiations et communautés littéraires*, Québec, Éditions Nota bene, p. 43-56.

- CALVET, Louis-Jean (1999). *Pour une écologie des langues du monde*, Paris, Plon, 304 p.
- CATACH, Nina (1994). *La Ponctuation*, collection « Que sais-je », n° 2818, Paris, Presses Universitaires de France, 128 p.
- CHAMBON, Jean-Pierre (1991). « À propos des *gros sous* et de *doigts de pied* chez Rimbaud », *Parade Sauvage*, n° 8, p. 9-15.
- CHAMBON, Jean-Pierre (2006). « Lexicographie et philologie : réflexions sur les glossaires d'éditions de textes (français médiéval et préclassique, ancien occitan) », *Revue de linguistique romane*, n° 70, p. 123-141.
- COMPAN, André (1965). *Glossaire raisonné de la langue niçoise*, Nice, Serre Éditeur, 186 p. [Facsimilé de l'édition de 1965, Serre Éditeur, 2001]
- CORBEIL, Jean-Claude (1994). « Les marques d'usage comme technique de description des aspects connotatifs du lexique ». Dans Louis Mercier et Claude Verreault (dir.), *Les marques lexicographiques en contexte québécois*, collection « Études, recherches et documentation », Québec, Office québécois de la langue française, p. 29-50.
- DEBON, Claude (1988). *Apollinaire : glossaire des œuvres complètes*, Paris, Services des publications de la Sorbonne Nouvelle, 147 p.
- DE LORIMIER, Maya (2007). « Survol de la lexicographie au Canada », dans Louis Jolicoeur (dir.), *Traduction et enjeux identitaires dans le contexte des Amériques*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 153-163.
- DE OLIVEIRA, Elodie (2008). « Le glossaire d'édition : à la croisée de la linguistique et de la critique littéraire », [En ligne], [<http://reverdie.free.fr/site/spip.php?article47>]
- DE V. CLUVER, August D. 2000. « Changing language attitudes : The stigmatisation of Khoekhoegowap in Namibia », *Language Problems and Language Planning*, n° 24, p. 77-100.
- DERRIDA, Jacques (2004). « Ceci n'est pas une note infrapaginale orale », dans Jacques Dürrenmatt et Andreas Pfersmann (dir.), *La Licorne*, Rennes, Les Presses de l'Université de Rennes, n° 67, p. 11-12.
- DES ROSIERS, Hélène (1974). « Un premier roman ni amer ni grincheux, *L'enfrouâpé* », *Le Journal de Montréal*, 21 avril, p. 19
- DUBOIS, Jean, GIACOMO, Mathée, GUESPIN, Louis, MARCELLESI, Christiane, MARCELLESI, Jean-Baptiste et MÉVWEL, Jean-Pierre (2001). *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse, 514 p.
- DÜRRENMATT, Jacques et PFERSMANN, Andreas (2004). *L'espace de la note*, coll. « La Licorne », Rennes, Les Presses de l'Université de Rennes, n° 67, 276 p.

- ELCHACAR, Mireille (2011) « Le traitement lexicographique des noms propres du vocabulaire politique dans les dictionnaires généraux de langue française », Thèse (Ph.D.), Université de Sherbrooke et Université de Cergy-Pontoise, 2011, 314 p. [En ligne], [<http://www.theses.fr/2011CERG0539>].
- FAVREAU, Francis (2004). « La note et le chapitre : lecture du dispositif de *Trou de mémoire d'Hubert Aquin* », dans Jacques Dürrenmatt et Andreas Pfersmann (dir.), *La Licorne*, Rennes, Les Presses de l'Université de Rennes, n° 67, p. 181-195.
- FERRON, Jacques (1974). « Un enfirouâpé, pas d'enfirouâpète », *Québec-Presses*, 2 septembre, p. 56
- FRANCOLI, Yvette et SIROIS, Antoine (1989). « *Un homme et son péché* sous la plume des correcteurs », *Urgences*, n° 24, p. 7-15.
- GARCIA MÉNDEZ, Javier (1987). « Le silence de trente arpents ». *Voix et images*, dans *Écrivains québécois – dossiers* (L'Île), n° 36, [En ligne], [<http://www.biblio.eureka.cc/Biblio> le 24 mai 2005] 15 pages.
- GARRETT, Peter (2010). *Attitudes to Language*, collection « Key topics in sociolinguistics », Cambridge University Press, 268 p.
- GAUTHIER, Yves (2005). *Monsieur livre Henri Tranquille*, Sillery, Les éditions du Septentrion, 280 p.
- GAUVIN, Lise (1974). « Littérature et langue parlée au Québec », *Études françaises*, vol. 10, n° 1, p. 81-119.
- GAUVIN, Lise (1976). « Problématique de la langue d'écriture au Québec de 1960 à 1975 », *Langue française*, n° 31, p. 74-90.
- GAUVIN, Lise (2000). *Langagement : l'écrivain et la langue au Québec*, Montréal, Les éditions du Boréal, 254 p.
- GAUVIN, Lise (2004). *La fabrique de la langue : de François Rabelais à Réjean Ducharme*, collection « Points série lettres », Éditions du Seuil, Paris, 345 p.
- GAUVIN, Lise (2005). « Le statut de la note dans le roman francophone : didascalie ou diégèse? », dans Marie-Christine Hazaël-Massieux et Michel Bertrand (dir.), *Langues et langage*, Aix-en-Provence, n° 10, p. 15-33.
- GAUVIN, Lise (2009). « L'écrivain francophone et ses publics : vers une nouvelle poétique romanesque », *Le Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique*, tome 87, n^{os} 1-2-3-4, p. 69-89.
- GAUVIN, Lise (2014). *Aventuriers et sédentaires*, Montréal, TYPO, 294 p.

- GAUVIN, Lise, Alexandra JARQUE et Suzanne MARTIN (1993). « Littérature et langue parlée au Québec II », *Études françaises*, Montréal, vol. 28, 2/3, p. 123-165.
- GAGNON, Céline (2002). *Les Éditions La Presse : l'histoire d'une « NRF québécoise » désenchantée*, dossiers électroniques du réseau GRELQ, Université de Sherbrooke, 15 p.
- GENETTE, Gérard (1987). *Seuils*, collection « Poétique », Paris, Éditions du Seuil, 394 p.
- GEORGEAULT, Pierre (1986). « La conscience linguistique des jeunes Québécois et l'avenir du français au Québec, une question d'interprétation? ». dans Gérard Lapointe et Michel Amyot (dir.), *L'État de la langue française au Québec. Bilan et prospective, tome 1*. Conseil de la langue française, [En ligne], [http://www.cslf.gouv.qc.ca/bibliotheque-virtuelle/publication-html/?tx_iggcplus_pi4%5bfile%5d=publications/pubc150/c150-vii.html#1]
- GERVAIS, André (2000). *Petit glossaire des « Cantouques » de Gérald Godin*, Québec, Les Éditions Nota bene, 169 p.
- GIGUÈRE, July (2002). *Les Éditions Alain Stanké : histoire de la maison*, dossiers électroniques du réseau GRELQ, Université de Sherbrooke, 18 p.
- GRAFTON, Anthony (1998). *Les origines tragiques de l'érudition, une histoire de la note en bas de page*, collection « La Librairie du XX^e siècle », traduction de Pierre-Antoine Fabre, Paris, Éditions du Seuil, 224 p.
- GRIMALDI, Élisabeth (2003). « Glose et effets de glose dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* et autres textes de Chateaubriand », dans Agnès Steuckardt et Aïno Niklas-Salminen (dir.), *Le mot et sa glose*, collection « Langues et langage », n^o 9, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, p. 105-127.
- GUEUNIER, Nicole (1997). « Représentations linguistiques », dans Marie-Louise Moreau (dir.), *Sociolinguistique. Concepts de base*, Bruxelles, Mardaga, p. 246-252.
- HAUSSMANN, Franz Josef (2002). « La transparence et l'obstacle : essai de chrestolexicographie », *Ela. Études de linguistique appliquée*, vol. 4, n^o 128, p. 447-454.
- HAYWARD, Annette (2006). *La Querelle du régionalisme au Québec (1904-1931) : vers l'autonomisation de la littérature québécoise*, Ottawa, Le Nordir, 624 p.
- JUNEAU, Marcel (1976). *La jument qui crotte de l'argent : conte populaire recueilli aux Grandes-Bergeronnes*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 143 p.
- JUNEAU, Marcel (1978). « L'ethnographie québécoise et canadienne-française en regard des visées de la philologie et de la dialectologie », dans Jean-Claude Dupont (dir.), *Mélanges en l'honneur de Luc Lacoursière : folklore français d'Amérique*, Ottawa, Leméac, p. 243-261.

- LAPOINTE, Gérard et Michel AMYOT (dir.) (1986). *L'État de la langue française au Québec : bilan et prospective, tome 1*. Conseil de la langue française, [En ligne], [http://www.cs.f.gouv.qc.ca/bibliotheque-virtuelle/publication-html/?tx_igccpplus_pi4%5bfile%5d=publications/pubc150/c150intro.html]
- LAPOINTE, Josée (2014). « Les artistes de l'année : Catherine Girard-Audet, l'idole des jeunes », [En ligne], [http://www.lapresse.ca/arts/livres/201412/20/01-4829932-les-artistes-de-lannee-catherine-girard-audet-lidole-des-jeunes.php]
- LAROSE, Karim (2004). *La langue de papier : spéculations linguistiques au Québec (1957-1977)*, collection « Espace littéraire », Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 456 p.
- LASAGABASTER, David (2006). « Les attitudes linguistiques : un état des lieux. » *Ela. Études de linguistique appliquée*, n° 144, p. 393-406.
- LAVOIE, Thomas (1987). « Les régionalismes de Charlevoix dans *Menaud, maître-draveur* », *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, n° 13, p. 119-128.
- LEBLANC, Matthieu (2010). « Le français, langue minoritaire, en milieu de travail : des représentations linguistiques à l'insécurité linguistique », *Nouvelles perspectives en sciences sociales : revue internationale de systémique complexe et d'études relationnelles*, vol. 6, n° 1, p. 17-63.
- LEFEBVRE, Julie (2004). « “Note” et “Note” : proposition d'un défrichage linguistique » dans Dürrenmatt, J. et Pfersmann, A. (dir.), *La Licorne*, Rennes, Les Presses de l'Université de Rennes, n° 67 « L'espace de la note », p. 27-50.
- LES ÉDITIONS INTERNATIONALES ALAIN STANKÉ (1988). *Catalogue Québec 10/10*, Éditions internationales Alain Stanké, Montréal, 45 p.
- LES ÉDITIONS LA PRESSE (1979). *Catalogue 1979*, Ateliers de La Presse, Ltée, Montréal, 54 p.
- LOUBIER, Christiane (2011). *De l'usage de l'emprunt linguistique*. OQLF, 77 p.
- LOUNSBURY, Floyd Glenn (1966). « Analyse structurale des termes de parenté », collection « Recherches sémantiques », *Langages*, n° 1, p. 75-99.
- LUNEAU, Marie-Pier et ST-AMAND, Denis (2016). *La Préface*. Classiques Garnier, Paris, 408 p.
- MARTEL, Pierre et CAJOLET-LAGANIÈRE, Hélène (1995). *Le français québécois : usages, standard et aménagement*, collection « Diagnostic », Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 144 p.
- MARTEL, Réginald (1974). « La terreur qui répand le sourire », *La Presse*, 27 avril, p. E-3
- MARTIN, Robert (1983). *Pour une logique du sens*, Paris, Presses universitaires de France, 268 p.

- MELANÇON, Benoît (2016). « Un roman, ses langues : prolégomènes », *Études françaises*, volume 52, n° 2, p. 105–118.
- MENEY, Lionel (2010). *Main basse sur la langue : idéologie et interventionnisme linguistique au Québec*, Montréal, Éditions Liber, 512 p.
- MERCIER, Louis (1996). « L'influence de la lexicographie dialectale française sur la lexicographie québécoise de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle », dans Thomas Lavoie (éd.), *Français du Canada-Français de France. Actes du quatrième Colloque international tenu à Chicoutimi, Québec, du 21 au 24 septembre 1994*, Tübingen, Max Niemeyer Verlag, (Canadiana Romanica, 12), p. 239-255.
- MERCIER, Louis (2002). « Le français, une langue qui varie selon les contextes », dans Claude Verreault, Louis Mercier et Thomas Lavoie (dir.), *Le français, une langue à apprivoiser*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, p. 41-60.
- MICHELON, Sylvie (2001). *Le roman québécois contemporain dans l'édition française (1975-1998)*, Mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, 223 p.
- MICHON, Jacques (2000). « La collection littéraire et son lecteur », dans Mireille Calle-Gruber et Elisabeth Zawisza (dir.), collection « trait d'union », *Paratextes. Études aux bords du texte*, L'Harmattan, p. 157-168.
- MITTERAND, François (1995). « Discours sur le programme de la présidence française de l'Union européenne, notamment en matière d'élargissement, d'union économique et monétaire, d'organisation de l'Europe sociale, d'identité culturelle et de sécurité, devant le Parlement européen », Strasbourg, le 17 janvier 1995 [En ligne], [<http://discours.vie-publique.fr/notices/957000600.html>]
- LYCH, Chantal (2000). « Affaiblissement consonantique en cadien », *Linx*, [En ligne], [<http://linx.revues.org/770>]
- OSTIGUY, Luc et GAGNÉ, Gilles (1987). « Proposition d'un contenu linguistique à l'oral pour l'école primaire : une expérience réalisée en classe de 4^e année. » *Revue québécoise de linguistique*, n° 162, p. 103-142
- PEYRÉ, Yves (1987). *Peinture et poésie : le dialogue par le livre (1874-2000)*, Paris, Gallimard, 272 p.
- PFERSMANN, Andreas (2011). *Séditions infrapaginales, poétique historique de l'annotation littéraire (XVII^e-XX^e siècles)*, collection « Histoire des idées et critique littéraire », Genève, Dros, 536 p.
- PIERRON, Sylvie (2002). « (Sur)conscience linguistique : d'une recherche proustienne à une recherche en littérature québécoise contemporaine », conférence donnée lors du Colloque des Jeunes chercheurs en Littérature québécoise, Université de Montréal, 28-29 novembre 2002, feuillet inédit, 13 p.

- PIERRON, Sylvie (2005). « Ma langue à toi », dans Acerenza, G. (dir.) *Dictionnaires français et littératures québécoise et canadienne-française*, Ottawa, Les Éditions David, coll. Voix Savantes, p. 246-266
- PLOURDE, Michel (dir.) (2000), *Le français au Québec : 400 ans d'histoire et de vie*, Montréal, Fides/Publications du Québec, 516 p.
- POIRIER, Claude (2000). « Le français de référence et la lexicographie différentielle au Québec », *Le français de référence. Constructions et appropriations d'un concept*, numéros des *Cahiers de l'Institut de linguistique de Louvain*, Michel Francard, en collaboration avec Geneviève Geron et Régine Wilmet, vol. 26, n^{os} 1-4, p. 139-155.
- POIRIER, Claude et Gabrielle SAINT- YVES (2002). « Quête identitaire du peuple québécois à travers sa lexicographie : la place centrale de la Société du parler français au Canada », dans Claude Verreault, Louis Mercier et Thomas Lavoie (dir.), *1902-2002, la Société du parler français au Canada cent ans après sa fondation : mise en valeur d'un patrimoine culturel*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, p. 141-173.
- POIRIER, Claude (1995). « Les variantes topolectales du lexique français », dans Michel Francard et Danièle Latin (dir.), collection « Universités francophones », *Le régionalisme lexical*, Louvain-la-Neuve, Éditions Duculot, p. 13-56.
- RAMAT, Aurel (2000). *Le Ramat de la typographie*, Montréal, Aurel Ramat éditeur, 224 p.
- REINKE, Kristin et OSTIGUY, Luc (2016). *Le français québécois d'aujourd'hui*. Berlin, De Gruyter Mouton, 182 p.
- REMYSEN, Wim (2004). « La variation linguistique et l'insécurité linguistique : le cas du français québécois », dans Pierre Bouchard (éd.), *La variation dans la langue standard. Actes du colloque tenu les 13 et 14 mai 2002 à l'Université Laval dans le cadre du 70e Congrès de l'ACFAS*, Québec, Office québécois de la langue française, (« Langues et sociétés »), p. 23-36
- RICARD, François (1974) « “L'Enfirouapé” : une fête tragique », *Le Jour*, 11 mai, p. V3
- RIOUX, Christian (1996). « Yves Beauchemin enfirouapé! », *Le Devoir*, 19 novembre, p. 12
- REY-DEBOVE, Josette (1970). « Le domaine du dictionnaire ». *Langages*, n°19, p. 3-34.
- SEPPÄLÄ, Selja (2004). *Composition et formalisation conceptuelles de la définition terminographique*, Mémoire de DEA, Université de Genève, 200 p.
- SOUICY, Danielle (2004). « Entre l'arbre et l'écorce : norme(s) linguistique(s) et pratique littéraire », dans Denise Brassard, André Carpentier, Paul Chamberland, Louise Dupré et René Lapierre (dir.), *Figura*, Montréal, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, vol. 11, p. 115-138.

- STEUCKARDT, Agnes et NIKLAS-SALMINEN, Aïno (dir.) (2003). *Le mot et sa glose*, collection « Langues et langage », n° 9, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 306 p.
- STEUCKARDT, Agnes et NIKLAS-SALIMEN, Aïno (dir.) (2005). *Les marqueurs de glose*, collection « Langues et langage », n° 11, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 328 p.
- STEPHAN, Andrée (1987). « La langue populaire dans Bonheur d'occasion de Gabrielle Roy. » *Présence francophone*, n° 31, p. 99-111.
- THÉRIAULT, Jacques (1974). « L'enfirouapé de Beauchemin », *le Devoir*, 13 avril, p. 12
- SUMMERS, France J. (1987). « La réception critique du Matou », *Voix et Images*, vol. 12, n° 3, p. 383-392.
- THIBAUT, André (2006). « Glossairistique et littérature francophone », *Revue de linguistique romane*, tome 70, n°s 277-278, Strasbourg, p. 143-179.
- THIBAUT, André (2009). « Ne vous laissez pas enfirouâper par de fausses étymologies! », *Cap-aux-Diamants*, n° 96, p. 29-32.
- TRANQUILLE, Henri (1976) *Lettres d'un libraire - tome 1*, Montréal, Éditions Leméac, 146 p.
- TRANQUILLE, Henri (1976) *Lettres d'un libraire - tome 2*, Montréal, Éditions Leméac, 152 p.
- TRANQUILLE, Henri (1991) *Lettres dangereuses à Yves Beauchemin*. Montréal, VLB, 163 p.
- VAIS, Michel (1982). « L'accueil fait au théâtre québécois en Europe », dans Jean Cléo Godin (éd.) avec la collaboration de Jacques Dubois et Jean-Marie Klinkenberg, *Lectures européennes de la littérature québécoise. Actes du Colloque international de Montréal (avril 1981)*, Ottawa, Les Éditions Leméac Inc., p. 354-363.
- VAXELAIRE, Jean-Louis (2005). *Les noms propres : une analyse lexicologique et historique*, Paris, Honoré Champion, 952 p.
- VIGNEAULT, Alexandre (1998). « Le Dictionnaire historique du français québécois : pour la suite du monde », *Le Fil, journal de la communauté universitaire de L'Université Laval*, [En ligne], [<https://www.lefil.ulaval.ca/Au.fil.des.evenements/1998/09.17/poirier.html>]
- VINCENT, Josée (1997). *Les tribulations du livre québécois en France (1959-1985)*, Québec, Nuit blanche éditeur, série « Études », 234 p.
- WISSNER, Inka (2008). « Les régionalismes dans trois romans d'Yves Viollier, auteur vendéen », dans André Thibault (dir.), *Richesses du français et géographie linguistique*, coll. « Champs linguistiques », De Boeck Supérieur, p. 11-7.

ANNEXE 1
EXEMPLIER - ŒUVRES LITTÉRAIRES QUÉBÉCOISES CONTENANT DES ÉLÉMENTS PARATEXTUELS DE
NATURE MÉTALINGUISTIQUE

Auteur	Titre	Édition	Année	Notes métalinguistique générales	Description du document d'accompagnement
Savard, Félix-Antoine	<i>Menaud, maître-draveur</i>	Librairie Garneau	1937		Titre : « Petit glossaire dressé en majeure partie d'après le Glossaire du Parler Français au Canada avec la bienveillante permission de la Société du Parler français au Canada. » Entrées : 114
Guèvremont, Germaine	<i>Le Survenant</i>	Éditions Beauchemin	1945	Note : « L'auteur a tenu à conserver à certains mots, dans le texte comme dans le dialogue, une prononciation qui peut paraître désuète mais qu'on leur donne encore dans la région, vieille de trois cents ans. » (1945, p. 263; 1946, p. 247; 1957, p. 247) Cette note n'est pas reprise dans les éditions de 1962, 1969, 1974, 1989	Pas de glossaire (1945)
		Librairie Plon	1946		Titre : « Vocabulaire » Entrées : 46 (1946)
		Librairie Plon	1957		Titre : « Vocabulaire » Entrées : 46 (1957)

		Fides, coll. « Alouette bleue »	1962		Titre : « Vocabulaire » Entrées : 48 (1962)
		Fides, coll. « Bibliothèque canadienne- française »	1969		Titre : « Vocabulaire » Entrées : 48 (1969)
		Fides, coll. du « Nénuphar »	1974		Titre : « Vocabulaire » Entrées : 48
		Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde »	1989		Titre : « Notes linguistiques et glossaire » Entrées : 537 (1989)
Bernard, Harry	<i>Les jours sont longs</i>	Le Cercle du livre de France	1951		Titre : « Glossaire » Entrées : 125
		Fides, coll. « Alouette bleue »	1961		
Gélinas, Gratien	<i>Bousille et les justes</i> (théâtre)	Éditions de l'homme	1960		Titre : Il n'y a pas de titre, mais voici ce qui est écrit : « Voici l'équivalent ou la signification des mots et expressions propres au Canada français et imprimés en italique dans le texte. » Entrées : 10 NB : la liste se termine par cette note de l'auteur : « Ces équivalents constituent des

					variantes, que le metteur en scène pourra employer à son gré. »
Maillet, Andrée	<i>Profil de l'original</i>	L'Hexagone	1974	« Pour ce qui concerne les québécoismes, le lecteur voudra bien consulter le dictionnaire Bélisle (Dictionnaire général de la Langue française au Canada) » (p. 211)	s.o.
Choquette, Robert	<i>Le sorcier d'Anticosti</i>	Fides, coll. « Collection du Goéland »	1975		Titre : « Lexique » Entrées : 83
Leclerc, Félix	<i>Andante</i>	Fides, coll. « Collection du Goéland »	1975		Titre : « Lexique » Entrées : 46
Guèvremont, Germaine	<i>En pleine terre</i>	Fides, coll. « Collection du Goéland »	1976		Titre : « Lexique » Entrées : 139
Leblanc, Bertrand-B.	<i>Moi, Ovide Leblanc, j'ai pour mon dire.</i>	Leméac Éditeur, coll. « Roman québécois »	1976	Note : « Ovide Leblanc, le héros de ce roman, a réellement existé. Il a vécu dans la vallée de la Matapédia. Et c'est lui qui parle par la plume de l'auteur. Nous avons donc conservé toute la couleur du parler gaspésien. » (p. ii)	Titre : « Glossaire » Entrées : 793
Leclerc, Félix	<i>Adagio</i>	Fides, coll. « Collection du Goéland »	1976		Titre : « Lexique » Entrées : 38 (dont une section intitulée « canadianismes, régionalismes, néologismes » qui contient 12 entrées.
Leclerc, Félix	<i>Allegro</i>	Fides, coll. « Collection du Goéland »	1976		Titre : « Lexique » Entrées : 77 (dont une section intitulée « canadianismes, régionalismes, néologismes » qui contient 6 entrées.

Lemieux, Germain (dir.)	<i>Les vieux m'ont conté...</i> (tome 1)	Éditions Bellarmin	1977		Titre : « Lexique » Entrées : 245 NB : Les mots apparaissant dans le lexique sont marqués par un chiffre en exposant dans le récit. Ce chiffre renvoie à une note infrapaginale qui donne une définition du mot. Les notes ont été rassemblées sous forme de lexique en fin d'ouvrage.
Thériault, Yves	<i>Le ru d'ikoué</i>	Fides, coll. « Collection du Goéland »	1977		Titre : « Lexique » Entrées : 39 (dont une section intitulée « canadianismes, régionalismes, néologismes » qui contient 14 entrées (la majorité des amérindianismes))
Corriveau, Monique	<i>Le wapiti</i>	Fides, coll. « Collection du Goéland »	1978		Titre : « Lexique » Entrées : 139 (dont une section intitulée « régionalismes » qui contient 14 entrées (la majorité des amérindianismes et une autre section intitulée « expressions » qui contient 10 expressions populaires))
Soucy, Jean-Yves	<i>Un dieu chasseur</i>	Les Éditions La Presse	1978	Note : « Avertissement : Ce livre comprend un certain nombre de canadianismes, néologismes et mots d'origine anglaise ou autre. Les lecteurs qui désirent se familiariser avec ces termes trouveront, à la fin de cet ouvrage, un glossaire qui en donne la définition. » (p. 4)	Titre : « Glossaire » Entrées : 54
Chabot, Cécile	<i>Et le cheval vert</i>	Fides, coll. « Collection du Goéland »	1980		Titre : « Lexique » Entrées : 66 (dont une section intitulée « régionalismes et canadianismes » qui contient 26 entrées.
Clermont, Marie-Andrée	<i>Alerte au lac des loups</i>	Fides, coll. « Collection du Goéland »	1980		Titre : « Lexique » Entrées : 23

Bujold, Réal-Gabriel	<i>La sang-mêlé d'arrière-pays</i>	Leméac Éditeur, coll. « Roman québécois »	1981		Titre : « Petit glossaire (de certains mots, peut-être les plus méconnus.) » Entrées : 84
Pellerin, Jean	<i>Au pays de Pépé Moustache</i>	Éditions internationales Alain Stanké Ltée	1981		Titre : « Lexique » Entrées : 439 NB : Les particularismes sont tous en italiques dans le texte.
Cousture, Arlette	<i>Les filles de Caleb, tome 1 : Le chant du coq</i>	Québec Amérique	1985		Titre : « Glossaire » Entrées : 128
Cousture, Arlette	<i>Les filles de Caleb, tome 2 : Le cri de l'oie blanche</i>	Québec Amérique	1986		Titre : « Glossaire » Entrées : 88
Grignon, Claude-Henri	<i>Un homme et son péché</i>	Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde » Les Éditions internationales Alain Stanké	1986 2003	Note : « *Nous avons cru pertinent de signaler, au moyen d'un astérisque, les mots présentés dans le glossaire, à la fin du volume. Une grande partie de ces mots figurent dans <i>Le Robert</i> ou le <i>Larousse</i> mais non dans le sens où ils sont employés dans le récit. » (2003, p. 30)	Titre : « Notes linguistiques et glossaire. » Entrées : 114 Titre : « Glossaire » Entrées : 116
Pellerin, Jean	<i>Gens sans terre</i>	Les Éditions Pierre Tisseyre	1988		Titre : « Glossaire » Entrées : 60
Dandurand, Anne	<i>Un cœur qui craque -</i>	VLB éditeur/ Messidor	1990	Note : « 1. À l'usage facultatif des francophones hors d'Amérique : les mots suivis	Titre : « Glossaire québécois à l'usage des populations francophones hors d'Amérique »

	<i>journal imaginaire</i>			d'un astérisque renvoient au glossaire en fin de volume » (p. 1)	Entrées : 27
Mathieu, André	<i>L'Été d'Hélène</i>	Éditions Aliona	1990	Note : « [...] d) Les mots typiquement québécois de cet ouvrage de même que les néologismes sont identifiés par les guillemets. » (p. 1)	s.o.
Roy, Gabrielle	<i>Bonheur d'occasion</i>	Éditions du Boréal	[1945] 1993	s.o.	s.o.
Mathieu, André	<i>Aurore</i>	André Mathieu	1994		Titre : « Glossaire » Entrées : 278
Aquin, Hubert	<i>Prochain épisode</i>	Bibliothèque québécoise	1995		Titre : « Glossaire » Entrées : 20
Bouchard, Gérard	<i>Mistouk</i>	Éditions du Boréal	2002		Titre : « Glossaire saguenayen » Entrées : 70 NB : Au premier particularisme rencontré dans le texte, un astérisque renvoie à la note suivante : « Pour les mots accompagnés d'un astérisque, voir le Glossaire à la fin du livre ou la table des toponymes anciens et modernes. »
Bouchard, Gérard	<i>Pikauba</i>	Éditions du Boréal	2005		Titre : « Glossaire saguenayen » Entrées : 89 NB : Au premier particularisme rencontré dans le texte, un astérisque renvoie à la note suivante : « Pour les mots accompagnés d'un astérisque, voir le "Glossaire" à la fin du livre. »
Lacombe, Diane	<i>L'Hermine de Mallaig</i>	VLB éditeur	2005		Titre : « Lexique » Entrées : 74 NB : Au premier particularisme rencontré, une note en bas de page indique que : « Les mots suivis d'un astérisque sont définis dans le lexique à la fin du roman »

ANNEXE 2

UN ROMAN, DEUX ÉDITIONS, DEUX GLOSSAIRES

L'enfirouapé (1974)

PETIT GLOSSAIRE QUÉBÉCOIS À L'INTENTION DES FRANÇAIS DE FRANCE

<i>achaler</i> : importuner	sur un article vendu à
<i>au plus sacrant</i> : au plus vite	tempérament
<i>baquet</i> : pop. homme gros et court	<i>conestache (sans)</i> : pop. sans
<i>bardasser</i> : bousculer	connaissance
<i>bazou</i> : guimbarde	<i>coquerelle</i> : blatte
<i>beigne</i> : sorte de beignet	<i>correct</i> : honnête, digne d'estime
<i>bidous</i> : pop. argent	<i>crisser</i> : vulg. flanquer (une volée);
<i>biscuit-soda</i> : sorte de biscuit sec	foudre (le camp)
plutôt salé	<i>déjeuner</i> : petit déjeuner
<i>Bolduc (Mme)</i> : chanteuse	<i>draffe</i> : bière en fût (un verre de
québécoise très populaire	draffe ou en abrég.: une
durant les années 30	draffe)
<i>bounceur</i> : « videur »	<i>drave</i> : flottage du bois
<i>Bordeaux</i> : prison située à Montréal	<i>drette</i> : pop. droit
<i>botte</i> : vulg. rapport sexuel avec	<i>écrapoutir</i> : écrabouiller
une femme	<i>effouérer(s')</i> : s'effondrer, tomber
<i>botterleau</i> : sorte de grosse	<i>embouvetter</i> : travailler les planches
chaussure de cuir	de façon à les assembler
<i>boule à mites</i> : naphthaline	par des rainures et des
<i>broche-à-poule</i> : treillis métallique	languettes
utilisé comme clôture dans	<i>encabaner(s')</i> : s'enfermer
les fermes, etc.	<i>enfirouaper</i> : tromper, rouler
<i>Bromo</i> : poudre digestive	<i>fafoin</i> : sot, étourdi
effervescente	<i>farce plate</i> : plaisanterie de mauvais
<i>cabane à sucre</i> : bâtiment érigé	goût
dans une forêt d'érables et où	<i>fesser</i> : pop. frapper
se fabrique le sucre d'érable	<i>fifi</i> : pédé
<i>cubochon</i> : personne entêtée; lente	<i>flacoter</i> : équiv. de clapoter
à comprendre	<i>fôrrer</i> : vulg. fornicuer; flanquer
<i>cave</i> : pop. imbécile	(la volée); rouler, tromper
<i>caverie</i> : sottise	<i>Français de France</i> : plais., par
<i>cenne</i> : pièce de monnaie valant le	opposition à « Français du
centième du dollar	Québec » (Québécois)
<i>cheuf</i> : plaisamment, chef	<i>fripe (rien que sur une)</i> :
<i>chienneux</i> : peureux	rapidement, sans traîner
<i>comme de l'eau</i> : avec une grande	<i>fucker</i> : angl. vulg. gâcher
facilité	<i>gang</i> : pop. et non péj. bande. Mot
<i>compagnie de finance</i> : institution	fém. au Québec
qui perçoit pour le compte	<i>garnotte</i> : gravier
d'un autre, à des taux d'intérêt	<i>Gignac, Fernand</i> : chanteur de
élevés, les versements	charme québécois

256

L'entourloupé (1985)

GLOSSAIRE

notamment de quelques expressions québécoises

- *Achaler*: importuner.
- *Agent Philips*: agent de sécurité.
- *Air lui changea (l')*: son visage changea d'expression.
- *Allô Police*: journal à sensations, spécialisé dans les faits divers, rappelant *Détective*.
- *AM (11 HRES)*: 11 heures du matin (11 h avant midi).
- *Arrière (en)*: derrière.
- *Au plus sacrant*: au plus vite.
- *Auto-patrouille*: voiture de police.
- *B.A.*: licence de lettres.
- *Banc de neige*: congère.
- *Bande de petits calvaires*: bande de petits cons.
- *Baquet*: pop. homme gros et court.
- *Bardasser*: bousculer.
- *Bas*: chaussettes.
- *Bazou*: guimbarde.
- *Beigne*: sorte de beignet.
- *Bidous*: pop. argent.
- *Bien être Social*: Sécurité Sociale.
- *Biscuit-soda*: sorte de biscuit sec plutôt salé.
- *Blonde*: amie, bonne amie.
- *Bois franc*: bois à grain serré.
- *Bolduc (Mme)*: chanteuse québécoise très populaire durant les années 30.
- *Bordeaux*: prison située à Montréal.
- *Botte*: vulg. rapport sexuel avec une femme.

265

* Les flèches jaunes représentent les ajouts ou les modifications apportées dans la version française du glossaire.

ANNEXE 3
CORPUS DES ÉDITIONS DE *L'ENFIROUAPÉ* ET DE *L'ENTOURLOUPÉ*

Année	Éditeur	Format	Titre	Collection	Dédicace	Note liminaire	Glossaire	Note de l'auteur (postliminaire)	Extraits de la critique
1974	La Presse (QC)	Éd. courante 13,5 X 20,5 cm	<i>L'enfirouapé</i>	Écrivains des deux mondes	X		X		
1977	La Presse (QC) (réimpression)	Éd. courante 13,5 X 20,5 cm	<i>L'enfirouapé</i>	Écrivains des deux mondes	X		X		
1981	La Presse (QC)	Éd. courante 13,5 X 20,5 cm	<i>L'enfirouapé</i>	Romans d'aujourd'hui	X		X		
1983	La Presse (QC) (réimpression)	Éd. courante 13,5 X 20,5 cm	<i>L'enfirouapé</i>	Romans d'aujourd'hui	X		X		
1985	Éditions internationales Alain Stanké (QC)	Éd. de poche 10,5 X 18 cm	<i>L'enfirouapé</i>	Québec 10/10	X	X	X	X	X
1985	Éditions Jean Picollec (FR)	Éd. courante 13,5 X 21 cm	<i>L'Entourloupé</i>	<i>nil</i>	X		X		
1995	Éditions du Rocher / Jean Picollec (FR)	Éd. courante 14 X 22,5 cm	<i>L'Entourloupé</i>	<i>nil</i>	X		X		
1998	Éditions internationales Alain Stanké (QC)	Éd. de poche 10,5 X 18 cm	<i>L'enfirouapé</i>	<i>Québec 10/10</i>	X	X		X	
2008	Éditions internationales Alain Stanké (QC)	Éd. de poche 10,5 X 18 cm	<i>L'enfirouapé</i>	<i>Québec 10/10</i>	X			X	

ANNEXE 4

QUESTIONS POSÉES AUX ÉDITEURS QUÉBÉCOIS

Thème 1 : La norme du français québécois

1. Quelle est votre opinion sur la norme linguistique au Québec?
2. Cherchez-vous toujours à atteindre un certain standard linguistique dans les œuvres publiées?
3. Tenez-vous compte de la présence de particularismes québécois lors de l'évaluation d'un manuscrit?
4. Quels sont les choix lexicaux qui vous guident lors de l'édition d'œuvres québécoises?
5. Y a-t-il une tolérance à l'égard de certaines catégories de particularismes?

Thème 2 : Les ouvrages de référence employés lors de la révision de manuscrits

1. Quels outils linguistiques vos correcteurs et réviseurs utilisent-ils?
2. Quelle norme linguistique, c'est-à-dire celle qui est décrite dans les ouvrages de références, privilégiez-vous?

Thème 3 : Le traitement réservé aux particularismes québécois dans l'édition d'une œuvre littéraire québécoise.

1. Adaptez-vous généralement des œuvres pour un public francophone hors Québec?
2. Quel traitement réservez-vous aux particularismes québécois?
3. Utilisez-vous l'italique ou les guillemets pour identifier les particularismes dans le texte?
4. Joignez-vous parfois un glossaire à une œuvre québécoise?

ANNEXE 5
QUESTIONS POSÉES À YVES BEAUCHEMIN (AUTEUR), À ALAIN STANKÉ
(ÉDITEUR QUÉBÉCOIS) ET À JEAN PICOLLEC (ÉDITEUR FRANÇAIS).

Questions posées à Yves Beauchemin et Alain Stanké :

1. Qu'est-ce qui a motivé l'ajout d'un glossaire à ce roman?
2. Qui en a pris la décision?
3. Qui l'a rédigé?
4. Pour quel public?
5. Comment a-t-il été rédigé?
6. Quelle est l'histoire de ce glossaire au fil des réimpressions et rééditions?
7. Quelles visions ou interprétations du texte le glossaire sert-il à véhiculer?
8. Pourquoi avoir intitulé le glossaire « Petit glossaire québécois à l'intention des Français de France »?

Questions posées à Jean Picollec :

1. Qu'est-ce qui a motivé votre choix de non seulement garder le glossaire de l'édition originale de *L'enfirouapé* (1974), mais aussi de l'enrichir de plus d'une centaine d'entrées?
2. À qui avait été confiée sa réalisation? À l'auteur? Aux réviseurs/correcteurs d'épreuves? À un lexicographe?
3. Quelles visions ou interprétations du texte le glossaire sert-il à véhiculer?

4. Pourquoi le titre du glossaire est-il passé de « Petit glossaire québécois à l'intention des Français de France » dans la version québécoise à « Glossaire notamment de quelques expressions québécoises » dans la version française?

ANNEXE 6

NOTE LIMINAIRE - *L'ENFIROUAPÉ* 1985 ET 1998

L'enfrouapé (1985)

YVES BEAUCHEMIN

Yves Beauchemin est né en Abitibi en 1941. Après des études en lettres, il enseigne, il fait des travaux de bibliothèque et de journalisme, et il est conseiller musical à Radio-Québec. L'immense succès de son roman Le matou, ses nombreuses traductions, son adaptation pour le cinéma et la télévision le libèrent. Yves Beauchemin, passionné de politique et de musique, peut se consacrer à l'écriture. Il habite Longueuil.

L'ENFIROUAPÉ

Un travailleur, qui a tout laissé tomber, se fait rouler par un député véreux. En prison durant trois ans, il réfléchit. À sa sortie, il entreprend de se venger. Il devient, à sa façon, activiste. Ce roman, conçu avant la Crise d'octobre 1970, ajoute à la politique une dimension qui ne s'y trouve pas souvent: l'humour. *L'enfrouapé* rassemble une galerie de personnages qui peuvent faire sourire ceux de Rabelais. Dès cette première oeuvre, Yves Beauchemin se révèle un étonnant romancier.

L'enfrouapé (1998)

YVES BEAUCHEMIN

Yves Beauchemin est né en Abitibi en 1941. Après des études en lettres, il enseigne, fait des travaux de bibliothèque et de journalisme et devient conseiller musical à Radio-Québec. L'immense succès de son roman Le Matou, ses nombreuses traductions, son adaptation pour le cinéma et la télévision le libèrent. Yves Beauchemin, passionné de politique et de musique, peut se consacrer à l'écriture.

L'ENFIROUAPÉ

Un travailleur, qui a tout laissé tomber, se fait rouler par un député véreux. En prison durant trois ans, il réfléchit; à sa sortie, il entreprend de se venger. Il devient, à sa façon, activiste. Ce roman, conçu avant que n'éclate la Crise d'octobre 1970, ajoute à la politique une dimension qui ne s'y trouve pas souvent: l'humour. *L'Enfrouapé* rassemble une galerie de personnages qui peuvent faire sourire ceux de Rabelais. Avec cette première oeuvre, Yves Beauchemin se révèle un étonnant romancier.

ANNEXE 7

NOTE DE L'AUTEUR - *L'ENFIROUAPÉ* 1985 ET 1998

COMMENT *L'ENFIROUAPÉ* VINT AU MONDE...

J'avais écrit une quarantaine de nouvelles (inédites pour la plupart) lorsque je me suis lancé, en 1969, dans la rédaction de *L'enfirouapé*. Quatre ans auparavant, j'avais terminé de peine et de misère la première version d'un premier roman (inédit lui aussi), mais quand était venu le moment du polissage et des ajustements, mon courage avait coulé à pic devant l'énormité de la tâche et peut-être également parce que je ne trouvais plus grand intérêt à mon texte. Aussi, quand j'insérai dans ma machine à écrire la feuille sur laquelle je devais écrire le début de mon premier chapitre, j'inscrivis en haut: « Longue nouvelle », pour essayer de me cacher que je venais en fait d'aborder encore une fois le roman, ce genre littéraire dont les spécimens peuvent compter de 150 à 20 000 pages.

J'avais d'ailleurs longtemps hésité sur la forme que devait prendre mon récit. J'accumulais depuis longtemps sur de petits calepins des matériaux pour cette histoire que je voulais drôle et violente. Et tout en les accumulant, je m'étais lancé, aidé de mon frère François, caméraman à Radio-Québec, dans la réalisation d'un moyen métrage de fiction que nous avions intitulé *Burlex*. En 1969, nous étions en plein tournage — cela se faisait durant les fins de semaine et dans des conditions plutôt héroïques — et je me demandais parfois en feuilletant mes calepins si ma « longue nouvelle » ne devrait pas plutôt devenir un long métrage, car il me semblait que cette histoire loufoque et cruelle s'y prêtait bien. Et puis je ne pouvais plus me passer du ronronnement de la caméra.

Comme j'hésitais de plus en plus, je résolus d'abord de construire mon histoire. J'écrivis un résumé d'une dizaine de pages, puis un autre qui devait bien en compter le triple, et l'histoire du curieux duel entre le naïf Maurice Ferland et le crapuleux Jerry Turcotte apparut alors devant mes yeux avec un relief extraordinaire (j'espère qu'il en reste quelque chose dans le livre). Survint alors la Crise d'octobre. Trudeau essaya d'imiter Néron, avec un avantage marqué sur l'empereur

romain: il pouvait compter sur la télévision et un matériel électronique sophistiqué pour la mise en scène mélo dont il rêvait et qu'il réussit avec beaucoup de brio. Mais je m'aperçus, moi, dans mon petit coin obscur, qu'essayer de trouver des investisseurs pour financer un film qui racontait l'enlèvement d'un député véreux, c'était comme de se lancer à la recherche des baleines bilingues ou des marsouins ventri-loques. J'abandonnai donc le projet de film et je m'attelai à la rédaction du roman. Cela me prit environ quatre ans.

Durant l'hiver de 1974, je le présentai tout tremblant à Henri Tranquille, le célèbre libraire de la rue Sainte-Catherine dont j'admirais et redoutais à la fois la vaste culture et l'impitoyable franchise. Il lut le roman en deux nuits et m'ordonna de le faire publier. J'essayai. Cela n'alla pas tout seul. J'essuyai des refus. Le temps passait. Il y avait des matins où je me sentais comme un ver de terre.

Tranquille se fâcha, téléphona à Alain Stanké, qui dirigeait alors les éditions La Presse, et alla lui porter le manuscrit. Trois jours plus tard, Stanké me faisait venir à son bureau pour la signature du contrat. J'étais si transporté de joie que j'aurais signé n'importe quoi, y compris mon arrêt de mort. Stanké fit mieux: il me trouva un titre. Ce fut lui, en effet, qui me proposa: *L'enfirouapé*. Depuis des semaines, ma femme, mes amis et moi nous alignions des colonnes de titres tous plus mauvais les uns que les autres. Cela allait d'*Une jolie chambre pour Jerry* (exercice de diction) à *La vengeance* (de Fantomas, peut-être?). *L'enfirouapé*? Cela me plaisait. Tout était là: le tragique et l'humour, le malheur avec un visage familial, presque sympathique.

À présent, je me rends compte combien ce beau vieux mot venu de l'ancien normand peut avoir quelque chose d'effarouchant pour des oreilles non québécoises, mais comme mon livre a peu voyagé jusqu'ici, le mal n'est pas grand.

Yves Beauchemin
février 1985

ANNEXE 8

EXTRAITS DE LA CRITIQUE - *L'ENFIROUAPÉ* 1985

EXTRAITS DE LA CRITIQUE

Il faut lire *L'enfirouapé* pour juger de l'étendue de notre aliénation. Jerry Turcotte ne vit que pour le pouvoir et n'hésite jamais devant le crime s'il s'agit de protéger ses intérêts; Maurice et ses amis sont entraînés dans une révolte ridicule, par intérêt, par l'effet d'une idéologie mal digérée et surtout, par bêtise. Comment ce roman ne serait-il pas tragique? D'autant plus que tous les personnages suscitent la sympathie. C'est la quadrature du cercle de la défaite.

Jean Éthier-Blais
Le Devoir, 15 juin 1974.

Beauchemin sait construire une histoire dont il n'y a rien à retrancher. Il sait inventer des personnages et leur donner assez de substance pour qu'on puisse, avec lui, se moquer d'eux. Il sait choisir la narration quand le déroulement de l'action s'y prête le mieux; le dialogue quand il est nécessaire. Il sait varier le style sans briser l'unité du ton. Il sait utiliser les immenses ressources de la langue française et faire appel, au moment le plus opportun, au lexique québécois. Il sait surtout, et c'est la qualité principale peut-être de son remarquable roman, manier l'humour comme ceux qui, connaissant parfaitement le milieu québécois, ont assez de maturité (ou d'indépendance d'esprit) pour prendre exactement vis-à-vis de lui la distance qu'il faut.

Réginald Martel
La Presse, 27 avril 1974.

Le roman de Monsieur Yves Beauchemin n'a rien de gratuit et de fou; il a une probité intellectuelle dont manquaient les scénaristes d'octobre. Ce n'est pas une enfirouapette, bien au contraire. C'est seulement l'histoire d'un enfirouapé qui joue son personnage à fond pour le profit du lecteur québécois, qui l'était quelque peu lui-même et le sera moins dorénavant. Pour moi, il aura été l'aventure d'une belle semaine.

Jacques Ferron
Québec-Presses, 2 septembre 1974.

Des bagarres, des scènes d'horreur, de la tendresse, de la politique, de l'obscénité, de la religion, de la drôlerie, du pathétique, on trouve de tout dans ce récit à la fois burlesque et tragique, réaliste et ubuesque, marqué par une puissance d'invention, par une spontanéité et par une allégresse qui ne sont pas sans rappeler par endroits les romans picaresques les plus farfelus...

Impossible de rester indifférent devant une telle oeuvre qu'il faut lire dans le plus complet délassément un peu comme on lit Rabelais, Alexandre Dumas ou Boris Vian, sans fiches, sans théorie préconçue, uniquement pour se laisser charmer par une verve intarissable, un sens extraordinaire de la démesure et de la fantaisie.

Il s'agit seulement d'être prêt à tout: aux événements les plus invraisemblables, aux dialogues les plus débridés, à l'apparition des plus quichottesques créatures. Car l'action est un véritable feu roulant, une suite époustouflante de coïncidences et de revirements aussi inattendus les uns que les autres: enlèvement, erreurs judiciaires, héritage-surprise, rencontres, trésors, apparitions mystiques, folie, tout y est possible.

François Ricard
Le Jour, 11 mai 1974.

ANNEXE 9
CORPUS GÉNÉRAL (L, GQ ET GF)

Liste (L)	GQ	GF
<i>achaler</i> (absent du texte)	X	X
<i>air lui changea</i> (l')		X
<i>allée</i>		
<i>allure : ça n'a plus aucune espèce d'allure</i>		
<i>AM (11 HRES)</i>		X
<i>arrière</i> (en)		X
<i>au plus sacrant</i>	X	X
<i>auto-patrouille</i>		X
<i>banc de neige</i>		X
<i>bande de petits calvaires</i>		X
<i>baquet</i>	X	X
<i>bardasser</i>	X	X
<i>bas</i>		X
<i>bazou</i>	X	X
<i>beigne</i>	X	X
<i>best buy</i>		
<i>bidous</i>	X	X
<i>bien être social</i>		X
<i>biscuit-soda</i>	X	X
<i>blonde</i>		X
<i>bois franc</i>		X
<i>bonne fête</i> (carte de)		
<i>borne-fontaine</i>		
<i>botte</i>	X	X
<i>botterleau</i>	X	X
<i>boule à mites</i>	X	X
<i>bounceur</i>	X	X
<i>boys</i>		
<i>brassement</i> (de sommier)		X
<i>brassement de machine à laver</i>		
<i>broche-à-poule</i>	X	X
<i>cabaret</i>		X
<i>cabochon</i>	X	X
<i>canette de mousse à barbe</i>		
<i>carré</i>		
<i>cave</i>	X	X
<i>caverie</i>	X	X
<i>cenne</i>	X	X
<i>cenne</i> (ne pas avoir une)		
<i>cenne noire</i>		

Liste (L)	GQ	GF
<i>chaise roulante</i>		
<i>chambranler</i>		X
<i>chambre de bain</i>		
<i>chaudière</i>		
<i>chaudron</i>		X
<i>chienneux</i>	X	X
<i>chum</i>		X
<i>club</i>		
<i>cochonner</i>		X
<i>coffre à gants</i>		
<i>comme de l'eau</i>	X	X
<i>compagnie de finance</i>	X	X
<i>composer</i>		X
<i>comptoir-lunch</i>		X
<i>conestache (sans)</i>	X	X
<i>copie</i>		X
<i>coquerelle</i>	X	X
<i>corne (lunettes de)</i>		X
<i>correct</i>	X	X
<i>couche aux fesses (la)</i>		X
<i>creux de lui-même (du plus)</i>		X
<i>crisser</i>	X	X
<i>cross my heart</i>		X
<i>crotté</i>		X
<i>cute</i>		X
<i>découpure (de journal)</i>		X
<i>déjeuner</i>	X	X
<i>demeurer en chambre</i>		X
<i>dépense</i>		X
<i>dessouffler</i>		
<i>Deuxième Grande Guerre</i>		X
<i>diachylon</i>		X
<i>dîner</i>		X
<i>draffe</i>	X	X
<i>drave</i>	X	X
<i>écoeurant</i>		
<i>écoeurer</i>		
<i>écrapoutir</i>	X	X
<i>effouèrer (s')</i>	X	X
<i>embouveter</i>	X	X
<i>encabaner (s')</i>	X	X
<i>enfant de chienne</i>		
<i>enfirouaper</i>	X	X
<i>entendre à rire</i>		X

Liste (L)	GQ	GF
<i>face longue (avoir la)</i>		
<i>fafouin</i>	X	X
<i>farce plate</i>	X	X
<i>fendre (se) : se fendre le cul</i>		
<i>fesser</i>	X	X
<i>feu sauvage</i>		
<i>fifi</i>	X	X
<i>fin de semaine</i>		
<i>final bâton</i>		X
<i>fin-finaud</i>		
<i>flacotement</i>		
<i>flacoter</i>	X	X
<i>flambant nu</i>		X
<i>folichonnerie</i>		X
<i>fort</i>		
<i>fou comme de la marde (être)</i>		
<i>fournaise</i>		X
<i>fourrer</i>	X	X
<i>Français de France</i>	X	X
<i>fripe (rien que sur une)</i>	X	X
<i>fuck (grosse)</i>		X
<i>fucker</i>	X	X
<i>gang</i>	X	X
<i>garde-robe</i>		
<i>garnotte</i>	X	X
<i>gosse</i>	X	X
<i>griller : se faire griller les fesses</i>		
<i>gros gin</i>		
<i>jasette</i>		X
<i>jobine</i>	X	X
<i>joker</i>		X
<i>lancer par la tête</i>		X
<i>louer un camp</i>		X
<i>lunette fumées</i>		
<i>machine à patates</i>	X	X
<i>maganer</i>	X	X
<i>magasiner</i>		X
<i>maison de chambres</i>	X	X
<i>maison de rapport</i>		
<i>mal pris (être)</i>		X
<i>mal pris en christ (être)</i>		X
<i>maquereau</i>		
<i>marde</i>	X	X
<i>mèche : en attendre une mèche</i>	X	X

Liste (L)	GQ	GF
<i>mettre</i>	X	X
<i>mettre des gants blancs</i>		
<i>milles (tirer sur ses derniers)</i>		
<i>minoune</i>	X	X
<i>mitaine</i>		
<i>montrer la face (se)</i>		X
<i>morver (laisser son nez)</i>		X
<i>mousse à barbe</i>		
<i>nanane</i>		X
<i>niaiseux</i>		X
<i>noirceur</i>		
<i>openeur</i>	X	X
<i>papermanne</i>	X	X
<i>papier oignon</i>		X
<i>papier-tenture</i>		
<i>paqueté</i>	X	X
<i>parfa</i>	X	X
<i>parler à travers son chapeau</i>		X
<i>parler dans le particulier</i>		X
<i>parties</i>	X	X
<i>passer la nuit sur la corde à linge</i>	X	X
<i>pâté au poulet</i>		
<i>patte de meuble</i>		X
<i>payer la traite</i>		X
<i>pédale : la pédale au fond</i>		
<i>peinturer</i>		X
<i>piastre</i>	X	X
<i>picocher</i>	X	X
<i>plaidoyer</i>		X
<i>plancher</i>		
<i>plotte</i>	X	X
<i>plume</i>		X
<i>poche de ciment</i>		X
<i>poêle à deux ponts</i>		X
<i>poll</i>	X	X
<i>pomme de salade</i>		X
<i>porte-journaux</i>		
<i>poste de radio</i>		X
<i>pouce (faire du)</i>	X	X
<i>pousser (se)</i>		X
<i>prendre sa parole</i>		X
<i>prendre son trou</i>		
<i>présentement</i>		
<i>quarante onces (un)</i>		

Liste (L)	GQ	GF
<i>raboteux</i>		X
<i>ramasser (se)</i>		X
<i>rendre (se)</i>		X
<i>rôties</i>		X
<i>rousselé</i>		X
<i>sacre</i>	X	X
<i>sacrer</i>	X	X
<i>sacrer : sacrer comme un bûcheron</i>		
<i>sacrer là</i>		
<i>sacrer son camp</i>	X	X
<i>Sainte-Vierge</i>		
<i>scraper</i>	X	X
<i>sentir : ne pas sentir quelqu'un</i>	X	X
<i>set</i>	X	X
<i>shampoo</i>		
<i>silement</i>	X	X
<i>skidoo</i>	X	
<i>snoreau</i>	X	X
<i>soincer</i>	X	X
<i>souper</i>	X	X
<i>spécialisse</i>		
<i>stationner son auto</i>		X
<i>stepette</i>	X	
<i>surprendre (se)</i>		X
<i>tanné</i>	X	X
<i>terrain de stationnement</i>		X
<i>tévé</i>		
<i>tiguedou (l'affaire est)</i>		X
<i>tirer une chaise</i>		X
<i>toffe</i>	X	X
<i>toute la gang</i>		
<i>trouble (avoir du)</i>	X	X
<i>trou-de-cul</i>		X
<i>voir la face (te)</i>		X
<i>vue</i>	X	X
<i>waitresse</i>	X	
<i>y'a pas de soin</i>		X
<i>zip (absent du texte)</i>	X	X
<i>zipper</i>		X
Total : 211	Total : 82	Total : 154